

Le Samedi

VOL. X. No 9
MONTREAL, 30 JUILLET 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

JEUNE FILLE!



LE BOUQUET D'HORTENSIAS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 30 JUILLET 1898

BOUQUET DE PENSÉES

Les yeux sont comparables à des pistolets chargés à poudre ; ils peuvent menacer, jeter un éclair, mais ils ne tuent pas.

x

Les ambitions les plus hautes et les plus favorisées ne valent pas le prix qu'on y attache et celui dont on les paie.

x

Le dimanche, à Paris, laisse une impression de tristesse ; au village, c'est un jour de fête.

x

Dieu nous enseigne le mépris des richesses par la façon dont il les distribue.

x

L'âge des femmes se compte comme au piquet : vingt-neuf — soixante.

x

Le bonheur est comme la santé, on ne le connaît qu'après l'avoir perdu.

x

Il y a des gens qui font pénitence pour ceux qui mènent le carnaval.

x

Les plus beaux pays du monde ont un défaut : ils sont habités.

x

APRÈS L'INCENDIE



Le reporter (prenant des notes).—Et vos pertes sont-elles pleinement couvertes par les assurances ?
M. Abraham (larmoyant).—Oh ! que non, tieu t'Israel ! Ma bonne Rachel avait \$1.59 dans sa poche quand elle a été ensevelie sous la maison !

Un bon professeur n'a pas besoin d'interroger pour savoir.

x

Il ne suffit pas d'écouter un bon conseil, il faut le suivre.

x

Pour que le cœur réponde, il faut qu'un cœur lui parle.

x

Patients quia aternus. Impatients quia brevis.

x

L'âme humaine ne fleurit pas à l'ombre.

x

Il y a des modes qui ne changent pas.

CHERCHEUR.

VLAN !

M. Sansgène (allumant un cigare dans un compartiment de chemin de fer).—Pardon, madame, est-ce que la fumée ne vous incommodé pas ?

Sa voisine (sarcastiquement).—Je ne pourrais vous dire, car jamais un monsieur n'a fumé près de moi.

PROBABLEMENT

Le père Richard.—Jeune homme, sachez que la possession de la fortune n'assure pas le bonheur sur terre. Moi, je ne vous cache pas que mon argent est mon plus grand trouble.

Le jeune Cassé.—C'est, je présume, la raison qui vous faisait me dire tout à l'heure de ne pas augmenter votre trouble ?

AU LYCÉE

A propos de la rue de la Ferronnerie, où fut assassiné Henri IV, le professeur d'histoire rappelle que nombre de rues de Paris portaient et portent encore le nom de l'industrie principale qui y était exercée: Ferronnerie pour les fers, Parcheminerie pour le parchemin, etc.

Et voulant savoir s'il a été compris, il demande :

—Que trouvait-on dans la rue de la Pépinière ?

Plusieurs élèves, en chœur :

—Des marchands de parapluies !



La jeune Jeannette.—Qu'est-ce que tu fais donc là, Pat ?

Pat.—Je prends la hauteur, ma fille : ta mère m'a bien recommandé de prendre tous les jours, à 9 heures, la hauteur du thermomètre.

TROP GÉNÉREUX

Madame Finelame.—On m'a toujours dit que votre mari était un homme extrêmement généreux ?

Madame Bonneville.—Si il est généreux ? Jugez-en. Vous vous rappelez cette superbe boîte de cigares que je lui avais donné le jour de son anniversaire ?

Madame Finelame.—Oui, eh bien ?

Madame Bonneville.—Il en a fumé un seulement, ma chère, et il a distribué tous les autres à ses amis.

DANGEREUSE EXCITATION

Le malade.—Mais docteur, il me semblait que vous m'aviez dit d'éviter toute excitation.

Le docteur.—Parfaitement. Et si vous vous sentez plus mal, c'est que vous vous serez tourmenté. Est-ce cela ?

Le malade (aigrement).—Je me demande alors, docteur, pourquoi vous m'avez fait présenter votre compte, ce matin ?

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT

Un proverbe très vieux, mais qu'un gourmand retient,
Dit qu'en mangeant l'appétit vient.

« D'honneur, je ne sais pas comment cela s'arrange ;
Mais c'est bien étonnant, disait un parvenu,
L'épuis trois heures que je mange,
Il ne m'est pas encore venu. »

APRÈS LE VERDICT

La magistrat.—Il me semble, prisonnier, qu'après ceci vous devriez vous tenir éloigné des mauvaises compagnies.

Le prisonnier (mélancoliquement).—Oui, Votre Honneur, vous ne me reverrez sûrement plus de quelque temps.

Le fait de l'artiste n'est pas de propager ou de combattre les poisons chers au public, mais de modeler et ciseler le vase qui les peut contenir.
G.-M. VALTOUR.

LE COMBLE DE LA VENGEANCE

Bouleau.—Ça, par exemple, voilà qui me sourit beaucoup !

Rouleau.—Quoi donc, mon cher ?

Bouleau.—On m'assure à l'instant que votre fille va épouser Lagaçant.

Rouleau.—C'est vrai.

Bouleau.—Mais il me semblait que vous ne pouviez le souffrir ?

Rouleau (machinalement).—Je le déteste, c'est vrai ; mais ma femme ne va-t-elle pas être sa belle-mère ?

Il faut voir et sentir le tout en traitant la partie, autrement gare aux dissonances !—MEISSONIER.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXVIII

LE JAGUAR

Sous le rideau lointain des escarpements sombres
La lumière, par flots écumeux, semble choir ;
Et les mornes pampas où s'allongent les ombres
Frémissent vaguement à la fraîcheur du soir.

Des marais hérissés d'herbes hautes et rudes,
Des sables, des massifs d'arbres, des rochers nus,
Montent, roulent, épars, du fond des solitudes,
De sinistres soupirs au soleil inconnus.

La lune, qui s'allume entre des vapeurs blanches,
Sur la vase d'un fleuve aux sourds bouillonnements,
Froide et dure, à travers l'épais réseau des branches,
Fais reluire le dos rugueux des calmans.

Les uns, le long du bord traînant leurs cuisses torses,
Pleins de faim, font claquer leurs mâchoires de fer ;
D'autres, tels que des troncs vêtus d'âpres écorces,
Gisent, entre-baillant la gueule aux courants d'air.

Dans l'acajou fourchu, lové comme un reptile,
C'est l'heure où, l'œil mi-clos et le muse en avant,
Le chasseur au beau poil flaire une odeur subtile,
Un parfum de chair vive égaré dans le vent.

Ramassé sur ses reins musculeux, il dispose
Ses ongles et ses dents pour son œuvre de mort
Il se lisse la barbe avec sa langue rose ;
Il laboure l'écorce et l'arrache et la mord.

Tordant sa souple queue en spirale, il en fouette
Le tronc de l'acajou d'un brusque enroulement ;

Puis, sur sa patte roide il allonge la tête,
Et, comme pour dormir, il râle doucement.

Mais voici qu'il se tait, et, tel qu'un bloc de pierre,
Immobilisé, s'affaisse au milieu des rameaux ;
Un grand boeuf des pampas entre dans la clairière,
Corne haute et deux jets de fumée aux naseaux.

Celui-ci fait trois pas. La peur le cloue sur place :
Au sommet d'un tronc noir qu'il elleure en passant,
Plantés droit dans sa chair où court un froid de glace,
Flambent deux yeux zébrés d'or, d'agate et de sang.

Stupide, vacillant sur ses jambes inertes,
Il pousse contre terre un rugissement fou ;
Et le jaguar, du creux des branches entr'ouvertes,
Se détend comme un arc et le saisit au cou.

Le boeuf cède, en trouant la terre de ses cornes,
Sous le choc imprévu qui le force à plier ;
Mais bientôt, furieux, par les plaines sans bornes,
Il emporte au hasard son fauve cavalier.

Sur le sable mouvant qui s'amoncele en dune,
De marais, de rochers, de buissons entravé,
Ils passent, aux leurs blafardes de la lune,
L'un ivre, aveugle, en sang, l'autre à sa chair rivé.

Ils plongent au plus noir de l'immobile espace,
Et l'horizon recule et s'élargit toujours ;
Et d'instant en instant, leur rumeur qui s'efface
Dans la nuit et la mort enfonce ses bruits sourds.

LECONTE DE LISLE.

queton est un bijou quant à l'élégance et à la sveltesse, il comprend un pas-de-vis, un anneau, une pince et un ressort... Veuillez vous écarter, madame.

PARISIEN.

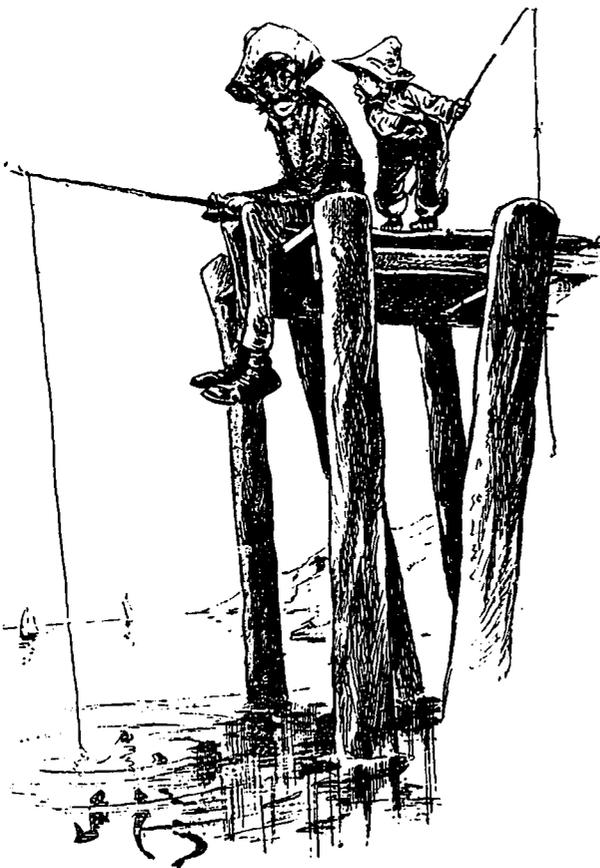
CAMELOT PARISIEN

A L'ANGLE DU CARRÉFOUR DROUOT

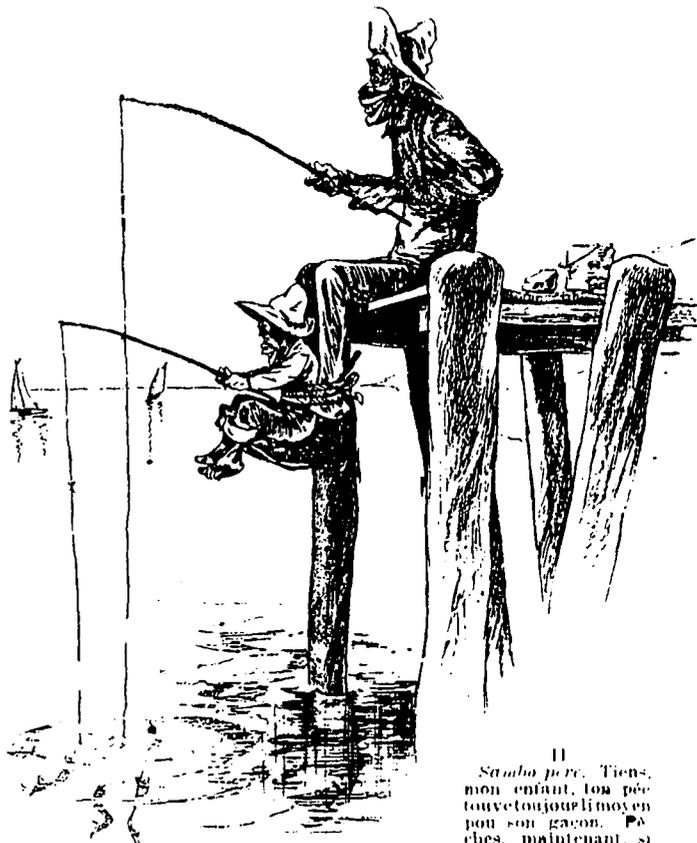
" Cette boîte contient... veuillez élargir le cercle, je vous prie..., cette boîte contient un minuscule animal comme vous n'êtes pas fatigués, blasés d'en rencortrer dans les Jardins d'acclimatation, car il vient en droite ligne des contrées inexplorées du centre de l'Afrique... un de mes amis a réussi à le capturer dans une forêt vierge qu'il a mis deux ans à traverser, ne se nourrissant que d'eau et de racines. Ce petit animal a la forme d'une grenouille... la nuit il se suspend par la queue pour dormir aux branches des nénuphars dont il fait sa principale nourriture... quand il est en colère, il dégage une forte odeur que quelques naturalistes ont comparée à celle du tabac, et quelques autres à celle du chloroforme... Veuillez élargir le cercle, Mesdames et Messieurs, vous l'étoufferiez lorsqu'il sortira de la boîte.

" Sa bouche est fort large et très bien endentée. On lui compte trente-deux dents qui font de cruelles morsures ; ses pattes forment dix doigts armés d'ongles crochus et spatulés qui lui servent à creuser sa tanière ; quand on l'attaque, il se défend avec furie, et les planteurs de l'île du Croissant, qui s'en régalaient en le faisant cuire selon la méthode du boeuf-mode, ont souvent les poches perchées par les plumes en forme de dards qu'il lance autour de lui. Les blessures ainsi produites ne sont pas mortelles, cependant on reste longtemps à s'en guérir, à moins de les frotter d'encre de la Bonne Vertu... On est parvenu quelquefois à le dresser, à le domestiquer, à l'instruire, entr'autres à la Normalian Office de Chicago, ou à l'Institut Duboudupont, mais sa nature agressive reprend toujours le dessus. Celui que je vais avoir l'honneur de vous montrer a longtemps appartenu à M. Bricheton, membre de l'Académie des Deux-Mondes et directeur de l'Ecole Polybiblionique de la rue de Lille. Non seulement il parle de nombreuses langues incompréhensibles, chante, valse et fume le panatellas, mais encore il connaît

LE GÉNIE DE L'INVENTION



I
Le petit Sambo.—P'pa, li suis bien content d'éto à la pêche ; mais comment pende li poissons quand ma ligne li n'atteint pas la vivière ?



II
Sambo père.—Tiens, mon enfant, ton père trouve toujours le moyen pour son garçon. Pêches, maintenant, si tu le veux.

DROIT A UNE RÉDUCTION

Le malade.—Je dois vous annoncer, docteur, que je trouve votre compte beaucoup trop élevé ; ne pourriez-vous le diminuer de 50 ?

Le docteur.—Impossible, monsieur ; mais pour quelle raison me demandez-vous ça ?

Le malade (d'un air de reproche).—Il me semblait qu'ayant, le premier, introduit en ville la picote, j'avais droit une petite réduction.

COMMENT IL EN EST SORTI

Le bel Arthur.—Qu'as-tu donc, Henri ?

Le bel Henri.—Henri ! Jo viens, tout à l'heure, de demander à monsieur Lingotdor la main de sa plus jeune fille.

Le bel Arthur.—Bah ! Et comment es-tu sorti de cette entrevue ?

Le bel Henri (piteusement).—Par le chassiss.

ILS NE VEULENT PLUS QUE DU NEUF



Mme Grippous. — Vingt-cinq cents pour ce chapeau-là qui est presque neuf, vous n'y pensez pas !
Isaac. — Z'est le mieux que ch' busses voire, matame. Les geabeaux te zegonte main sont tifficiles à fentre, à bréant ! Fous n'avez bas ités gompion il y a d'impécibles qui ne feulent blas agheder que tes geabeaux neuf.

LOASIS

Un bouquet d'élégants palmiers
Qui balancent leurs vertes branches
Comme dans les cieux les ramiers,
Font palpiter leurs ailes blanches ;
De grands et souples bananiers
Qui meuvent leurs gracieuses rames
Fendent les azurs printaniers
Comme une barque ouvre les lames...

Le grand silence des déserts
Que distrait une caravane ;
Le vol d'un vautour dans les airs,
Un chant d'Arabe sur un âne
Qui, jamais las, trotte menu
L'œil fumant, oreilles pendantes
Et s'enfonce dans l'inconnu
Des plaines sans fin, brûlantes.

Une source chantante d'eau
Comme une glace scintillante
Où, trop lasse de son fardeau
La caravane défaillante
Vient bivouaquer jusqu'au matin ;
D'un feu de bois on l'environne
Pour protéger tout le butin
Contre le lion qui lacronne.

Et, brusquement, la nuit descend,
Car Phébus couché, le jour tombe
Glissant encore un rais de sang
Qui, vite, s'efface dans l'ombre

Du soir. C'est l'heure du sommeil
Pour la caravane qui passe :
C'est aussi l'heure du réveil
Pour le désert : l'heure où l'on chasse.

Au lointain, un rugissement
Grondant comme un coup de tonnerre
Qui, jeté dans l'isolement
Du désert, ébranle la terre.
Il roule grandi, répété,
Trainé sous la voûte sonore.
Bien qu'éteint par l'immensité
Il semble qu'on l'entende encore.

Phébus fait son ascension
Et profile, majestueuse,
Immense, l'ombre d'un lion
A la prunelle lumineuse.
Dressé, superbe, l'air hautain
Le roi du désert flaire et guette ;
Ce soir, il lui faut un festin
Royal... Il marche à sa conquête.

Un galop, un honnisement,
Une clameur, une mitraille,
Une chute, un rugissement.
En fanfare après la bataille...
Puis, plus rien... Le désert s'endort
Et se plonge dans le silence.
La lune brûle toute d'or
Riant d'un palmier qui l'encense.

JEAN SAUTIGNY.

CURO-BIASSO

Da maître, *Curo-Biasso* n'en avait jamais ou qu'un : le vieux *Sifurian* dit *Cinq-hommes*, braconnier de son état et tailleur de pierres à ses moments perdus, qui, tous les jours, pendant deux ans, l'emmena battre les bois et les ravines, lui apprenant également à flairer le gendarme et la perdrix.

Une nuit, on assassina un brigadier. *Cinq-hommes*, qui craignait les méchantes langues, s'en alla en Piémont par le chemin des montagnes, et sa femme, presque sa veuve, vendit *Curo-Biasso* au sergent-major d'un détachement qui passait.

Mais au bout de trois semaines la brave bête s'en revenait, maigre, traînant au cou un morceau de chaîne... La vie de caserne, apparemment, ne lui avait pas convenu.

Ce qu'il lui fallait, à lui, c'étaient les joies de la chasse et de l'affût, la vie en plein soleil le long des torrents clairs et des côtes sèches parfumées de marjolaine, c'était l'odeur de l'herbe, l'odeur de la piste, les fontaines froides qu'on lappe, la grappe gonflée dont on s'inonde la gueule, entre deux lignes de vigne, sans s'arrêter de courir ni d'aboyer ; c'était le gibier forcé, déchiré, avec du sang et du poil aux babines ; puis le repos à l'ombre, les bonnes heures de paresse, le sommeil sous les étoiles et le réveil matinal à la fraîcheur, quand la caille chante, quand les oisillons

vont boire, et que le lièvre, se secouant, lève les oreilles hors du gîte, au ras de l'herbe mouillée de rosée.

Quelques amis du vieux *Cinq-hommes* (les braconniers, Dieu merci ! ne manquent pas chez nous) firent des avances à *Curo-Biasso* ; mais depuis son voyage, notre déserteur tenait l'homme en défiance, se rappelant avoir été attaché. Tout compte fait, il préféra se passer de maître pour vivre seul, sans collier, à la barbe des forestiers et des gendarmes, aussi libre au milieu de ses champs et de ses bois que les chiens musulmans dans les ruelles de Constantinople.

Où dormait-il... on l'ignore. Il devait, j'imagine, varier ses gîtes, couchant au bel air l'été, et l'hiver sous un hangar de ferme ou bien dans ces cabanettes ouvertes, en pierre sèche, que bâtissent les gens de campagne pour s'abriter de la pluie.

Curo-Biasso, c'est-à-dire "Vide-Biasso" (on l'avait surnommé ainsi à cause de ses fredaines), fut bien vite devenu la terreur des paysans. Tandis qu'ils étaient au travail, en train d'arracher la garance ou de faire feu de leurs outils sur les cailloux d'une olivette, que de fois n'avait-on pas vu *Curo-Biasso* il y a le sol et le vent, se raser comme un chat, glisser le long d'un mur, entre deux sillons, et arriver ainsi jusqu'au bissac jeté derrière le travailleur ; dans l'herbe ou sur les mottes.

Les paysans riaient tous les premiers de trouver ainsi leur goûter envolé : — "Encore un tour de *Curo-Biasso*, di-aient-ils, c'est un maître chien !... il vit tout seul comme l'ermite de Lure..." Et ils se contentaient, une autre fois, de suspendre leur bissac à une branche de figuier. Mais *Curo-Biasso* alors se dressait sur ses pattes de derrière et sautait après le bissac comme le renard des fables devant sa treille.

Ajoutons, à l'honneur de *Curo-Biasso*, qu'il faisait ce métier seulement au gros de l'été, quand la terre brûle et que la piste est sans odeur. Les Poaux Rouges volent bien, eux aussi, lorsque la chasse ne les nourrit plus !

Avant tout, *Curo-Biasso* était un chasseur incomparable, fin comme l'ambre et d'un nez que, disait-on, rien qu'à flairer l'eau d'une source, il devinait le soir quel oiseau y avait bu le matin. Personne mieux que lui ne découvrait où gîte le lièvre, où loge la caille, où s'éveille la perdrix ; quant aux lapins, il savait par cœur leurs moindres terriers, les chemins qu'ils se font dans l'herbe, et aussi les ronds de terre piétinée, parsemée de petites crottes, où ils vont, ces graves animaux, assis sur la queue et remuant le nez, tenir leurs conférences au clair de lune.

Curo-Biasso devint légendaire ; on racontait sur lui des choses étonnantes : que les loups étaient ses amis, et que souvent il s'associait avec le renard pour courir un lièvre sur la neige. Les gardes, il les reconnaissait d'une lieue, se fassent-ils déguisés en évêques avec la crosse et la mitre !

Le plus souvent, *Curo-Biasso* battait les bois pour son compte.

Quelquefois aussi un chasseur, immobile, le fusil entre les jambes, écoutant ses deux chiens donner de la voix à un quart de lieu, entendait tout à coup trois chiens au lieu de deux. C'était *Curo-Biasso* qui, rôdant par là, venait de se mettre de la partie, pour le plaisir de chasser en société.

Car, par un souvenir de sa vie d'autrefois, *Curo-Biasso* aimait l'odeur de la poudre.

Nous nous en allions un jour, mon père et moi, le long de la Durance, large en cet endroit autant que la Seine à Paris, courante à faire peur et froide comme une eau de neige... Léda, notre chienne, venait d'être mordue au nez par une vipère, en quêtant sous un genévrier, et bien qu'immédiatement frictionnée d'alcali, elle avait la tête lourde, le regard malade ; je la menais tristement en laisse, au bout de mon mouchoir ; mon père, de fort méchante humeur à cause de la journée perdue, mar-

PAS DE DIFFÉRENCE



Le docteur. — Je ne dois pas vous cacher, madame Picborgne, que votre mari a absolument besoin de repos pendant quelques semaines.

Mme Picborgne. — Mais, Docteur, je ne puis lui faire quitter la ville et...

Le docteur (après une minute de réflexion). — Si vous alliez vous-même à la campagne ?

chait devant, son fusil en bandoulière. Tout à coup je l'entendis crier : "Caro Biasso !... hé !... Caro Biasso !"

Sur l'autre rive, Caro Biasso, en train de chasser comme nous, s'était arrêté pour boire, et lapait une petite mare d'eau claire au milieu des osiers et des galets.

"Caro Biasso !... Caro-Biasso !"

Mon père aurait bien voulu continuer sa chasse avec lui.

Mais Caro Biasso buvait toujours, et paraissait s'inquiéter de nous autant que d'une belle paire de gendarmes.

—Attends un peu, fait mon père en épaulant son fusil pour tirer en l'air...

Le coup part. Caro-Biasso dresse l'oreille, il voit la fumée, il flaire la poudre, et le voilà qui saute à l'eau comme un perdu, le voilà nageant, le museau levé, à travers le courant froid qui l'entraîne, et gambadant de joie à nos pieds sur le sable tout inondé.

Le pacte était fait : Caro-Biasso ne nous quitta plus de tout le jour ; il nous fit encore tuer deux pièces, et voulut bien partager notre goûter sous un arbre. Le soir, une fois la chasse finie, il nous accompagna quelque temps du côté de la ville ; mais du plus loin qu'il aperçut des maisons, il nous laissa.

Et n'allez pas croire que notre héros eût cette mine craintive et malheureuse des chiens errants qu'on traque partout. Superbe, net et luisant, il devait, étant devenu un peu bête fauve, se lécher tous les matins du bout du nez au bout de la queue ; ce vagabond-là, aurait fait honte au chien de riche le mieux soigné. Seulement, à force de courir dans les mottes sèches, l'herbe et les pierrailles, il finit par avoir le poil des pattes couleur d'arnadou comme un lièvre.

Malgré les gardes et les gendarmes, Caro-Biasso vivrait peut-être encore ; mais ainsi qu'il convient à un héros, Caro-Biasso devait être vaincu par l'amour.

Un soir de juin, il s'en venait, longeant l'ombre des murs, par le chemin de Clarescombes. Or, en passant devant une habitation moitié ferme, moitié château, il aperçut dans un coin de la cour, au dernier soleil, sa tête fine posée sur ses pattes étendues, une chienne de race qui rêvait.

Caro-Biasso, à l'ordinaire, se tenait loin de l'habitation des hommes ; cette fois, il passa la grille fièrement.

Caro Biasso ne déplut point trop. La chienne se leva, secoua sa fourrure blanche, s'étira un moment, toute droite, sur ses pattes couleur de feu ; puis, faisant un grand saut, elle vint frotter son museau rose sur l'échine du coureur de bois.

Un instant de plus, et il y avait mésalliance.

Le maître, en train de devisser un Lefauchoux, descendit du perron pour chasser la bête plébéienne qui voulait encanailler son chenil... Caro-Biasso s'en alla, mais en montrant les dents. La chienne eut peur, les pintardes s'enfuirent, et le paon qui du haut d'un mur regardait le soleil se coucher, s'abattait lourdement sur les tuiles d'un hangar.

Caro Biasso revint le lendemain ; il trouva la grille de la cour fermée et ne put caresser son amie qu'à travers les barreaux.

Il revint encore le surlendemain, puis le jour qui suivit, et ainsi pendant une semaine. Il maigrissait, il ne prenait plus goût à la chasse, c'était une pitié de le voir.

Il finit même par ne plus quitter les environs de la ferme.

Mais la patricienne comprit : un matin elle brisa la laisse, franchit la grille et vint trouver sur le chemin Caro Biasso qui l'attendait. Tous deux s'enfuirent côte à côte vers le bois en se mordant le museau.

On ne les revit pas de toute la journée...

Le soir, à la nuit tombante, il s'en revenaient ensemble du côté de la ferme, Caro-Biasso fièrement, l'autre un peu honteuse, quand tout à coup, vers l'entrée du bois :

—A vous, garde ! les voilà !...

Un coup de feu... Caro-Biasso tombe.

—Il en a, dit le garde, en sortant du fourré, son fusil déchargé à la main.

La chienne, toute tremblante, léchait le sang qui coulait sur le pelage de Caro Biasso.

—Ici, Diane ! cria le maître...

Et c'est ainsi que pour avoir aimé, Caro-Biasso mourut un soir, au coin d'un bois, sur la mousse et l'herbe, ouvrant encore l'œil avant d'expirer aux cris plaintifs de Diane, sa bello maîtresse, qu'on battait.

PAUL ARÈNE.

MINUIT

Le père (au prétendant qui est dans le salon depuis 7 heures du soir). —Voyons, jeune homme, je pense qu'il y a suffisamment de temps que vous voyez ma fille ?

Le prétendant (naïvement).—Voudriez-vous éteindre le gaz ?

COMME UNE TOURTE

Connaissez-vous cette injure élégante, qui a fait fortune dans le monde où l'on ne dédaigne pas l'argot ? "espèce de tourte !"

La conversation a pris ce vocable au théâtre, et le théâtre, comme on le devine, l'avait emprunté à la pâtisserie.

Voici, d'après une chronique, comment l'expression fut " lancée ".

C'était au théâtre de l'Odéon. On jouait la *Tour de Nesles*. Pour représenter les élégants seigneurs qui accompagnent Enguerrand de Marigny, on avait pris trois figurants, dont l'un d'eux, un marmiton, assez modeste de tempérament, n'avait consenti à accepter le " rôle " qu'après hésitation.

—J'suis figurant, avait-il dit ; j'suis pas acteur !

On l'avait néanmoins décidé, à cause du costume.

Ce qu'il avait à faire, du reste, n'était pas considérable : il devait s'avancer vers la rampe et dire :

—Et quand Monseigneur le roi Louis XII rentre-t-il dans sa bonne ville de Paris ?

Aux répétitions, cela allait encore : le marmiton répétait son personnage assez proprement ; mais le soir de la première, revêtu cette fois du costume Louis XII, après s'être avancé vers le public et au moment où il allait ouvrir la bouche, il s'arrêta net et s'écria :

—Décidément, non ! j'ai l'air d'une tourte !

Et il sortit de scène furieux.

L'expression de " tourte " vivra peut-être encore quand la *Tour de Nesles* sera totalement oubliée. Et voilà les ironies de la gloire.

BIEN TRANQUILLE

Le docteur.—Est-ce que votre mari est tranquille, ce matin, madame Pierre ?

Mme Pierre.—Oh, bien tranquille, docteur.

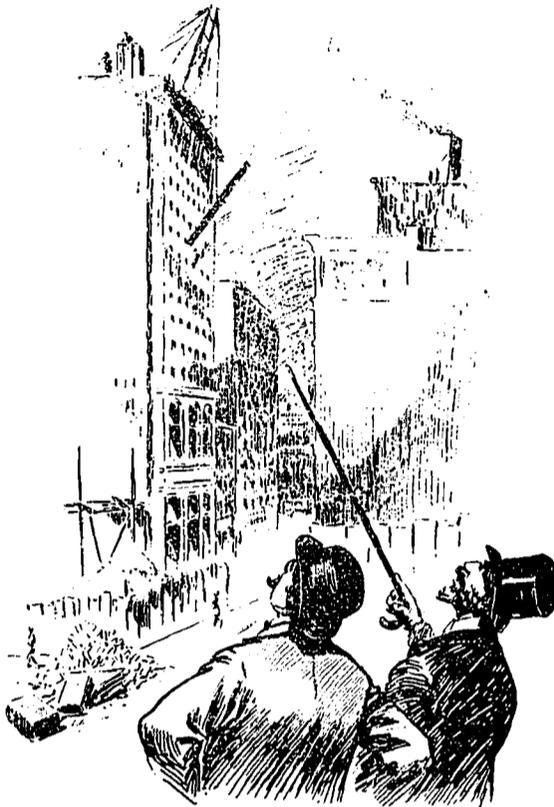
Le docteur.—Alors, à dix heures, vous lui donnerez un verre de lait.

Mme Pierre.—C'est que j'ai bien peur, docteur, qu'il n'en jouisse pas ce matin.

Le docteur.—Pourquoi ?

Mme Pierre.—Il est complètement mort depuis hier soir.

DEUX POINTS DE VUE



Boireau (désignant à son ami Calamet, le sommet d'une haute maison) — Ces hauts bâtiments ne devraient pas être tolérés. Pensez-vous aux malheureux qui travaillent à pareille hauteur et qui risquent cent fois leur vie ?



Gallouhan.—Vois-tu, O'Meara, ils ne devraient pas faire des batisses si hautes que ça. Quand je pense au public qui passe tranquillement en bas et qu'il subit d'une brique sur la tête pour en assommer un !...

ELLE NE POUVAIT L'ÉPOUSER

Louise.—Et pourquoi avez-vous donc renvoyé ce pauvre Alfred ; il me semblait pourtant que vous l'aimiez bien ?

Albina.—C'est vrai que je l'aimais bien mais, franchement, me voyez-vous épouser un homme qui a le nez cassé ?

Louise.—Ça s'est vrai ! Mais comment donc ça lui est-il arrivé de se casser le nez ?

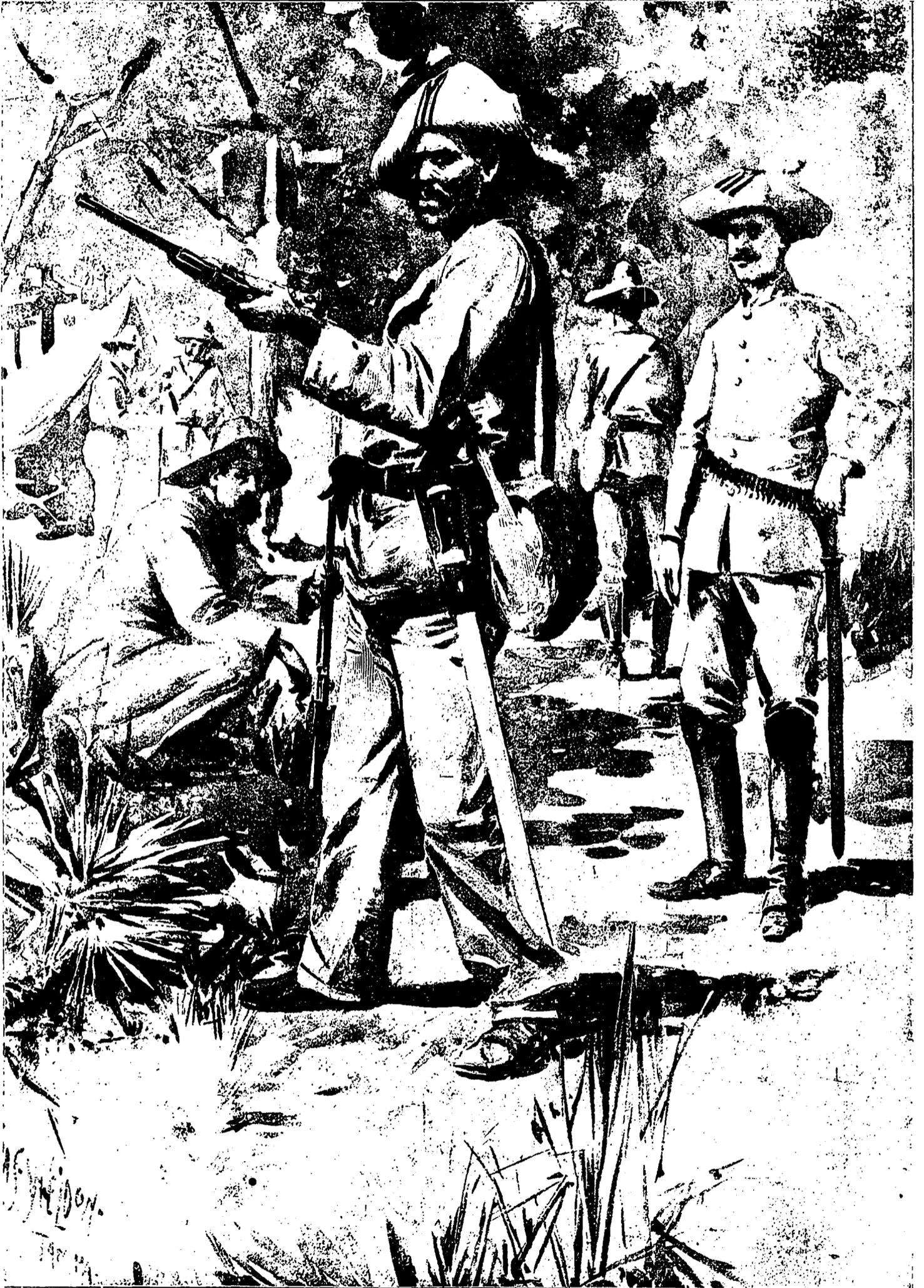
Albina.—C'est moi en jouant avec lui au Lawn-Tennis.

Si vous laissez prendre le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

ÉCHO DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ



VOLONTAIRES CUBAINS.

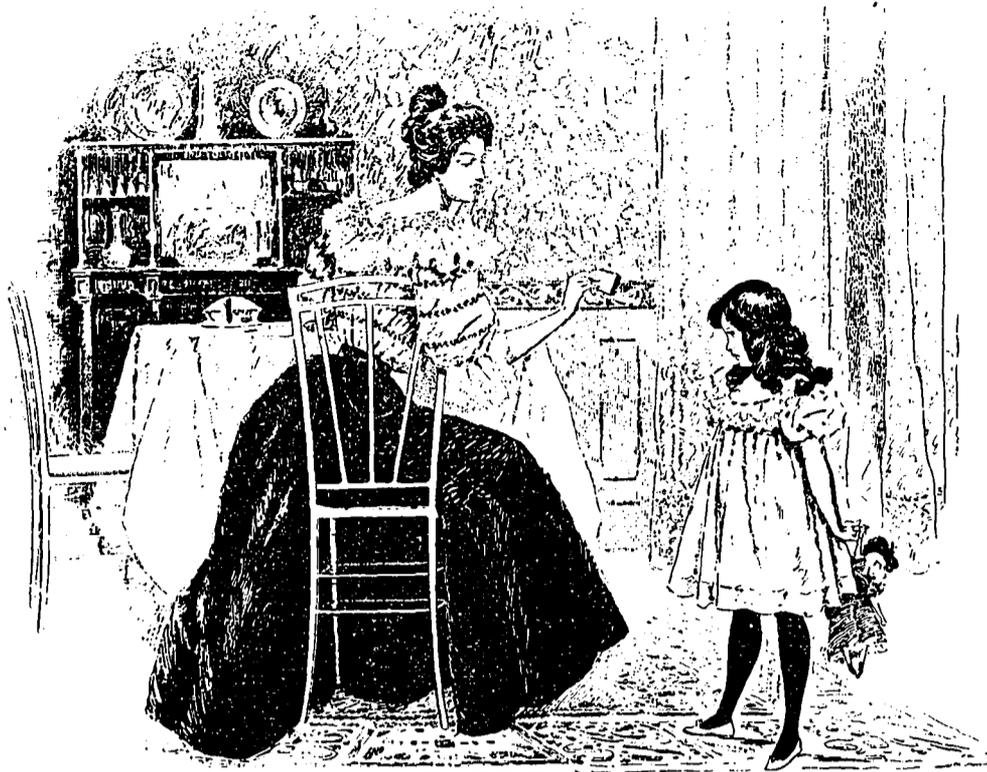


Photographie de P. F. Proulx, Trois-Rivières, Qué.

REV. MGR LAFLECHE, EVEQUE DE TROIS-RIVIERES.

1818 - 1898

PROPORTIONNEL



La maman — Et si je te donne ce gâteau, vas-tu au moins essayer d'être sage ?
La petite Jeanne. — Oui, maman, mais donne m'en deux et je te promets d'être deux fois plus sage.

JEUNE FILLE

Vingt ans. Des cheveux blonds comme les épis mûrs,
Des yeux profonds et bleus comme un ciel d'Italie.
La blancheur de la neige à la pourpre s'allie
Sur son visage aux traits ineffablement purs.

Quelque prince Charmant escaladant les murs
Viendra-t-il respirer cette fleur si jolie ?
Elle y songe parfois, non sans mélancolie,
No prévoyant que trop l'ennui des jours futurs.

Elle aura comme dot l'étude héréditaire,
Et cette douce vierge au sourire troublant
Devendra l'an prochain la femme d'un notaire.

Quand, chauve, myope et cravaté de blanc,
Dont les fils, rédacteurs d'actes aux phrases nettes,
Viendront au monde avec des gants et des lunettes.

JOSEPH CASTAIGNE.

Une Fabrique de Tempêtes

Il n'y a pas que le célèbre Edison dont le cerveau ait travaillé à propos de la guerre hispano-américaine et cet excellent Henriot, bien connu de tous les amateurs d'idées ingénieuses, quoique sortant quelquefois de l'ordinaire, vient de mettre à jour la suivante que je vous recommande.

Laissons parler l'inventeur :

J'offre aux Espagnols le moyen de détruire la flotte et même les flottes américaines, sans rien risquer, ni existences humaines, ni capitaux, ce qui est bien à considérer.

Ça ne m'est pas venu en entendant chanter le rossignol comme cet excellent tambourinaire, qu'a illustré Daudet ! Non, c'est sur le lac d'Enghien, le paisible lac d'Enghien, vers lequel m'avait entraîné une poussée printanière de villégiature, que cela m'a été révélé.

J'étais donc sur le lac paisible, en canot naturellement, avec deux de mes amis dont l'un, vieux loup de mer égaré sur l'eau, — douce, quoique sulfurée, — avait, non moins naturellement, le suprême commandement.

Il faisait beau, beau. Le ciel était d'un bleu à damer le pion à Nice même, quand tout à coup le vent s'éleva, furieux, rendant le lac innavigable et comme un diminutif de la Méditerranée, un jour de tempête.

Que faire ? Le vieux loup de mer ne perdit pas la tête, lui ; prenant la bouteille à l'huile qui, dans notre panier de victuailles, était destinée à une salade de pissenlits, il en vida le contenu autour du bateau... et le lac redevint calme.

Je suis un penseur et, quelques minutes après quand, attablé devant le susdito salade, — sans huile, hélas ! — je me mis à réfléchir sur ce qui s'était passé ; j'en vins bien vite à la conclusion suivante : "Si on peut produire le calme avec de l'huile, il me semble bourré de logique de supposer qu'avec du vinaigre on doit pouvoir faire la tempête !"

Cette réflexion formulée, je continuais à me rendre, le plus possible, agréable à mes amis et à passer joyeusement l'après-midi ; mais, rentré chez moi, je saisis ma cuvette et, ayant emprunté à ma femme un flacon de vinaigre, je réussis à faire non une tempête, mais quelque chose comme un cyclone de famille. C'était terrifiant, je vous l'assure.

Le lendemain, muni d'une ceinture de sauvetage en liège, je ne craignis pas de m'embarquer dans un frêle youyou et là, seul entre le ciel et l'eau (j'ai oublié de vous dire que j'avais choisi l'heure de minuit pour mon expérience), je projetai à l'aide d'une pompe... intime, du vinaigre mélangé de dynamite sur le lac paisible.

Ah, mes amis ! Il faut bien avoir l'âme chevillée d'un inventeur pour se livrer à une expérience pareille ! Il s'éleva aussitôt une tempête formidable et je faillis couler.

Mais le système était trouvé et il ne me fallut que calculer le dosage proportionnel pour fabriquer, dans le plus grand secret, des obus formidables et défiant toute comparaison avec les mélinites, roburites et panclastiques que le génie moderne a mis à la disposition des nations armées.

Je pars, ce soir même, et m'en vais offrir mes services au brave amiral Topitas y Ayolas dont la position, à ce qu'assurent du moins les gazettes, serait plutôt critique.

Muni de mes obus, ce n'est plus qu'un jeu d'enfant de faire fuir comme une passoire l'escadre américaine de blocus. Je les projette (les obus) du fond de Cadix sur le goulot de la bouteille où se tiennent Watson et ses vaisseaux.

Une de ces tempêtes comme on n'en a qu'une faible idée, en province, une tempête ultra-sérieuse, s'élève immédiatement et si les cuirassés américains ne coulent pas, eh bien, ça m'étonnerait au superlatif.

Mais, prenons encore qu'ils arrivent à se maintenir, les équipages, eux, sont inévitablement atteints d'un mal de mer effroyable, un de ces "mal de mer" auquel un homme, fut-il commodore américain, ne résiste pas même cinq minutes. Je ne sais si vous avez essayé de ça ? Je puis vous assurer, moi, qui l'ai éprouvé, qu'un homme n'est absolument bon à rien quand il a le mal de mer et que la mort armée de sa faux pourrait lui apparaître sans qu'il fasse autre effort que de lever sur elle un œil vitreux, et encore.

C'est au moment précis où tous les équipages, depuis le dernier moussaillon jusqu'à l'amiral, sont en pareille position, quand les canons de 13 pouces eux-mêmes ont mal aux entrailles, que je sors de Cadix et, de la mer calme, bombarde à plaisir l'ennemi errant sur la mer démontée.

Voilà mon projet, profondément roublard, légèrement canaille même, mais qui n'a rien, néanmoins, qui puisse le faire rougir devant ceux employés dans la guerre moderne. Et puis, après tout, on ne se bat pas pour s'envoyer des noyaux de cerises et tous moyens sont bons pour anéantir l'ennemi.

Je vous ferai savoir de là-bas le résultat de cette ultime expérience qui, si elle réussit comme je le crois, est appelée à révolutionner tous les procédés de la guerre maritime.

Que m'importent la Baleine explosible, le Sous-marin tire-bouchon, les Hommes sans peur d'Edison !

Avec ma mer démontable à volonté, et quelques barils de vinaigre d'Orléans, ce que je vous en fais une sauce ! Je ne vous dis que ça.

Cap^{ne} HENRIOT.

Pour copie conforme : PARISIEN.

On se ruine en luxe pour les yeux d'autrui. — FRANKLIN.

A CACOUNA



Pat. — Jamais je n'avais vu ça, Gallaughan, c'est une grande, grande place d'eau !
Gallaughan. — Oui, mais ça n'en serait pas une si grande, ça n'était que pour la bière ?

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATREME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

VII

(Suite)



Georget la soutint dans ses bras. (P. 12, col. 2)

Georget du faire à son ami le récit de la bataille heureuse de Bapaume, l'espoir que cette journée avait fait naître, la retraite de l'armée de l'aidherbe écrasée par des forces considérables.

— Enfin, tu as pris part à une victoire, toi ! tandis que moi ! Tu as été blessé, décoré ! . . .

— Que veux-tu, tout le monde ne peut pas avoir ma chance, répondait Georget en riant.

Depuis son arrivée, tout le monde semblait heureux à Beauchamp. Simone elle-même retrouvait son animation, sa gaieté de jadis.

Quand à Fanchon, entre son fiancé et son frère, ayant retrouvé sa mère Catherine qui vivait heureuse et respectée chez M. Delort, que pouvait-elle souhaiter ?

Est-ce que Dieu ne la dédommageait pas des jours de douleur de son enfance en entourant sa jeunesse d'un rayonnement de bonheur !

Dans les remerciements qu'elle adressait au ciel, elle mêlait les noms de ceux qui l'avaient secourue, protégée, aimée. . . .

Chaque soir, elle s'endormait dans une atmosphère enivrante de douceur, sous les regards de Dieu et la protection des anges de lumière.

VII

Mme de Beauchamp ne lance pas d'invitations cette année.

On vivra en famille, en petit comité d'amis, c'est-à-dire de M. Delort et de Georget, car Fanchon est de la famille, elle.

L'hiver suivant, Mme de Beauchamp la présentera à ses amis de Paris comme la fiancée de Jacques.

Tous sont contents de cette détermination ; l'année précédente, celle de la guerre contre les Allemands, a été si pleine de tristesse et d'angoisse !

Les six premiers mois de celle-ci ont été plus affreux encore : la défaite consommée, la capitulation de Paris, la France mutilée par l'ennemi, et douleur plus épouvantable, chargeant la guerre civile d'agrandir ses plaies béantes, de faire couler jusqu'à la dernière goutte de son sang !

On a passé par des trances mortelles ; à tous est nécessaire le repos des convalescents, les douces causeries, les lentes et tranquilles promenades, les calmes soirées auprès du foyer familial.

D'ailleurs, ce n'est pas qu'à Beauchamp qu'on pense ainsi, partout, les membres des familles dispersées se retrouvent, se joignent, se serrent autour de ceux que la tempête a épargnés ; la vie sociale reprendra ses droits plus tard.

Peu à peu, les cœurs serrés se dilatent à la chaleur du bienfaisant foyer ; de nouveau l'amour, l'amitié, les tendres sentiments de la paix bénie remplacent les colères, les haines, les forfaits, fruits maudits de la guerre.

À Beauchamp, les journées remplies par les promenades, les jeux et les causeries succèdent aux soirées embellies par les chants.

Fanchon chante. Elle chante pour ses amis seulement et sa douce voix les transporte, charmés, dans les hautes et pures régions de l'art où ne parviennent pas les lourds bruits de la terre.

Mme de Beauchamp n'a fait qu'une exception à la règle qu'elle s'est tracée de n'inviter personne et de n'accepter aucune invitation ; elle a promis d'assister avec sa famille à la fête patronale du village.

Son refus eût désolé de braves gens, augmenté les souffrances des pauvres.

Elle assistera donc à l'inauguration de la fête et le soir, ainsi qu'aux années heureuses, elle offrira à tous dîner et bal sous les ombres du parc.

Jamais, excepté pendant l'année terrible, Mme de Beauchamp n'a manqué à ce qui, pour elle, était un devoir de position et surtout une occasion de larges aumônes.

Les garçons du village, précédés de musiciens, vinrent, selon l'usage, offrir à la châtelaine une brioche agrémentée de rubans habituellement multicolores.

Cette année s'y enroulent seules les trois couleurs de la France à laquelle ils avaient tant craint d'être arrachés.

Ce détail émitif de Jacques. Il joignit son obole à celle de sa mère et serra les mains des gars avec une chaleureuse énergie.

Il les connaissait presque tous et dit à chacun un mot aimable, rappela un souvenir d'enfance.

Les "garçons de fête" partirent en faisant retentir les échos de leurs cris de joie.

La fête s'inaugurait par une messe dite par le vieux curé et à laquelle assista la famille de Beauchamp.

Simone y tint l'orgue et Fanchon chanta l'*O Salutaris*.

Sa voix s'élevait vibrante vers la voûte gothique, répandait dans l'humble église une atmosphère de poésie mystique, se mêlait aux vapeurs de l'encens, faisait battre les cœurs. . . .

Le curé déjeunait ce jour-là au château, c'était de tradition.

L'abbé Pierre, — un vrai Lorrain, — était un vieillard d'une soixantaine d'années, court et solide.

Il labourait lui-même son jardin en fumant sa pipe, ce qui ne scandalisait nullement ses paroissiens ; ils entraient faire un bout de causette avec lui et goûter à son kirch.

L'abbé Pierre était depuis trente ans curé de village.

Tout le monde l'aimait ; les joueurs de boules seuls le craignaient, il était de première force à ce sport qui demande plus d'adresse et de muscles que de mise de fonds.

C'est toujours lui qui emportait le prix : une bouteille de vin gris. On ne lui en voulait pas parce qu'il la laissait à ses adversaires.

Ce bon curé aux rudes et simples manières était éloquent. Il avait une façon à lui de comprendre et de commenter l'Évangile ; il donnait tout ce qu'il avait.

Il en résultait que l'abbé Pierre était fort mal vêtu. Il portait de gros souliers de paysan, une soutane rapiécée et un chapeau roussi.

Il riait aisément, comme un enfant ; et l'on voyait ses dents blanches habituées à mordre dans le pain bis du pays.

Ce simple curé de campagne était un érudit qui préférait l'Évangile à toutes les connaissances, à tous les commentateurs.

Dans son jardin, il soignait des ruches, en récoltait le miel et savait en faire des boissons pour les enfants malades.

Il y cultivait du tabac exquis qu'il apprêtait lui-même et fumait dans les grands jours.

En temps ordinaire, comme ses paroissiens, il fumait du grossier tabac de *cône*.

Jacques adorait ce bon vieillard simple et tolérant. Son cœur se

dilatait lorsqu'il le rencontrait. Quelquefois, il allait le trouver dans son jardin du presbytère pour le plaisir de l'entendre causer.

L'abbé Pierre lui racontait comment il avait reçu les Allemands chez lui.

— Ces sauvages-là sont arrivés ici en maîtres, disait-il. Ils se sont mis à tout inventorier de la cave au grenier, puis ils ont critiqué l'aménagement des pièces, le peu de confortable du mobilier.

— Enfin, ils ont choisi la salle, ma belle salle où je recevais mes paroissiens et s'y sont installés.

— L'officier, un gros à lunettes, m'a dit en bon français avec un air d'ironie aussi lourde que lui :

— Monsieur le curé, cette pièce est convenable, je la choisis. Pour vous, ministre d'un Dieu qui prêche l'humilité, vous n'en savez que faire, vous y êtes mal à l'aise ; je vous laisse le grenier.

— Je choisis l'étable où Jésus est né, ai-je répondu.

Et l'abbé Pierre, riant de son rire candide, ajoutait :

— Je l'ai fait comme je l'ai dit !... Ils m'ont tout pris, tout !... Alors, je suis allé manger un morceau de pain chez mes paroissiens, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre... Même chez les plus pauvres monsieur Jacques ; si je n'y étais pas allé, je suis sûr que je les aurais humiliés !

— Si, en mangeant des pommes de terre au lait caillé, j'ai aussi fumé chez les bûcherons du tabac qui n'avait pas passé par la régie, Dieu le pardonnera aux pauvres gens et à moi ; les temps étaient si durs !

L'abbé Pierre déjeuna donc au château le jour de la fête.

Après le repas, Jacques, M. Delort, Georget et le curé allèrent faire un tour sur la place.

Pour attirer quelques forains dans le pauvre village, Mme de Beauchamp avait l'habitude de faire, à chaque boutique, des achats de jouets, de bimbeloteries, de gâteaux qui assuraient aux marchands ambulants un gain convenable.

Elle distribuait le tout aux enfants.

Ce fut Jacques qui, cette fois, s'en chargea.

Il fit largement et gaiement les choses.

Les paysans, qui connaissaient sa conduite pendant la guerre, étaient heureux et fiers de voir si robuste et si gai l'enfant qu'ils avaient connu si chétif et si triste.

Georget, décoré, le front balaféré ; jeune, vig, l'œil brillant, la fine moustache relevée, attirait aussi leur attention.

Ils questionnaient le curé sur son compte, ils questionnaient Jacques.

— C'est mon frère, répondait le jeune homme, mon compagnon d'armes. Après s'être battu comme un lion en Afrique, il a fait en héros la campagne de France ; il a bien mérité la décoration qui brille à sa boutonnière : le lieutenant Georges Bernard a bien mérité de la patrie, je vous en répons, mes amis.

Les paysans regardaient Georget avec admiration.

L'un d'eux s'avança vers lui :

— Vous êtes le lieutenant Bernard ? questionna-t-il. Vous avez servi au 3e zouaves ? C'est vous qui avez repris aux Arabes un drapeau qu'ils nous avaient enlevé ?

— Oui, c'est moi, répondit Georget.

— Mon fils, Sylvain Philbert était caporal dans la même compagnie que vous... Il nous a écrit ça dans le temps...

— Sylvain Philbert, je me souviens bien de lui... Qu'est-il devenu ?

— Le pauvre garçon est en Allemagne... Il a été fait prisonnier à Sedan... Qu'est-ce que vous voulez, nous n'avons pas de chance ; mon fils aîné, Jean, son frère, est depuis un mois au lit ; il s'est blessé en travaillant dans la forêt.

— Et la femme de Jean vient d'accoucher, n'est-ce pas, père Philbert ?

— Mais oui, monsieur le curé, d'une mignonne petite fille... Quand le père sera rétabli... qu'on sera un peu dépeigné, on s'occupera de choisir un parrain et une marraine et de vous la mener au baptême, cette mignonne... Vous comprenez, pour l'instant...

— Monsieur Philbert, en qualité de camarade de régiment de votre autre fils, voulez-vous de moi pour parrain ? proposa Georget en tendant la main au paysan.

— Oh ! mon lieutenant !... On est de si petites gens !...

— Et de moi pour marraine ? fit Simone qui arrivait avec sa mère et Fanchon.

— Mam'zelle Simone !... Vous !... Pour des malheureux comme nous !

— Allons, c'est convenu, je serai marraine !... Mon compère, dit-elle en souriant à Georget, donnez-moi votre bras.

Plus ému que s'il se fût agi de s'élançer à l'assaut, Georget présenta son bras à la jeune fille. Jacques offrit le sien à Fanchon, Mme de Beauchamp prit celui du docteur Delort.

Ils retournèrent lentement au château.

Le soir, Jacques et Georget ouvrirent le bal avec Fanchon et Simone.

Le brave garçon n'avait jamais eu le loisir d'apprendre cet art d'agrément et Fanchon avait dû, pour obtenir un résultat suffisant,

lui jouer au piano des valse et des polkas qu'il avait essayées dans le salon avec Simone qui riait comme une folle de l'embarras de son cavalier.

— Allons au pas, lieutenant, faisait-elle de sa voix mutine que coupaient les éclats de sa gaieté.

Le pauvre lieutenant avait fini par aller au pas.

Le soir, s'il ne fut pas brillant, il ne fut pas ridicule.

Jacques et Fanchon dansaient à ravir.

Souvent, Simone s'était mise au piano les faisant danser tous deux, puis, Fanchon remplaçait Simone — le piano lui était devenu docile — le frère et la sœur dansaient ensemble, Jacques avait été quelque peu réfractaire à la chorégraphie ; il y excellait maintenant et y prenait un grand plaisir.

Quelques jours après, Simone dit à Georget :

— Mon compère, accompagnez-moi, nous allons voir notre filleule.

Ils arrivèrent au bout du village devant une mesure en briques précédée d'un jardinet entouré d'une haie vive ; l'habitation de Jean Philbert.

Elle se composait d'une salle et d'une cuisine au rez-de-chaussée, d'un grenier formant premier étage.

La femme du bûcheron, déjà relevée, lavait du linge dans la cuisine.

Le mari, maigre et blême, était à demi étendu dans un vieux fauteuil. Il essaya de se lever en voyant entrer des visiteurs, son front se couvrit de sueur.

— Ne vous dérangez pas, monsieur Jean Philbert, dit Simone.

— Vous souffrez encore beaucoup ? questionna-t-elle.

— J'ai eu les reins comme brisés ; c'est long à se remettre ; on enrage d'être là à ne rien faire quand l'ouvrage commande.

— Il se rongé le sang, dit la femme ; c'est pas raisonnable non plus. Quand on ne peut pas, on ne peut pas ! On sait bien qu'tes pas un faignant, mon pauvre Jean.

L'enfant dormait dans son berceau bien blanc. La mère le prit dans ses bras en l'embrassant.

— C'est donc bien vrai, mam'zelle et monsieur, qu'vous voulez bien être parrain et marraine d'ma petite fille ?

— Oui, et je vous apporte sa layette, répondit Simone en déposant un paquet sur un meuble.

— Comment qu'nous pourrons vous remercier d'tout ça ! fit la brave femme.

— Vous êtes vraiment trop bonne, mam'zelle Simone, dit le bûcheron. On ne peut qu'vous remercier ainsi que le lieutenant d'mon frère Sylvain.

Simone embrassa l'enfant, glissa une bourse dans la main de la mère et lui dit :

— Vous fixerez le jour du baptême, le lieutenant Bernard et moi nous sommes à votre disposition.

Elle ne voulut pas entendre les remerciements des pauvres gens et partit avec Georget.

En chemin, elle causait gaiement avec lui :

— Vous n'avez pas oublié les prières que nous devons dire ensemble, au moins ? Que vous ayez perdu le pas de la valse et de la polka, on peut vous le pardonner, mais me laisser seule répondre à l'abbé Pierre ?...

— Voyons, êtes-vous sûr de vous ?

— En ce moment, non, mais je vous promets, mademoiselle Simone, que lorsque sera arrivé le jour de la cérémonie...

— C'est-à-dire que vous allez repasser votre : " Je crois en Dieu " comme un petit enfant.

— Il le faut bien, mademoiselle Simone, je confesse que...

— On ne vous demande pas de *Confiteor*, interrompait la jeune fille en riant de la mine piteuse de son compère.

Elle reprenait :

— Que voulez-vous ! Nous ferons pour les prières ce que nous avons fait pour la danse : nous vous les ferons répéter !

Autant elle était enjouée, autant il était ému, touché au plus profond du cœur de l'honneur qu'elle lui faisait.

Être le *compère* de Mlle de Beauchamp ainsi qu'elle disait, lui, le pauvre enfant sans famille, être traité avec tant de gracieuse bonté, un tact si charmant ?

Était-ce possible ? Oui, cela était. Il sentait s'appuyer sur son bras la fine main gantée de la jeune fille, il entendait sa voix, son rire perlé.

Lorsqu'il osait tourner ses regards vers elle, il voyait les beaux yeux aux longs cils bruns de Simone, son sourire mutin...

Un trouble délicieux envahissait tout son être, il essayait en vain de répondre clairement aux questions de la jeune fille, de ranimer la conversation lorsqu'elle tombait.

Il aurait souhaité de dire des choses légères, spirituelles et sentait toutes ses forces se fondre, s'évanouir en un rêve d'où il ne pouvait s'arracher, où il se complaisait ainsi que le dormeur qui, dans le demi-sommeil du matin, craint de faire s'évanouir, en ouvrant les yeux, en risquant un mouvement, les fées bienfaisantes qui ont peuplé son repos des plus charmantes images.

Puis, ce silence l'épouvantait soudain. Il fallait parler, parler à tout prix, ne point se laisser enliser ainsi par des rêveries folles, un amas de pensées plus fuyant en son cerveau que le sable du désert sous les pieds.

Il ne le pouvait pas.

Tout dans sa tête tourbillonnait.

— Que doit-elle penser de moi ? Je dois lui faire l'effet d'un personnage aussi sot qu'impoli !

Non, Simone était heureuse de marcher appuyée sur son bras, de régler son pas sur le sien, de respirer le même air. . . .

Elle interrompait la rêverie troublée du jeune homme par un mot, une question, une remarque.

Il y répondait du mieux qu'il pouvait, essayant de fixer son esprit sur le sujet quelconque qu'elle lui fournissait, s'y cramponnant ainsi que le noyé après une branche tendue à portée de sa main, puis, honteux de lui-même, de ce bavardage déraisonnable, il se taisait tout à coup.

Simone ne semblait pas remarquer le trouble de Georget.

Elle lui parlait comme à son camarade d'enfance, un parent de son âge ; Fanchon bientôt serait sa sœur, Georget deviendrait son frère.

Elle se sentait aussi à l'aise avec Georget qu'il était, lui, gêné, troublé auprès d'elle.

Le jour de la cérémonie arriva.

La sage-femme portait le poupon dans un fouillis de blancheur, un nuage de dentelles.

Simone avait généreusement fait les choses.

Quant au "compère" il avait dépensé, le pauvre, les six mois de solde de l'arriéré qu'il avait touché pour venir à Beauchamp, et, comme on le pense bien, ce n'était pas grand'chose.

Cette gêne, cette pauvreté n'avait pas été un des moindres chagrins du jeune homme.

Ni Mme de Beauchamp, ni Jacques n'osaient, par délicatesse, offrir de l'argent à Georget, officier et décoré.

Ce fut le docteur Delort qui, devant son embarras, ses soucis, le tira d'affaires.

Il prétendit qu'un vieil usage, tombé quelque peu en désuétude, il est vrai, autorisait et même conseillait de joindre au parrain et à la marraine de l'enfant, des parrain et marraine suppléants.

M. Delort déclarait très pratique cette vieille coutume et il ajoutait délibérément :

— Je me nomme parrain-adjoint et je choisis Fanchon pour com-
mère.

"Personne n'a d'objections à faire ?

Non, personne n'en présenta. Au contraire, on applaudit à la proposition du bon vieillard dont on devinait les intentions.

Ce lui fut l'occasion de faire apporter des cadeaux pour Fanchon et des caisses de dragées.

— J'en veux jeter à poignées, faisait-il en riant, les polissons en ayant la bouche pleine ne pourront pas crier "à la chienlit" après un vieux parrain tout blanc et tout cassé comme je suis et osant choisir une comère aussi belle que Fanchon ; l'expérience rend diplomate.

Il ajouta en riant lui-même de ses pensées :

— Ma chère Fanchon, vous n'avez jamais vu de diplomates ?

— Monsieur Delort, j'en ai entendu parler comme de personnages très instruits, mais je n'en ai jamais vu.

— Tant mieux pour vous ; ils sont tous aussi vieux et aussi laids que moi !

Georget offrit à Simone le bouquet blanc et la traditionnelle boîte de gants.

Le pauvre garçon était rouge comme un coquelicot.

Simone reçut ces présents avec un grâce aisée à laquelle se mêlait une sorte de reconnaissance attendrie ; elle devinait bien, à la mine embarrassée du jeune homme qu'il avait presque honte de la modicité de ce qu'il offrait.

On se rendit à l'église. Simone, en simple robe blanche, sans bijoux ni dentelles, donnant le bras à Georget.

Elle était ravissante.

Georget — Jacques l'avait prié de le faire — avait endossé son uniforme d'officier de zouaves. Il portait sa décoration.

Les paysans en le voyant sous l'uniforme français, en contemplant la décoration que ce jeune homme de vingt ans portait sur la poitrine, les paysans applaudirent.

Beaucoup, ceux qui avaient été soldats, toussaient en s'essuyant les yeux.

L'uniforme français, la croix d'honneur !

Depuis près d'un an on ne voyait que des uniformes prussiens et des casques à paratonnerre !

M. Delort disait à Jacques :

— Tu as eu une bonne pensée, Jacques, je reconnais là ton grand cœur ; sous son uniforme, Georget est l'égal de tous, sous l'uniforme il n'y a pas de démarcation sociale, de riche ni de pauvre, de noble ou de roturier, c'est le costume égalitaire.

"Georget serait-il prince qu'il ne pourrait être mieux vêtu qu'il ne l'est en ce moment.

Tout le village entra à l'église derrière la famille de Beauchamp, le parrain suppléant et sa comère, ainsi que le disait M. Delort.

Deux domestiques avaient apporté les dragées dans une voiture et les gamins grimpaient sur le marchepied pour lorgner les sacs.

Ils se disaient l'un à l'autre :

— Ce qu'il y en a, mon vieux !

Et cette constatation les mettant en joie, ils s'envoyaient des taloches et se roulaient dans la poussière comme des passeraux.

L'abbé Pierre s'avança sur le seuil de l'église pour saluer Mme de Beauchamp et la précéder, elle et les siens, aux fonts baptismaux.

L'enfant fut appelé Simone-Georgette.

Simone-Georgette cria très fort lorsqu'on lui versa de l'eau sur la tête. Elle fit la grimace lorsqu'on lui mit du sel sur la langue.

La sage-femme lui remit ses petits bonnets et Simone-Georgette se rendormit.

Le curé mit la main de Simone dans celle de Georget et les leur fit élever au-dessus de la tête du bébé.

En sentant les doigts fuselés de Simone s'appuyer doucement sur les siens, Georget sentit une bouffée de sang lui monter au visage, son cœur battit à grands coups.

Il balbutia les prières et les réponses liturgiques.

— Comme il bafouille, remarqua M. Delort.

Il dit à l'oreille de Jacques :

— Il sait mieux manier l'épée que le latin, heureusement que Simone est là pour réciter ces patenôtres.

— Voulez-vous bien vous taire, vieux mécréant, répondait Jacques sur le même ton.

A l'issue de la cérémonie, parrains et marraines montèrent dans des voitures découvertes où des domestiques apportèrent d'énormes sacs de dragées où M. Delort et Georget fouillaient avec entrain et mitraillaient les gamins qui se culbutaient sous cette grêle sucrée.

Mme de Beauchamp et Jacques offraient des boîtes de dragées au curé, à la sage-femme, aux paysans qui se pressaient autour d'elle.

Elle en fit porter une plus grande que les autres à la mère de l'enfant et une petite bourse contenant quelques pièces d'or.

Enfin, donnant le bras à Jacques, on regagna le château.

...
Trois mois se sont écoulés. Les arbres commencent à se dépouil-
ler de leurs feuilles.

Des brouillards épais s'élèvent au-dessus de la rivière et voilent ses berges de grises nuées flottant comme de lourdes étoffes, se déchirant aux branches, se déchiquetant dans l'âpre vent d'automne.

Les feuilles jaunies couvrent les sentiers et crient sous les pas.

Simone et Georget se promènent à pas lents dans le parc mélancolisé par la perte de sa riche parure d'été.

Les deux jeunes gens sont silencieux ; à peine, de temps à autre, échangent-ils quelques paroles qui se perdent dans le bruit du vent soulevant des tourbillons de feuilles mortes.

Dans quelques jours, Georget va rejoindre son régiment.

Il ne verra plus Simone.

A cette pensée son cœur se serre.

Depuis trois mois qu'il vit chaque jour auprès d'elle, respirant l'air qu'elle respire, que ses regards rencontrent les regards de la jeune fille, il est enivré d'amour !

Chaque jour, sa passion a fait des progrès. Chaque jour, Simone lui a paru plus belle. Chaque jour il lui a découvert une qualité nouvelle !

Il n'a pas osé lui déclarer son amour ? A-t-il su le lui cacher ?

Georget le croit.

Si elle l'avait deviné, serait-elle aussi simplement amicale avec lui ? Ou elle aurait encouragé cet amour, ou elle lui aurait fait comprendre qu'elle ne pouvait le partager !

Rien, pas un mot qui lui eût permis de penser que Simone devinait ses sentiments et qu'elle l'autorisait à les lui exprimer.

Rien, non plus, lui interdisant d'espérer.

Combien de fois ne résolut-il pas de parler, de se déclarer !

Jamais il ne l'avait osé !

Et dans quelques jours il allait s'éloigner, ne plus jamais la revoir, peut-être.

En son absence, un autre plus hardi ne lui ravirait-il pas celle sans laquelle, désormais, sa vie était sans but, sans laquelle il n'aurait plus qu'à attendre l'occasion de se faire tuer pour la France.

Puis, il se disait qu'il était honteux de se taire, que cela était une lâcheté.

Il parlerait donc !

Vingt fois, les pensées qui emplissaient son esprit, qui faisaient battre son cœur lui venaient aux lèvres, vingt fois sa timidité les refoula au plus profond de lui-même.

Cette fois, il n'y avait pas à reculer, aujourd'hui même il parlerait !

Peut-être, avant son départ, n'aurait-il plus l'occasion de se trouver seul avec Simone.

Au dernier moment, le courage lui manquait. Le sang faisait battre ses tempes.

Il était oppressé, haletant.

Sentant bien qu'il n'oserait parler, qu'il ne s'y déciderait pas, il se dit qu'il écrirait.

—Oui, c'est cela, j'écrirai, cela vaudra mieux, je ne serai pas troublé par l'expression de ses beaux yeux, par le sourire de sa bouche charmante...

—Si elle allait, dès les premiers mots, m'arrêter par un sourire moqueur, si elle riait de moi, je souffrirais trop !

—Oui, il est bien plus sage d'écrire.

Il lui sembla que cette détermination que, mentalement, il venait de prendre, lui enlevait un poids de la poitrine. Il put causer avec plus de liberté d'esprit avec Simone.

Elle lui demandait des récits de son existence en Afrique, de ses combats.

Il réussit à la satisfaire.

Simone, intéressée, fixait sur lui ses grands yeux aux prunelles d'or brun. Elle appuyait plus fort sa petite main sur le bras de Georget.

Soudain, il dit d'une voix haletante :

—Mademoiselle Simone, je vous en prie... Ecoutez-moi... Je veux, avant de vous quitter, vous dire...

—Tenez, entrons dans ce kiosque... Il faut que je vous dise...

—Parlez, mon cher Georges, je vous écoute, je vous assure, avec plaisir. Si vous avez une peine n'hésitez pas à me la faire connaître ; peut-être pourrais-je vous consoler. Si un secret vous oppresse.

Ils étaient entrés tous deux dans le kiosque du bord de la rivière.

Georget se jeta aux genoux de Simone et, le visage caché dans ses mains, la voix assourdie, la respiration haletante, il s'écria :

—Simone, ce secret qui m'opprime, c'est... c'est que je vous aime comme un fou... que je n'aimerai jamais que vous... que je vous aime depuis que je vous ai vue... j'ai à vous dire que si vous ne m'aimez pas il ne me reste qu'à mourir ; si une balle ne le fait pas, le désespoir s'en chargera...

—Oh ! pardon de vous dire ces choses... comme cela... c'est que je vous aime tant !... Et je vais partir... si je ne parlais pas... si je ne vous disais pas ce que je ressens d'amour respectueux pour vous, mon cœur éclaterait dans ma poitrine... si vous ne m'aimez pas, Simone, vous me le direz... jamais plus vous n'entendrez parler de moi...

—Oh ! je n'aurai aucun reproche à vous faire... vous ne pouviez deviner... Simone, si vous m'aimez, si vous acceptez de devenir ma femme, vous n'aurez pas à rougir de ma pauvreté, de mon obscurité. Pour devenir digne de vous, de votre amour, je deviendrai riche... j'étudierai et les talents que j'acquerrai seront utiles à mon pays.

—Simone, répondez-moi, je vous en prie !

Il tendait les bras vers elle, les mains jointes.

Simone, les traits décomposés, les yeux hagards, regardait autour d'elle.

Elle était assise sur un canapé... Elle se leva brusquement... Ses lèvres subitement pâlies s'agitaient convulsivement... Elle jetait autour d'elle des regards de folie.

—Simone, je vous en prie !... Mais, qu'avez-vous ?... Ce sont mes paroles qui vous font souffrir ?... Oh ! misérable que je suis ! Simone, pardonnez-moi... J'avais osé espérer... Je me suis trompé... Je vous ai offensé, je le vois... Oh ! pardonnez-moi... Ce n'était pas mon intention de vous faire de la peine, de la peine à vous, à vous que j'aime !...

Elle ne l'entendait pas. Prise d'un tremblement nerveux, elle retomba sur le canapé et, sanglotant, cachant son visage dans ses mains :

—Oh ! je voudrais mourir !

Georget, d'une main treibante, essuyait les larmes qui coulaient sur le visage de Simone.

Il murmurait d'une voix entrecoupée :

—Simone, ne pleurez plus... revenez à vous... oubliez ce que je vous ai dit... Simone, pardonnez-moi, ne m'en voulez pas...

Les larmes de Simone se séchèrent brusquement : Dans ses yeux une flamme passa. Le sang reparut à ses joues, à ses lèvres. Le tremblement de ses membres cessa... Une sérénité étrange remplaça l'expression égarée de son visage...

Elle prit les mains de Georget dans les siennes et, d'une voix grave qu'il ne lui connaissait pas, avec un timbre d'une vibration profonde, elle dit :

—Georget, vous ne m'avez pas offensé... Vous êtes un honnête homme... mon amitié vous reste acquise... Mais, accepter votre amour !...

—Vous le repoussez, Simone ?

—Non, je ne l'accepte ni ne le repousse... Oh ! si vous saviez !... Votre amour que je ne soupçonnais pas m'éveille durement d'un doux songe amené par ce que je croyais être de l'amitié...

—Georget, j'ai bien souffert, je souffre en ce jour, plus que jamais !

—Qui vous a fait souffrir, Simone ?... Oh ! nommez-moi celui qui, je le devine, a fait tout à l'heure, couler vos larmes, nommez-le-moi, Simone !

—Connaissez-vous ceux qui vous ont enlevé aux caresses de votre mère, qui l'ont ravie à vos baisers ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, Georget, je ne connais pas l'infâme qui m'a fait perdre à jamais l'espérance du bonheur, la joie de vivre, d'être jeune et d'être un jour épouse et mère !

—Que dites-vous, Simone ! Que signifient ces paroles ?

—Cela vous sera expliqué plus tard... Donnez-moi votre bras, je suis brisée... Pas un mot à ma mère... à personne de ce qui s'est passé, de ce que je vous ai dit... Oubliez-le ; ne m'enlevez pas le peu de forces qui me restent pour cacher à ma mère, à tous, le chagrin qui me dévore !

—Vous m'épouvantez, Simone ! Je ne sais ce que signifient vos paroles, mais leur mystère me glace d'effroi... Vous souffrez, vous !... Et vous ne pouvez pas me nommer celui qui vous torture !... Vous ne pouvez pas me le nommer ?

—Non, Georget, plus tard, je le jure, vous saurez tout... Mais je vous en conjure, ne me questionnez pas, ne me parlez plus de ces choses... Allons auprès de ma mère, de mon frère Jacques, de Fanchon, du Dr Delort, de tous ceux qui m'aiment et que j'aime !... Georget, mon ami, aidez-moi à oublier !... Aidez-moi à montrer un visage serein quand mon âme est à tout jamais brisée !... Venez ! Venez !

Elle sortit, prit son bras et l'entraîna presque de force vers le château.

Simone était pâle comme une morte. Ses genoux se dérobaient sous elle. Il lui fallut s'arrêter, s'asseoir sur un banc de pierre.

Une nouvelle crise de larmes la secoua tout entière.

—Allez tremper ce mouchoir dans la pièce d'eau, dit-elle à Georget.

Il y courut effrayé, revint plus vite encore, mouilla le front de Simone que des spasmes brisaient...

L'accès se calma. Elle semblait sur le point de s'évanouir.

Georget la soutint dans ses bras.

—Simone, ma Simone adorée ! disait-il tout bas, d'une voix inarticulée, presque indistincte et dont elle entendait les grondements rauques dans la large poitrine du jeune homme.

Elle fit un effort, essuya de nouveau son front et ses yeux humides, puis, tendant le mouchoir à Georget :

—Gardez-le, mon ami, en souvenir de moi, dit-elle d'une voix mourante.

Il appuya sur ses lèvres le mouchoir trempé des larmes de Simone. Puis, inquiet soudain :

—Est-ce un ordre de ne plus vous revoir ?

—Non, mon ami, non, ce n'est pas cela, mais, qui sait ce que le ciel nous réserve !

On venait au-devant d'eux, étonnés de leur longue absence.

—Marchons, monsieur Georget, que ma mère ne se doute de rien... Soutenez mon courage...

Ils s'avancèrent au-devant de ceux qui venaient à leur rencontre.

—Comme tu es pâle, remarqua Mme de Beauchamp en s'adressant à sa fille.

—Mademoiselle Simone est, en effet, indisposée, répondit Georget, je crains qu'elle ait pris froid.

—Non, c'est le brusque changement de température qui, je le crois, me cause une souffrance nerveuse.

Jacques devina-t-il un secret ? Il considéra attentivement sa sœur et Georget.

Simone vint lui prendre le bras et lui souriant :

—Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, le malaise que j'ai éprouvé se dissipe déjà... Oh ! si Fanchon voulait chanter ce soir !... Demande-le-lui, Jacques ; ici en famille, maman n'y verra pas d'inconvénient.

—J'en chargerai le docteur Delort, s'il manifeste le désir d'entendre Fanchon notre mère acquiescera à son désir.

—Il y a si longtemps que nous n'avons eu le plaisir d'entendre Fanchon !... vraiment, je crois que c'est de cela que je souffre !... Tant de misères, de tristes nouvelles depuis un an, tant d'inquiétudes succédant à nos bonnes soirées d'autrefois !... Oh oui, Jacques, c'est de tout cela que je souffre !

—Ne t'exalte pas ainsi, ma chère Simone, ces misères sont passées... Allons, je vais obtenir de ma mère qu'elle permette à Fanchon de chanter puisque tu crois que ses chansons dissiperont ton chagrin.

—J'en suis sûre Jacques.

Le soir, Fanchon, sur la demande de Mme de Beauchamp et du docteur Delort, revêtit son costume savoyard et décrocha sa vielle.

L'instrument rustique, depuis longtemps muet, s'anima sous les doigts de la jeune fille. Après avoir préludé, Fanchon dit :

L'ESPÉRANCE

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais après l'orage
L'éclat prochain d'un jour nouveau,
Tu me disais : " A la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir
C'est l'Espérance
En l'avenir !...
Sans Espérance
Mieux vaut mourir !..."

Pendant que l'on complimentait Fanchon, Simone pensait :
— Puis-je espérer, moi ! Est-ce que le passé odieux ne m'a pas à tout jamais interdit l'espérance !

Prise soudain d'un accès de désespoir, elle éclata en sanglots.
Une crise nerveuse se déclara. On se précipita, effrayé, autour d'elle. Le docteur Delort lui prodigua des soins qui lui firent reprendre l'usage de ses sens.

En ouvrant les yeux, ses regards rencontrèrent ceux de Georget fixés sur elle exprimant, non seulement l'amour mais encore l'inquiétude, la douleur....

Il se demandait :
— Est-ce moi qui la fait ainsi pleurer ? Prend-elle donc pour une insulte l'aveu du secret que mon cœur ne pouvait plus garder ? Elle me hait !... Elle me méprise, peut-être.

Simone devina les tristes pensées du jeune homme ; le visage franc de Georget reflétait ses sentiments.

Pendant que Mme de Beauchamp et Fanchon embrassaient Simone, la questionnaient, elle jetait un doux regard à Georget et, lui prenant le bras :

— Donnez-moi votre bras, monsieur Georget ; j'ai besoin de marcher, de prendre l'air... Je vous demande pardon à tous de l'inquiétude que je vous ai causée ; je ne sais à quoi attribuer la souffrance nerveuse que j'ai ressentie... Cela va mieux, maintenant.

— Vous n'avez pas éprouvé aujourd'hui une grande émotion, Simone ? questionna le docteur Delort.

Simone passa la main sur son front et balbutia, rougissante :

— Mais... non, docteur, je ne m'explique pas....

Elle s'appuya sur le bras de Georget :

— Conduisez-moi auprès de la fenêtre, monsieur Georget... c'est cela, merci ; approchez-moi une chaise.

Georget plaça la chaise sur le soubassement de la fenêtre formant balcon.

Simone resta quelques instants le front appuyé sur sa main posée sur la barre d'appui, elle releva la tête, soupira fortement et dit :

— Le malaise que je ressentais est complètement dissipé.

Elle se leva, embrassa sa mère et Fanchon, puis elle sera la main du docteur Delort et lui dit en souriant :

— Je vous ai fait peur, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Le médecin considérait la jeune fille avec attention.

— Étrange, murmurait-il.

Elle alla embrasser son frère et lui dit à l'oreille :

— Quand tout le monde sera couché, viens me trouver dans ma chambre ; tu sauras tout.

Il resta un instant pétrifié de surprise.

— Qu'est-ce que Simone peut avoir à me dire ? se demandait-il.

Jacques attendit avec impatience le moment d'aller trouver Simone.

Qu'allait-il apprendre ?

Il faisait les suppositions les plus folles.

— Ce qui est certain, finit-il par se dire, c'est que Simone me donnera l'explication de sa nervosité d'aujourd'hui. Elle, autrefois si forte, si gaie, elle est depuis quelque temps souvent triste, rêveuse, l'air accablé sous le poids d'une idée fixe... Qu'a-t-il pu se passer pendant mon absence, l'explication qu'elle m'a donné tantôt, la tristesse de l'invasion, je n'y crois pas.

— A l'âge de Simone et avec son caractère, la tristesse s'envole vite. Il y a autre chose.

Il marchait de long en large dans sa chambre, réfléchissant.

— Quel est le secret qu'elle ne veut confier qu'à moi, qu'elle cache à notre mère, à Fanchon, au Dr Delort ?

Son esprit s'épuisait en conjectures insensées que sa raison repoussait.

L'heure de se présenter chez sa sœur arriva.

En entrant chez elle, il la vit assise dans un grand fauteuil, elle respirait des sels dont la senteur pénétrante emplissait l'air.

Simone était pâle et ses yeux noirs brillaient d'un éclat fiévreux.

— Qu'as-tu ? Que ressens-tu, ma chère Simone ? Tu souffres ! Veux-tu que j'appelle le Dr Delort ?

Elle répondit d'une voix sourde :

— Le docteur ne peut rien contre la souffrance que j'éprouve et qui épuise mes forces... Ecoute-moi, mon bon Jacques.

Simone s'interrompit. Sa gorgo serrée ne laissait plus passer les sons.

Elle reprit avec effort :

— Jacques, j'ai pris une résolution que je n'ai pas encore osé faire connaître à notre mère... Vingt fois, j'ai été sur le point de parler, vingt fois les mots ont expiré sur mes lèvres....

— Oh ! c'est que je sais quelle peine je vais causer à notre mère ! A elle si bonne !

— Et, pourtant, il le faut, une résolution est prise, j'accomplirai ce que j'ai résolu !... J'attendrai seulement que tu sois uni à Fanchon pour dire à ma mère mon projet. Quand tu seras marié, qu'elle aura l'espoir de presser dans ses bras tes enfants, les héritiers du nom de Beauchamp, alors, je parlerai, je lui dirai : " Mère, j'ai résolu de ne " jamais me marier, de prononcer mes vœux ; je veux me faire religieuse...."

— Religieuse !... Religieuse ! Toi ! Simone !

— Oui, Jacques, c'est ce que j'ai décidé... C'est ce projet bien arrêté dans mon esprit et que je n'ose confier qu'à toi, c'est ce projet que je cache à notre mère.

— Je souffre, Jacques, en pensant au chagrin que je vais lui causer et que, pourtant, je ne peux pas, je ne dois pas lui éviter !... .

Simone éclata en sanglots déchirants.

Jacques, bouleversé par ce qu'il entendait, se demandait si sa sœur n'avait pas perdu la raison.

Il l'embrassait en disant :

— Simone, je t'en prie, ne sanglote pas ainsi, tu me déchires le cœur !... Simone, ma petite sœur chérie, ce n'est pas sérieux ce que tu viens de me dire... Te faire religieuse !... J'ai bien entendu pourtant, tu as bien dit cela !

— Allons, c'est une idée folle qui t'es venue à la suite de quelque contrariété, de quelque petit chagrin que tu crois éternel et qui disparaîtra comme ces gros nuages noirs que le vent emporte et dissipe dans le ciel redevenu clair !

— Te faire religieuse... Tu veux donc nous désespérer tous !

— Comment, jeune, belle, riche, aimée par nous tous, tu veux te faire religieuse !

— Oh ! Simone, dis-moi que tu ne penses pas sérieusement à ce projet qui me navre, que tu n'as pas l'intention de nous causer cette affreuse douleur !

— Il le faut, Jacques, au couvent seulement je retrouverai le calme à défaut de bonheur....

— Il le faut ! Il le faut, dis-tu ?

Jacques s'était levé d'un brusque mouvement. Ses traits se contractèrent. Un pli creusa son front. Ses sourcils se rejoignirent... Un soupçon horrible le fit frissonner....

— Il le faut ! répéta-t-il d'une voix frémissante. Simone, explique-moi ces paroles... Ne laisse pas mon imagination suivre la voie effrayante où tes paroles l'engagent !

— Simone, continua-t-il en lui serrant le poignet, Simone, il faut parler.

— Je t'en supplie, Jacques, ne m'interroge pas ! Je n'oserai jamais.

— Tu n'oses pas ! fit-il d'une voix rauque. Alors, ce que j'imagine est donc vrai... Cette honte est possible !... Toi, Simone de Beauchamp, ma sœur, tu es indigne de notre mère, indigne de nous !... Toi, Simone !... Non, ce n'est pas possible !... Dis-moi, Simone, ce que je pense est odieux !... Que je t'insulte, que je suis fou !... .

— Tu ne réponds pas !... Tu courbes le front comme une coupable !... .

— Oh ! misérable !... Ainsi, pendant que je risquais chaque jour ma vie pour défendre l'honneur du pays, que je versais mon sang, que des milliers de braves gens tombaient sur les champs de bataille, que Georget, Georget, l'enfant orphelin, le petit abandonné, l'enfant sans famille et sans toit se conduisait en héros, lui, fils de père et mère inconnus, toi, Simone de Beauchamp, tu déshonorais notre nom !

— Dieu du ciel ! Simone, ma sœur !

— Jacques !... Jacques, aie pitié !... Si tu savais !... .

— Oui, séduite ! Par qui ?... Par un lâche puisque pendant que les autres se battaient contre les Allemands, il conquérait les femmes !... .

Jacques entendait le sang marteler ses tempes. Tout tournait autour de lui.

Il râlait de fureur.

Sa poitrine se soulevait par saccades terribles.

Il suffoquait.

Il arracha sa cravate et tomba accablé sur un siège, puis, se dressant presque aussitôt, il reprit en secouant de nouveau le poignet de Simone :

— Le nom de ce misérable... Son nom, je le veux... Le crime que toi tu expieras dans le mépris des tiens, dans le mépris de tous les honnêtes gens, ce crime il le paiera de tout son sang !

— Son nom, Simone... Réponds, réponds où j'appelle ma mère Fanchon, Georget, M. Delort ! J'appelle les domestiques et je leur

dis : " Celle que vous aimez, que vous estimez, celle-là est une misérable indigne de votre amour, de votre estime !

— Jacques, je t'en prie ! Jacques tu regretteras les injures dont tu me couvres. . . .

— Son nom, dis-moi son nom ! Demeure-t-il . . . dans les environs ? . . .

— Non, Jacques, non, écoute-moi . . . Tu m'épouvantes, ne me regardes pas ainsi

Il ne l'écoutait pas.

D'une voix d'autant plus rauque qu'il en craignait les éclats, il continuait ses questions.

Et, enfin, haletant, éperdu :

— C'est donc un Allemand ! s'écria-t-il.

En même temps, il secouait à le briser le poignet de Simone.

Elle tomba à genoux en jetant un gémissement de douleur.

— Misérable ! . . . Elle que j'aimais tant ! . . . Simone, vous êtes morte pour moi ! Vous n'êtes plus ma sœur ! Je n'éprouve pour vous que mépris et dégoût ! . . . Comment, vous, une Beauchamp ! . . . Vous, capable d'une telle infamie . . . Adieu, je ne vous reverrai jamais.

Il se dirigea vers la porte.

— Jacques ! . . . Jacques ! s'écria Simone . . . Jacques, ne t'en vas pas . . . Je te dirai tout . . . je ne suis pas coupable . . . Ecoute . . . Ecoute, Jacques

" Je vaincrai la honte . . . Je suis innocente, mon frère bien-aimé !

— Innocente ! Que voulez-vous dire ? . . . Que signifient ces paroles ? Allez-vous ajouter le mensonge à l'infamie ?

— Jacques, quand tu sauras . . . Comme tu regretteras . . . Mais, je l'ai égratigné au visage, mordu au cou

J'ai succombé au plus lâche, au plus odieux guet-apens, Jacques, je n'ai pas été séduite, Jacques, mon frère.

Et Simone tomba évanouie.

Jacques lui fit respirer le flacon de sels qu'il trouva sur la table, la rappela à la vie.

— Simone, ma sœur, pardonne-moi . . . je t'ai insultée, soupçonnée, toi ! . . . J'étais fou de douleur . . . Ma petite Simone, je t'en prie, dis-moi que tu me pardonnes ?

Elle lui entoura le cou de ses bras et pleura sur son épaule.

— Tu le vois, Jacques, il faut que je me fasse religieuse . . . je ne veux confier qu'à toi ce secret de honte, qui fait de ma vie un supplice . . . dont le souvenir me tue ! . . . Jacques, mon avenir est perdu ! . . . Un monstre a fait de ma vie innocente une existence de damnée !

" Il fallait que tu saches la vérité si épouvantable qu'elle soit, il le fallait, Jacques, pour qu'un jour le soupçon d'une infamie ne s'emparât de ton esprit, ne te fit douter de ta sœur innocente et condamnée !

— Ma pauvre et chère Simone !

— Je te demande le secret, Jacques. Jamais plus nous ne reparlerons de ces choses atroces ! . . . Jusqu'à ton mariage j'essaierai de dissimuler la douleur qui m'étreint, de cacher le désespoir qui m'accable, ensuite je supplierai notre mère de consentir à ce que j'entre en religion

— Entrer en religion, t'enfermer dans un cloître, jamais ! Jamais, entends-tu, Simone !

" Je tuerai celui qui est coupable, je le tuerai ! Je te vengerai, ma sœur . . . Il n'est plus question de mariage, mais de vengeance !

Tu ignores le nom du lâche ?

— Oui, Jacques, je l'ignore.

— Son signalement, donne-le-moi ? Tu dois pouvoir me le donner ?

— D'une façon vague ! . . . Et puis, je t'en prie, abandonne tes projets de vengeance . . . Si tu venais à mourir . . . à être tué !

— Je serais mort en faisant mon devoir . . . N'insiste pas, Simone, ce que j'ai décidé est irrévocable . . . Le signalement de cet homme !

— Grand, blond, mince, les yeux d'un vert glauque étincelant derrière des lunettes.

— Jeune ! Est-il jeune ?

— Oui, Jacques, mais, encore une fois, je t'en prie !

— Faisait-il partie de l'état-major du général Von Goebel ?

— Oh ! mon Dieu, ma tête se perd ! . . . Je ne saurais te dire, Jacques ! Nous ne voyions pas ces gens . . . nous ne sortions pas pour ne pas les rencontrer . . . Celui-là, lorsque les autres ont quitté le château, celui-là se trouvait souvent sur notre chemin, il nous saluait, mère et moi feignions de ne pas le voir

— La morsure que tu lui as faite au cou, crois-tu qu'elle ait laissé une marque, une cicatrice ?

— J'en suis sûre.

— Dans quelques jours, sous un prétexte que je trouverai, je partirai en voyage avec Fanchon et M. Delort, j'irai en Allemagne . . .

— Jacques ! Mon cher Jacques !

— J'irai en Allemagne, je rechercherai ce lâche bandit et je le provoquerai.

— Tu dévoileras donc ma honte à Fanchon, à M. Delort !

— Non, Simone ; je saurai bien amener une querelle, une provocation sans dévoiler ton triste secret, ma Simone adorée !

" Aie confiance et courage, ma sœur.

Jacques serra tendrement Simone contre son cœur et partit.

Georget reçut l'ordre de rejoindre son régiment à Paris. M. Delort déclara qu'il profiterait de ce départ pour aller revoir sa vieille maison et Fanchon sa mère Catherine.

— Si ma mère le veut bien, je serai du voyage, proposa Jacques.

— Comment, toi aussi, tu veux nous quitter ; vous êtes tous des méchants ! Enfin, je conçois qu'après tant d'épreuves tu aies besoin de distractions ; pars donc avec notre vieil ami Delort et notre Fanchon.

Georget ne put retrouver, avant son départ, l'occasion de revoir Simone en particulier, de lui parler.

Il lui sembla que la jeune fille évitait un tête-à-tête avec lui. Elle ne quittait plus son frère et tous deux paraissaient se livrer à de mystérieux entretiens.

Simone avait-elle fait confidence à Jacques de l'aveu que lui, Georget, avait osé lui faire ?

Non, s'il en était ainsi, Jacques parlerait ; il approuverait cet amour ou le désapprouverait. Il en parlerait à son ami avec sa franchise ordinaire, il lui dirait les sentiments de Simone à son égard.

Simone s'était tue à ce sujet. Mais, alors, que se passait-il ?

Georget devinait un mystère et ne pouvait le pénétrer. Il observait le frère et la sœur avec anxiété ; Jacques, il le voyait bien, entourait Simone de soins, de prévenances comme si elle lui eût confié un secret dont le poids l'accablait.

Quel pouvait être ce secret ?

Ce qui lui parut hors de doute, c'est que la jeune fille souffrait. Plusieurs fois, il la surprit essuyant furtivement des larmes.

Ah ! voir souffrir celle qu'on aime et ne pouvoir lui demander la cause de sa souffrance ! Brûler du désir de se dévouer, de sécher ces larmes de l'adorée, larmes qui vous tombent sur le cœur comme une pluie de feu et se taire, feindre d'être sourd, aveugle, insensible !

Le jour du départ arriva.

Au moment de monter en voiture, Georget, en se penchant vers Simone pour l'embrasser, lui dit :

— Simone, ma vie, mon bonheur sont entre vos mains.

— L'avenir est à Dieu, mon ami, que Dieu nous protège, répondit la jeune fille d'une voix à peine distincte.

Sans la présence de Fanchon et de M. Delort, ce retour à Paris eût été un supplice ; Jacques et Georget, préoccupés tous deux, ne prononçaient que de rares paroles, phrases banales dont eux-mêmes avaient honte et qui manifestait clairement que leur pensée était loin, bien loin des mots vagues que leurs lèvres articulaient machinalement.

Cette préoccupation ne pouvait échapper ni au vieux médecin expérimenté, au coup d'œil aigu, ni à la jeune fille à qui son amour pour Jacques tenait lieu d'expérience.

— Un malheur menacerait-il la famille de Beauchamp ? se demandait M. Delort.

— Jacques est triste, ne m'aimerait-il plus ? . . . Et Simone, quelle souffrance me cache-t-elle ?

Fanchon avait peine à retenir ses larmes.

Georget dut rejoindre son régiment en descendant de la gare.

Si remplis d'effusions que fussent leurs adieux, ces effusions furent refroidies, tarries par l'inquiétude, la préoccupation de tous.

Cependant, Jacques, après le départ de Georget, parut avoir l'esprit plus libre. Sa conversation, si morne jusque-là, s'anima.

M. Delort remarqua même chez le jeune homme une sorte d'exaltation fébrile, des accès de gaieté feinte succédant à des paradoxes amers, attristés.

— Il y a décidément quelque chose de grave, se dit-il.

Jacques dîna le soir chez le docteur Delort avec Fanchon et la mère Catherine.

Après le repas, les deux femmes allèrent causer dans le jardin.

La bonne Catherine racontait à la jeune fille dans quelles circonstances elle avait retrouvé Georget ; Fanchon disait à sa mère ce qui s'était passé à Beauchamp, l'arrivée de son frère, le baptême où il avait été parrain et Simone marraine, la bonté de Mme de Beauchamp pour elle, son amour pour Jacques, mille détails que son cœur colorait des plus vives couleurs.

Cependant, dans le cabinet du docteur, Jacques adressait à M. Delort une prière qui, d'abord, fit sursauter le médecin.

Jacques lui demandait de partir, lui et Fanchon pour l'Allemagne, où l'appelaient des affaires de la plus haute importance et qui demandaient à être traitées avec prudence et habileté.

— Partir pour l'Allemagne !

— Oui, monsieur Delort, tout de suite.

— Tout de suite ! Tu veux donc ma mort, Jacques ? Partir pour l'Allemagne !

— Vous y avez des relations avec des savants, vous avez été plusieurs fois délégué de la France à des congrès médicaux

— Certes ! mais j'avais dix ans de moins !

— Jamais vous n'avez été si bien portant !

—Oui, des flatteries ! Pourquoi ne me dis-tu pas que je rajeunis !... Enfin, c'est donc bien grave ces affaires, bien indispensable ce voyage ?

—Il ne souffre pas de retard, monsieur Delort.

—Mme de Beauchamp est de cet avis ?

Le visage de Jacques se couvrit d'une légère rougeur. Il répondit avec gêne :

—Je n'ai pas voulu inquiéter ma mère ; elle ignore les graves motifs qui me font agir ; quand elle saura ce que j'ai fait, elle m'approuvera.

—Allons, soit, nous partirons pour l'Allemagne puisqu'il le faut ?

C'est égal, voilà un voyage dont je me passerais fort bien ?

—Sans votre présence, mon bon monsieur Delort, je ne puis réussir.

—Je t'aurais donné des lettres de recommandation. Tu parles parfaitement la langue ; de quelle utilité te serai-je ?

—Votre nom, votre présence, celle de Fanchon que vous présenterez comme votre fille adoptive, me feront seuls recevoir dans les milieux que je dois voir, étudier pour arriver à mener à bien les affaires dont je suis chargé.

—De quoi s'agit-il donc ? Tu ne peux pas me le dire ?

—Je vous en prie, monsieur Delort ; permettez-moi... j'ai promis...

—Eh bien, c'est entendu, nous partirons. Après tout, cela distraira Fanchon et l'instruira.

Pendant les huit jours qui précédèrent le départ, Jacques alla tous les matins à la salle d'armes s'exercer à l'épée et au pistolet ; son poignet était plus vigoureux que jamais, son coup d'œil d'une juste impeccable.

—Que le misérable qui a déshonoré, qui déshonore le nom de Beauchamp se trouve sur mon chemin et il paiera de sa vie le crime qu'il a commis, se dit Jacques la veille du départ.

IX

D'après les renseignements recueillis par Jacques, le général Von Goebel commandait le 1er corps wurtembergeois.

Ce fut donc dans la capitale du Wurtemberg, à Stuttgart, qu'il résolut de se rendre.

M. Delort connaissait à Stuttgart un savant médecin, M. Charles Lasker, dont il était certain d'être bien accueilli.

Par son confrère il avait, ainsi que Jacques et Fanchon, accès dans la bonne société de la ville.

Ils partirent donc pour Stuttgart.

La ville, entourée de collines verdoyantes, est percée de rues larges où l'air et le soleil se jouent librement. Elles sont bordées de beaux édifices et de vieilles maisons gothiques dont la pittoresque architecture enchantait Fanchon.

Tout, d'ailleurs, paraissait charmant à la jeune fille ; ignorant le motif du voyage de Jacques, elle était heureuse d'être à son bras, de visiter avec lui les musées, les châteaux, les curiosités rencontrés au cours de ce qui, pour elle, était une ravissante excursion.

D'ailleurs, depuis le départ de Paris, Jacques semblait avoir oublié les préoccupations qui, un moment, avaient assombri son front.

Il lui traduisait des lambeaux de conversation entendus en wagon ou en voiture et choisissait, parmi ces conversations, celles qui offraient des exemples risibles, des tournures d'esprit étranges.

Fort intrigué, d'abord, inquiet même de la décision subite de Jacques de faire un voyage en Allemagne, M. Delort reprenait sa bonne humeur habituelle.

Il en arriva à se persuader que son jeune ami avait appris subitement la captivité d'un de ses compagnons d'armes et qu'il voulait le revoir, le secourir, tenter, peut-être, de le faire mettre en liberté.

—C'est quelque mauvaise tête qui aura fait rébellion et se sera fait interner dans une forteresse.

Jacques pense, sans doute, que je pourrais faire quelque chose, à mes relations avec des professeurs des Universités d'Allemagne, j'ai bien peur qu'ils aient peu d'influence.

Le docteur Charles Lasker reçut M. Delort et ses compagnons avec la plus grande cordialité ; il les présenta à sa femme et à ses deux filles et les retint à dîner.

Il les conduisit ensuite lui-même dans un hôtel de famille, une maison honorable et plus confortablement aménagée que les habituellement les hôtels d'Allemagne.

M. Delort et Fanchon eurent un joli et vaste appartement au 1er étage.

Jacques se contenta de deux petites pièces à l'étage supérieur.

Le lendemain de leur installation, Jacques alla, dès le matin, faire un tour en ville dans les brasseries fréquentées par les officiers.

Il espérait y découvrir celui qu'il y cherchait.

Aidé seulement du signalement approximatif donné par Simone, il se disait qu'en questionnant habilement, il arriverait aisément à une certitude.

L'identité du personnage établie, il trouverait bien l'occasion d'une querelle, d'une provocation.

On lui indiqua près de la bourse, une brasserie où se réunissaient les officiers de la garnison.

Jacques s'y rendit.

Derrière des remparts de choucroute renforcés de saucisses en batterie, des montagnes de purée, des officiers, en effet, étaient attablés.

Ils versaient des becks de bière de Munich sur les victuailles qu'ils engouffraient, puis, du café, du kummel, du kirch achevaient d'activer la digestion de ces amas de nourriture.

Jacques se plaça à une table voisine et trouva un prétexte pour engager la conversation avec les officiers.

Bien qu'il se fût exprimé en allemand, on lui répondit en français.

D'ailleurs, à Stuttgart, Jacques entendait parler le français partout.

Plusieurs officiers, voyant près d'eux un français, continuèrent dans sa langue la conversation commencée lors de son arrivée.

Jacques les remercia de cette amabilité, causa avec eux, les interrogea sur divers sujets, se donna comme touriste, gagna leur confiance et put espérer qu'après quelques jours de conversation avec eux, il pourrait aborder les délicates questions qui devaient le guider dans ses recherches.

M. Delort avait invité à déjeuner son ami Lasker et sa famille.

Les deux filles du médecin — deux blondes de quinze et dix-sept ans — après le repas, tapotèrent sur le piano avec furie.

Elles jouaient des morceaux à quatre mains, une musique enragée qui faisait gronder la foudre, rouler des torrents, déraciner des arbres, crouler des murailles.

M. Delort pensait :

—Leurs morceaux à quatre mains me donnent l'envie de fuir à toutes jambes !

N'osant le faire, il profita d'une pause qu'il feignit de prendre pour une finale et applaudit en criant : *bravo ! bravo !*

Les petites, interloquées, n'osèrent risquer de froisser l'amour-propre du vieillard en lui faisant remarquer ce qu'elles prenaient pour une méprise.

Il en profita pour prier Fanchon de chanter.

La jeune fille se mit au piano et chanta de sa voix pure les simples refrains des Alpes.

M. Charles Lasker, sa femme et ses deux filles écoutaient Fanchon avec un ravissement, une émotion qu'ils ne cherchaient nullement à dissimuler.

Tous lui firent les plus vifs éloges, les plus sincères compliments. — C'est ainsi, dit M. Delort ému, que ma petite Fanchon égaye les soirées d'hiver de son vieil ami, de son père adoptif.

On sortit pour faire une promenade.

M. Lasker voulut faire visiter à ses hôtes le Burger Museum, Musée du Bourgeois.

C'est un fort beau bâtiment contenant de grands salons pour les bals, les concerts, les réunions artistiques, une salle de billards, de petits salons de causerie, etc., etc.

Le *Burger Museum* est un cercle comme tous les *museums* d'Allemagne.

M. Lasker expliqua à son ami que, moyennant une cotisation annuelle de cent francs, on trouvait là tous les agréments possibles, tout le confortable : des livres et des journaux, des revues de tous les pays du monde.

Le cercle a sa villa d'été aux portes de Stuttgart.

M. Lasker décida de s'y rendre à pied.

—Cela nous fera faire la digestion, dit-il.

Tout bon Wurtembergeois, songe avant tout à faciliter sa digestion, à faire place dans son estomac, d'une incroyable activité, à de nouvelles et incessantes chopes de bière.

En chemin, Fanchon faillit partir d'un fou rire en voyant des petits garçons de sept à douze ans sortant de l'école avec des sacs militaires sur le dos et sur la tête des casques à pointe.

La villa d'été du Burger Museum est vraiment charmante avec ses berceaux de verdure, ses ponts rustiques, ses cascades, ses allées ombreuses.

Des jeunes gens et des jeunes filles dansaient sur la terrasse de la villa aux accents d'une musique parfaite d'exécution.

Pendant que M. Delort, son ami Lasker et la femme de celui-ci buvaient de l'excellente bière à l'ombre fraîche d'un bosquet, Mlles

Sophie et Olga Lasker dansaient avec des jeunes gens de leurs amis.

Jacques faisait valser Fanchon.

Simone avait appris à valser à Fanchon dont la grâce incomparable mettait en valeur la rayonnante beauté.

Les couples interrompaient leurs danses pour l'admirer.

En revenant à Stuttard, M. Lasker rencontra devant le château un vieillard qui se promenait, ou plutôt qui semblait promener son chien.

L'homme était de petite taille, de mine vulgaire. Le chien était superbe.

M. Lasker salua l'homme et caressa le chien.

—C'est le roi Charles de Wertemberg, dit M. Lasker à son ami Delort.

—Le roi, ce bonhomme-là !

—Oui, mon cher Delort, ce bonhomme est le roi. Oh ! il n'est pas gênant.

Je suis son médecin, et, en cette qualité, je dois le guérir des embarras gastriques qu'il se procure à force de croquer des bonbons ; c'est sa manie comme celle de mettre lui-même le vin en bouteilles et de composer les toilettes des dames de la cour à chaque cérémonie nouvelle.

—La reine doit bien s'amuser avec un pareil maniaque !

—La reine Olga, fille de l'empereur de Russie, belle, distinguée, spirituelle, laisse son mari aux fonctions de sommelier et de couturier pour dames, elle remplit pour lui ses devoirs de roi.

En huit jours, Jacques parvint à connaître les noms des officiers d'état-major du général Von Geibel.

L'un d'eux, Mathias Riehl, avait le regard sournois, l'allure humble lorsqu'il était à jeun : il devenait violent et bravache étant ivre, et il l'était souvent.

Un jour, il vint à parler de la campagne de France, malgré les signes amicaux de ses camarades lui désignant du regard Jacques qui paraissait plongé dans la lecture d'un journal.

Mathias Riehl n'y prenait pas garde et continuait ses récits.

—Ce sujet est scabreux, Mathias Riehl, parlez d'autre chose, lui souffla un de ses amis à l'oreille.

Mais, avec l'entêtement des ivrognes, Mathias Riehl multipliait les anecdotes.

Le mot de Beauchamp, qu'il prononça, fit dresser l'oreille à Jacques.

Mathias Riehl disait :

—A ce château de Beauchamp, nous ne manquions de rien ; bonne table, appartements somptueux, parc magnifique ; pourtant, je ne garde pas un bon souvenir de ce séjour. Non, vraiment, je ne puis dire que ce souvenir me soit agréable !

—Si le château était confortable, la châtelaine et sa fille étaient bien les deux créatures les plus orgueilleuses que l'on pût imaginer ! Figurez-vous que jamais elle ne nous ont fait l'honneur de nous recevoir, nous, des officiers de l'armée allemande, des gentilshommes ?

Les Françaises, en général, n'ont pas le sens commun, mais l'orgueil de ces deux pies-grièches. . . .

—C'est de ma mère et de ma sœur que vous parlez ! s'écria Jacques en se levant. Je vous prie de cesser de faire devant moi vos spirituelles appréciations.

—Si cela vous gêne, vous pouvez sortir, répondit Mathias Riehl ; je continuerai si cela me plaît et je vous avoue que je suis aujourd'hui en humeur de rire et de conter.

Il avala d'un trait les trois quarts de son pot de bière et d'un air de mépris jeta le reste devant Jacques.

Quelques gouttes de liquide rejaillirent sur les vêtements du jeune homme qui saisissant sur la table ses gants qu'il y avait posés, en cingla le visage de l'Allemand.

Mathias Riehl s'arma de son pot de bière et le lança à la tête de Jacques qui esquiva le coup et se précipita sur l'officier.

Les compagnons de celui-ci s'interposèrent.

—Vous me rendrez raison si vous n'êtes pas un lâche.

—Je suis à votre disposition, répondit Jacques en jetant sur la table sa carte et son adresse.

Il sortit et se rendit chez lui.

Il lui fallait constituer des témoins et il ne pouvait demander ce service ni à M. Delort ni à son ami Lasker.

Que faire ? Il n'avait pas songé à cela.

Soudain, il se souvint être entré, quelques jours auparavant, dans une brasserie où se réunissaient les étudiants de l'École polytechnique de Stuttgard.

Parmi eux se trouvaient des Français avec lesquels il avait lié connaissance.

Ces jeunes gens ne lui refuseraient sans doute pas le service de lui servir de seconds.

Il alla les trouver, ils acceptèrent et se mirent en rapport avec les témoins de Mathias Riehl.

La qualité d'offensé fut reconnue à Jacques qui choisit l'épée.

Le rendez-vous fut fixé au lendemain matin, dans un petit bois situé près des anciens remparts.

Restait à apprendre l'affaire à M. Delort, Jacques était quelque peu embarrassé ; il prévoyait des remontrances, des reproches.

M. Delort ne se fit pas faute de lui en adresser, puis il termina en lui déclarant qu'il l'assisterait en qualité de médecin.

—Je savais bien que je pouvais compter sur vous ! s'écria Jacques en lui serrant les mains avec effusion.

—C'est bon, mais n'y reviens plus.

Les deux adversaires arrivèrent sur le terrain en même temps.

Ils se saluèrent et commencèrent à se dévêtir pendant que leurs témoins tiraient au sort les armes et les places.

Ce furent les épées apportées par Mathias Riehl que le sort désigna.

Les adversaires prirent place. Le témoin choisi comme directeur du combat engagea leurs armes.

—Allez, messieurs, dit-il.

Mathias Riehl attaqua avec impétuosité Jacques qui, sans rompre, se contenta de parer les coups.

Son adversaire et lui avaient le cou nu. Jacques cherchait du regard la cicatrice de la morsure dont Simone lui avait parlé.

Cette cicatrice n'existait pas sur le cou de Mathias Riehl. Ce n'était donc pas le misérable qu'il cherchait !

La vengeance lui échappait au moment où il croyait la saisir.

Mathias Riehl se fatiguait et ses coups devenaient moins précis.

Sa vie était entre les mains de Jacques qui le ménageait et dont l'habileté supérieure se doublait encore d'un sang-froid qui manquait à son adversaire.

Allait-il tuer cet homme coupable seulement d'avoir, étant ivre, prononcé quelques paroles inconvenantes ?

Non, ce serait une lâche cruauté.

Il lia le fer de son adversaire et le lui fit sauter de la main.

Mathias Riehl ramassa son épée et se remit en garde, le combat recommença. Il ne dura que quelques secondes, Jacques piqua le bras de l'officier allemand.

Les médecins ordonnèrent la fin du combat.

Un des témoins de Mathias Riehl vint dire à Jacques.

—Monsieur, je viens, de la part de mon ami, vous prier d'accepter ses excuses, il regrette les propos que l'ivresse lui a fait tenir.

Jacques s'inclina et, avec une politesse exquise :

—Veuillez dire à M. Mathias Riehl, monsieur, que je suis sensible à la démarche que vous venez de faire de sa part.

Il s'éloigna avec M. Delort et ses témoins qu'il remercia chaleureusement de leur courtoisie.

—A votre service, monsieur de Beauchamp, lui dirent les jeunes gens en riant.

Au moment de rentrer chez lui, Jacques dit au vieux médecin.

—Nous ne soufflerons pas un mot à Fanchon de cette affaire ; ce serait l'inquiéter inutilement pour l'avenir.

—Inutilement, je l'espère bien ! Puisque tu es venu ici pour des affaires graves, occupe-t-en ! Si tu crois que j'ai bien voulu t'accompagner dans ce pays pour t'assister dans des duels ! . . .

Jacques écrivit à sa mère qu'il s'était senti pris d'une irrésistible envie de visiter les bords du Rhin et quelques villes d'Allemagne, que cette excursion serait rapide et qu'avant un mois il serait auprès d'elle.

L'un des officiers qui avaient servi de témoin à Mathias Riehl fréquentait la maison du docteur Lasker ; il faisait la cour à Sophia, l'aînée des filles du médecin.

Par lui, Jacques espéra obtenir les renseignements dont il avait besoin. Il conquit sa confiance par son amabilité et sut se faire donner les noms des officiers d'état-major du général Von Geibel, état-major dont lui-même faisait partie.

—Nous étions six, dit-il à Jacques, attachés à la personne du général. Deux d'entre nous sont morts par suites de blessures, un autre des fatigues de la guerre ; il ne reste, des officiers qui ont logé dans votre château, monsieur de Beauchamp, que Mathias Riehl, Paul Lubker et moi.

Jacques tira un chronomètre de sa poche.

—Ce bijou a été oublié sans doute par l'un de vous, dit-il ; après votre départ, il a été retrouvé par un domestique, qui me l'a remis ; est-il à vous ?

—Non, monsieur de Beauchamp, ni à Mathias Riehl qui a encore la montre qui lui a servi pendant la campagne de France.

—Peut-être celle-ci appartient-elle à M. Paul Lubker ? Je ne dois pas retourner à la brasserie où ma présence a causé un scandale, veuillez donc la lui montrer

—Bien volontiers.

Jacques remit le bijou à l'officier.

Au moment où celui-ci le mettait dans sa poche, un domestique annonça :

—Monsieur Paul Lubker.

—Tiens, le voici justement, fit le jeune homme en désignant à Jacques son camarade qui salua le docteur Lasker et les dames.

Il se faisait présenter à M. Delort et à Fanchon.

Les yeux de Jacques avaient brillé de l'espoir de reconnaître en

lui l'homme dont Simone lui avait parlé. Mais non, ce n'était pas lui !

Il ne pouvait concevoir le moindre doute à cet égard ; celui-ci était petit, brun, trapu, des yeux noirs rians dans une large face colorée.

Jacques, de déconvenue, faillit oublier le stratagème qu'il venait d'employer pour arriver à connaître ceux qui avaient logé à Beauchamp.

Il fallut qu'il fit un effort pour continuer à feindre, s'informer, en montrant son chronomètre à M. Lubker et répétant sa fable, s'il "n'avait pas le bonheur de pouvoir restituer ce bijou à son propriétaire".

—Non, et je le regrette, répondait l'officier gaiement.

M. Lasker et son ami Delort causaient politique en buvant du thé.

—Vous êtes donc devenu Prussien avec plaisir, Lasker, vous qui, jadis, étiez si fier de votre roi débonnaire ?

—Fier d'être Prussien ! Pas le moins du monde ! Mais quand vous nous avez déclaré la guerre nous avons eu tellement peur de voir arriver ici vos zouaves et vos turcos que nous nous sommes jetés dans les bras de M. de Bismarck. Cela nous coûte cher, mais, que voulez-vous, Delort, nous autres Wurtembergeois sommes gens pacifiques. La Prusse protège nos jambons et notre choucroute. . . .



M. de Moneel provoqua plaisamment Simone. (P. 1, col. 2.)

—En mordant dedans, interrompit M. Delort.

—Un peu trop, avoua M. Lasker en riant.

Dans un autre salon, Mlles Sophia et Olga priaient si gentiment Fanchon de chanter que celle-ci se dirigea vers le piano, tous les invités de M. Lasker l'entourèrent.

—Je ne sais que des choses bien simples, bien faciles, dit-elle en s'asseyant.

—Mademoiselle, redites-nous la chanson que vous nous avez fait la grâce de nous dire chez vous ? demanda Mme Lasker. Si vous saviez quel plaisir vous nous avez fait !

—Je la chanterai avec l'espoir de vous être agréable ce soir encore, répondit Fanchon.

Elle chanta, comme toujours, avec un goût exquis.

—Quelle voix magnifique et qui vous prend le cœur, lui dit Mme Lasker en la baisant au front. Tenez, je veux vous demander quelque chose encore ; vous êtes si bonne que j'oserai être indiscret, je devine que vous ne m'en voudrez pas.

—Je vous en prie, madame, parlez, je serai heureuse de vous faire plaisir.

—Eh bien, avant de quitter Stuttgart, vous me copierez cette chanson, je veux me la fredonner quand je me sentirai triste, cela me rappellera les bons moments que, grâce à vous, j'ai passés. Je

croirai vous entendre, vous revoir, et mon chagrin se dissipera, j'en suis sûr.

Fanchon promit d'envoyer le lendemain la chanson à l'aimable Mme Lasker.

Jacques s'était rapproché comme les autres invités pour écouter Fanchon, mais il ne l'entendait pas.

La piste pour retrouver le misérable auteur du crime commis à Beauchamp, cette piste lui échappait.

Tout à l'heure, en obtenant les noms des officiers d'état-major du général Von Goebel, son cœur avait battu de joie. Il se croyait certain d'arriver jusqu'au lâche bandit qui faisait de l'existence de sa sœur Simone un supplice ; il fallait renoncer maintenant à cet espoir que sa haine caressait, dont le feu de la vengeance faisait une certitude.

Jacques ne doutait pas que ce ne fût parmi les jeunes officiers qui occupaient le château de Beauchamp qu'il découvrirait l'auteur de l'attentat.

Il en avait retrouvé trois et le coupable n'était pas parmi eux. Les trois autres étaient morts.

—Il faudra que je sache au moins leurs noms, pensa-t-il.

Il conçut un plan qu'il résolut de mettre aussitôt à exécution.

Fanchon avait terminé sa chanson et causait avec les invités de M. Lasker.

Les officiers allemands, en attendant qu'on dansât, allèrent fumer un cigare sur le balcon couvert qui occupe toute la façade de la maison.

Jacques les y suivit. Il tira de nouveau sa montre et la leur tendit en disant :

—Messieurs, j'ai un service à vous demander ; faites parvenir ce bijou aux parents de vos camarades morts après leur séjour à Beauchamp ; il appartenait certainement à l'un d'eux. Cette montre sera peut-être le seul souvenir que ces malheureux auront de leur enfant.

—Bien volontiers, monsieur, et, nous sommes touchés du sentiment qui dicte les paroles que vous venez de prononcer, répondit M. Paul Lubker.

Il regarda la montre avec attention, essayant manifestement de réveiller les souvenirs endormis.

Tout à coup, il se frappa le front :

—Je sais à qui elle est ! s'écria-t-il. Ce n'est pas à l'un des nôtres. Je l'ai vue entre les mains d'un jeune officier de l'état-major bavarois. Vous ne vous souvenez pas, Reimer ? demanda-t-il en se tournant vers son ami.

—Si, il me semble. Celui qui apportait les ordres au général ?

—Oui, un grand blond. . . .

Jacques tressaillit :

—Un grand blond ? questionna-t-il.

M. Lubker continua :

—Un grand blond aux yeux d'épervier, l'air fier et insolent d'un Prussien. C'est lui qui nous a apporté l'ordre de quitter Beauchamp.

—Parfaitement, je me rappelle, à présent, répondit M. Reimer.

Il ajouta :

—Vous souvenez-vous qu'à partir de ce jour, on le voyait souvent rôder à Beauchamp, autour de notre camp ? il faisait je ne sais quel métier ; je crois qu'il nous espionnait.

—Il avait bien la physionomie de l'emploi, remarqua M. Lubker.

—Vous ne savez pas son nom ? demanda Jacques en essayant de réprimer le tremblement de sa voix,

—Non, mais Mathias Riehl le connaît très bien, lui. Si vous le désirez, monsieur de Beauchamp, répondit M. Reimer, je lui demanderai le nom et la résidence de cet officier.

—Je vous serai très reconnaissant de me faire parvenir ces renseignements, monsieur Reimer, déclara Jacques en dissimulant son émotion sous un ton détaché de politesse mondaine.

Fanchon était heureuse à Stuttgart ; elle ignorait que Jacques se fût battu et ne soupçonna rien des sentiments qui embrasaient le sang de son fiancé jusqu'à la fureur.

Devant elle, il savait être gai, aimable avec tous.

Il était pour elle rempli d'attentions délicates. Chaque jour il lui apportait des fleurs pour garnir son appartement et celui de M. Delort.

Celui-ci emmenait tous les après-midi la jeune fille chez ses amis Lasker.

Fanchon se plaisait dans la famille du médecin. Sa femme était d'une intelligence supérieure, d'une inaltérable douceur de caractère.

Ses filles : Sophia et Olga, naïves et enjouées, admiraient Fanchon, la comblaient de caresses, s'ingéniaient à lui faire plaisir.

M. et Mme Lasker dirigeaient l'éducation de leurs filles. Sophia et Olga parlaient plusieurs langues purement. Elles étaient remarquables en connaissances géographiques et astronomiques. Elles étudiaient la physique et la chimie avec leur père, la botanique dans leurs promenades avec leur mère.

Elles suivaient avec elle un cours de littérature française, et

comme beaucoup de jeunes filles de la haute bourgeoisie, elle apprenait à faire la cuisine et à coudre et tailler des vêtements.

Ces jeunes filles, simples et candides, étaient des savantes. M. Delort les eût trouvées parfaites si elles ne se fussent pas entêtées à faire rendre à leur piano toutes les tempêtes cuivrées de la musique wagnérienne.

—On n'est pas parfait, ajoutait-il philosophiquement.

Il demandait à Jacques si ses affaires étaient en bonne voie.

—Dans quelques jours, j'espère obtenir un résultat.

La cour de Stuttgart donnait une fête à l'occasion des fiançailles d'une grande-duchesse. La famille Lasker était invitée à y assister.

Mme Lasker décida M. Delort, Jacques et Fanchon à les accompagner, en leur disant merveille du château royal, *la Wilhelma*.

—Il a été bâti en 1744 d'après les plans de trois de vos compatriotes, mon cher Delort, expliquait M. Lasker, les architectes Léger, Pierre-Louis-Philippe de la Guépière et Thouret.

—Sous Napoléon Ier, le château était la demeure du grand-duc Frédéric, à qui Napoléon donna le titre de roi. Frédéric, enchanté, fit aussitôt coiffer le pavillon central d'une immense couronne dorée.

—Ce roi Frédéric devint tellement obèse, continua M. Lasker en riant, qu'on dut échancre les tables où il prenait place pour manger.

—N'est-ce pas de lui remarqua M. Delort, que Napoléon disait : "Sa Majesté le roi de Wurtemberg arrive toujours à Paris *rentre à terre*."

—Si, parfaitement, c'est de notre Frédéric, approuva M. Lasker.

Fanchon aida Mme Lasker et ses filles à faire leurs préparatifs de toilette pour la fête à la Wilhelma.

Pendant plusieurs jours, elles chiffonnèrent ensemble étoffes et rubans, essayèrent diverses coiffures, choisirent les bijoux dont on se parerait pour cette cérémonie.

Tout marcha à souhait.

On partit pour le château royal.

La Wilhelma est située à une heure de Stuttgart, près de Cannstadt, la jolie ville de bains de la vallée du Neckar.

Le palais est splendide. Les jardins sont magnifiques. Puis, entré dans le château, on parcourt une suite de salons merveilleux meublés à l'orientale, éclairés de vitraux dont les riches couleurs se jouent sur les brocarts d'or des tentures, sur les colonnettes sculptées, les chapiteaux dorés.

On passe ensuite dans des serres d'une incomparable richesse, et dans lesquelles sont installées des volières où voltigent des oiseaux d'Orient aux plumages éclatants.

Dans la salle des fêtes l'œil est ébloui par l'étincellement des ors, par les uniformes brillants des princes, des officiers, les toilettes chatoyantes des dames, le ruissellement des diamants ; toutes les couleurs, toutes les nuances se confondent, se séparent, forment de nouvelles gammes de tons fugitifs ou de notes éclatantes qui, se perdant aussitôt, se volatilisent, pour ainsi dire, et continuellement se transforment ainsi qu'en un kaléidoscope.

Fanchon était émerveillée.

Le roi et la reine ouvrirent le bal au milieu de ce luxe de couleurs, parmi tous ces scintillements, aux sons d'une musique merveilleuse.

Jacques fit danser Fanchon et les demoiselles Lasker.

Elles furent si naïvement, si candidement heureuses, que Jacques en oublia ses préoccupations.

On soupa gaiement par petites tables, riant et causant avec la plus grande liberté, la cordialité la plus franche.

Le départ arriva.

Comme Jacques se levait pour offrir son bras à Mme Lasker, un officier le salua.

C'était Mathias Richl.

—Avant tout, monsieur, dit-il, je vous renouvelle mes excuses. Jacques salua l'officier qui continua en tendant au jeune homme un petit billet plié :

—Vous y trouverez le renseignement que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Jacques, lorsqu'il fut seul, ouvrit le billet et y lut ces mots :

"Michaël Lorker, capitaine d'état-major à Munich."

Confortablement installés dans leur compartiment, ils regardent par la portière se dérouler le paysage.

A chaque arrêt, le chef de station, dans sa longue tunique boutonée, armée de deux rangs de disques métalliques sur la poitrine, parements de velours au col et aux manches, sa haute casquette plantée droit sur la tête, se tient grave, immobile.

On l'aborde avec respect, il répond avec majesté ; souvent il se contente de faire un signe de la main, à droite, à gauche, en face, sans desserrer les dents, sans tourner la tête.

Les voyageurs grimpent en se bousculant dans les wagons, les employés les tirent, les poussent ; les arrêts sont extrêmement courts, tant pis pour les lambins ; on ne perd pas une seconde.

On a dépassé plusieurs stations et personne n'est monté dans le compartiment où se trouvent Fanchon, Jacques et M. Delort.

—Nous avons de la chance, dit celui-ci, avec la chaleur qu'il fait !... et les carrures de ces gens-là !...

Le sifflet de la locomotive lui coupe la parole. On arrive à une station. Le train s'arrête.

Aussitôt la portière s'ouvre. Une famille allemande, le père, la mère et les trois enfants font irruption dans le wagon. La mère, énorme, cramoiée, ruisselante de sueur, tombe sur les genoux de M. Delort, qui ne peut retenir un petit gémissement.

—Pardon, oh ! pardon, monsieur ! dit la grosse dame en se relevant.

—Ce n'est rien, rien du tout, répond en pince-sans-rire M. Delort, en se frottant les genoux.

—Cent kilos, monsieur, fait le mari avec un gros rire.

Puis il salue Fanchon, Jacques et M. Delort. Les trois enfants saluent comme leur papa. La mère imite son mari et ses enfants.

Le train est à peine reparti que, d'une valise de taille invraisemblable, le père extrait des petits pains, des saucissons, des bouteilles. Il fait la distribution à sa famille, offre des victuailles à ses compagnons de voyage, qui remercient.

C'est alors dans le compartiment, mêlé au halètement de la locomotive, à l'odeur de la fumée de charbon, un bruit fantastique de mâchoires s'agitant du même mouvement ainsi que des soldats marchant le pas, des relents de charcuterie, des gloussements de bouteilles de bière.

Sans perdre un coup de dent, l'Allemand, heureux, la bouche pleine, dit à Fanchon d'un ton qu'il croit aimable, en désignant de l'œil sa famille :

—Ça a bon appétit, hein, madame ? Moi aussi, j'ai bon appétit ; ma femme aussi, elle a bon appétit.

—Régulièrement ? questionne M. Delort.

—Oh ! oui, régulièrement toujours !

—Alors, vous n'avez pas le temps de vous ennuyer ?

—Oh ! non, pas le temps !...

Et l'Allemand partit d'un tel éclat de rire qu'il faillit s'étrangler. Il calma sa toux avec quelques lampées de bière.

Heureusement, on ne tarda pas à arriver à Munich.

On entre dans la ville en passant sous une porte gothique.

Au bout de la rue, sur la place *Marienplatz* (place Sainte-Marie), on se trouve en plein moyen âge.

Des balcons couverts, en forme de tourelles, font saillie aux angles des maisons ; sur la droite s'ouvre une rangée de vieilles arcades.

Au centre de la Marienplatz on remarque une curieuse fontaine connue sous le nom de *fontaine aux poissons*.

Le lundi du carnaval, les apprentis bouchers, vêtus de culottes blanches agrémentées d'une queue de veau, se rangent sur le bord de la fontaine, portent la santé du roi, puis sautent dans l'eau pour recevoir le baptême de compagnon.

—J'ai assisté à cette curieuse cérémonie, dit M. Delort qui signalait en passant à Jacques et à Fanchon les curiosités rencontrées, et j'avoue que j'ai bien ri.

Il se tourna vers Jacques :

—Ce qu'il faudra que tu voies, ce sont les brasseries, surtout la Brasserie royale. Tu ne peux te faire l'idée du fleuve de bière qui coule dans cet établissement. Je l'ai visitée avec le docteur Peterhoffer, un des meilleurs médecins d'ici : c'est fantastique !

—Je visiterai la Brasserie royale avec plaisir, monsieur Delort, et avec plaisir je goûterai la bière de Munich qu'on dit délicieuse.

—Et avec raison, Jacques ; les Allemands excellent depuis longtemps dans la fabrication de la bière ; c'est leur boisson nationale ; je ne sais si c'est par patriotisme qu'ils en absorbent de si étonnantes quantités, par exemple.

Ils étaient en voiture ; mais, à Munich, les fiacres vont si lentement que Jacques et Fanchon avaient le temps de voir ce que M. Delort leur signalait en route.

Après qu'ils eurent dépassé la place Sainte-Marie, parcouru la rue du vin, — *Veinstrass*, — ils arrivèrent place Max-Joseph.

—Voici la résidence royale, le théâtre, la poste, dit le vieux médecin.

—Nous avons laissé derrière nous la vieille cité, la ville gothique, nous entrons dans la nouvelle ville, celle des copies de l'architecture

Dès le lendemain, Jacques pria M. Delort de quitter Stuttgart : —Il faut que nous allions à Munich, lui dit-il. C'est là que se régleront mes affaires.

—Espérons-le, répondit le médecin avec résignation.

Ils allèrent faire leurs adieux et prirent le train pour Munich.

grecque, égyptienne, latino... Cet édifice colossal que vous apercevez au sommet d'une colline est l'œuvre de Maximilien II, le *Maximilianæum*.

— Il a grand air avec ses statues, ses fresques, ses décorations de toutes sortes ; en réalité, c'est une auberge pour les étudiants pauvres : on y fait des distributions de soupes.

Ils se trouvaient sur le boulevard Maximilien. M. Delort fit arrêter le cocher au meilleur hôtel de Munich.

Après s'y être installés et y avoir changé de vêtements de voyage pour des vêtements de cérémonie, M. Delort et Jacques se rendirent à l'Université où le médecin voulait voir son ami le professeur Peterhoffer.

Fanchon, fatiguée du voyage, resta à l'hôtel.

Jacques aurait bien voulu s'occuper immédiatement de rechercher Michaël Lorker ; il brûlait de l'impatience de voir le personnage en face, de s'assurer que c'était bien l'homme qu'il cherchait, afin de l'obliger à se battre et de venger Simone ou de mourir.

Il refoula son impatience et accompagna son vieil ami.

Les deux savants se revirent avec plaisir et s'entretenirent avec chaleur des derniers progrès de leur art.

— Toutes les sciences nous apportent aujourd'hui leur secours ; la physique, la chimie font des découvertes que nous utiliserons merveilleusement, j'en ai le ferme espoir, dit le professeur à M. Delort.

Il questionna celui-ci sur les travaux des professeurs français. La méthode antiseptique obtenait tous ses suffrages.

Ils se séparent enfin. Jacques prenait peu de plaisir à cette savante conversation. Les idées qu'il roulait dans sa tête ne le disposaient pas à l'attention pour les généralités scientifiques.

— Avant de rentrer, il faut que tu voies la Brasserie royale, proposa M. Delort.

— Allons à la Brasserie royale.

La bière joue un rôle considérable en Bavière. La plus légère augmentation sur la boisson nationale a souvent amené des émeutes ; le Bavarois supporte tous les gouvernements, il accepte le joug de la Prusse, mais il se révolte si sa boisson favorite augmente d'un kreutzer. Ce flegmatique devient frénétique ; il brise tout.

À Munich, les brasseurs, les bouchers sont presque tous riches ; quelques-uns sont plusieurs fois millionnaires.

La seule ville de Munich consomme trente millions de litres de bière par an. Le Bavarois boit plusieurs sortes de bières : le bockbier, le salvatorbier, le weissbier, le winterbier.

Elles se débitent à des époques déterminées et leur apparition est annoncée solennellement par les journaux un mois à l'avance.

Le bockbier se boit au printemps, c'est une boisson noire, épaisse, sirupeuse, très alcoolisée.

Le salvatorbier se sert quinze jours avant le bockbier.

À la Brasserie royale, il n'y a ni garçons ni biermanzel, — demoiselles qui servent la bière, — on se sert moi-même.

On prend sur une table un broc vide, on va le rincer à la fontaine, puis on le place sur le comptoir après avoir eu soin de prendre son numéro.

Un instant après, le broc revient plein, et chacun se bouscule pour prendre le sien.

C'est ce que firent Jacques et M. Delort.

Il leur fallut ensuite trouver une table libre, ce qui ne fut pas une petite affaire.

D'abord, bien que l'établissement soit spacieux, il est presque toujours plein de buveurs ; ensuite, la fumée de tabac y est si épaisse qu'on ne peut guère avancer qu'à tâtons.

Des marchands de petites saucisses, de radis, de pain noir vous offrent leurs marchandises.

La bière ruisselle sur les tables. Les buveurs ont l'air d'appartenir à toutes les classes de la société si on en juge par la diversité des costumes. Presque tous tettent béatement de grosses pipes de porcelaine.

Ce qu'un Bavarois peut ingurgiter de bière en un jour est inimaginable !

Les deux amis ne restèrent pas longtemps dans cette atmosphère lourde de fumée et de senteurs aigres : ils étranglaient.

Ils revinrent à l'hôtel, où Fanchon les attendait et où ils se firent servir à dîner. Ils résolurent de ne pas sortir ce soir-là.

Jacques écrivit à sa mère et à Simone et leur donna son adresse en leur disant qu'il ne croyait rester que quelques jours à Munich.

Le lendemain, il se rendit au ministère de la Guerre et y demanda le capitaine Michaël Lorker.

On le fit attendre une demi-heure, puis un employé vint à lui et d'une voix rogue :

— Le capitaine Michaël Lorker a quitté l'armée depuis six mois.

Ces paroles causèrent à Jacques une commotion terrible.

Comment ! alors qu'il croyait toucher au but, ce but disparaissait :

Où chercher cet homme maintenant ? De quel côté diriger ses recherches ?

Il demanda l'employé :

— Savez-vous si M. Michaël Lorker habite Munich ?

L'employé lui tourna le dos sans répondre et s'éloigna.

Jacques fut sur le point de s'élaner sur lui et de le prendre au collet.

Il eut la force de maîtriser sa colère et partit.

Il erra au hasard dans les rues, marchant à grands pas, laissant échapper des exclamations indignées.

Sa tête en feu ne lui permettait pas de réfléchir, de combiner un plan de conduite.

La pensée lui vint de retourner à Stuttgart, de questionner Mathias Riehl : peut-être connaissait-il le lieu de naissance de ce Michaël Lorker, sa résidence actuelle même.

Oui, il prévendrait Fanchon et M. Delort et irait seul à Stuttgart.

Il marchait toujours au hasard dans les rues. Il avait les jambes lasses, sa gorge brûlait.

Il avisa une brasserie au fond d'un porche, il y entra et vida d'un trait sa chope de bière. Puis il demeura absorbé dans ses pensées, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui.

Ce qui, tout à l'heure, lui semblait offrir des chances de succès, le voyage de Stuttgart, lui paraissait maintenant ridicule, inusé.

Il dit presque à haute voix :

— Mathias Riehl ne sait seulement pas que Michaël Lorker a quitté l'armée !

La pensée lui vint de retourner au ministère et d'exiger des renseignements, dût-il faire un scandale.

Puis, les projets les plus fous roulèrent confusément dans son cerveau, s'enchevêtrant les uns dans les autres.

— Je veux recouvrer le calme, je suis incapable en ce moment de penser sagement, se dit-il. Allons, je me donne une heure pour y parvenir.

Il sortit de la brasserie et s'obligea à marcher lentement, en voyageur curieux, en badaud.

Mais, à quelques pas, il aperçut un bureau de poste et cette vue changea encore le cours de ses idées.

— Je vais écrire à Mathias Riehl, je verrai après.

Cette résolution subite lui parut un trait de lumière, un éclair de sagesse.

Il entra dans le bureau, écrivit sa lettre, la mit à la boîte et se sentit plus tranquille.

— Dans deux jours au plus, j'aurai une réponse, pensa Jacques en retournant à l'hôtel.

Cette conviction la rasséréna. Après le déjeuner, il proposait une promenade dans les environs de Munich.

Ils entrèrent dans un jardin où l'on écoutait de la musique en grignotant des gâteaux et en buvant de la bière. En rentrant à l'hôtel, ils trouvèrent une invitation du professeur Peterhoffer de venir passer la soirée chez lui.

M. Peterhoffer et sa famille furent remplis d'amabilités pour Fanchon, que M. Delort présenta comme sa fille d'adoption.

Le lendemain fut consacré à visiter les musées nombreux à Munich et qui renferment des trésors artistiques.

Fanchon admira surtout les tableaux de l'école flamande, les Rubens, les Van-Dycks, les Brauxers, les Teniers, les Rembrandts.

Heureux de la joie de la jeune fille, Jacques oubliait Riehl et la réponse qu'il attendait.

Cependant, deux jours se passèrent, puis trois ; encore rien. Il fut repris d'une inquiétude nerveuse qui ne lui permettait pas de rester en place, de se mêler à la conversation.

Il expliqua à M. Delort et à Fanchon, qui le questionnaient qu'il attendait une réponse devant lui permettre de terminer une importante affaire.

Puis il sortit seul et se rendit au ministère de la Guerre. Il insista pour obtenir des renseignements sur Michaël Lorker. On les lui refusa.

Jacques s'emporta, menaça.

Un officier fit avancer deux soldats de faction à la porte des bureaux, et leur donna l'ordre de faire évacuer la place par cet importun et inconvenant personnage.

Il désignait Jacques qui, pâlisant de colère, s'avança vers l'officier et lui dit :

— Il vous est impossible de me donner les renseignements que je vous demande ; cela, à la rigueur, peut s'admettre ; vous est-il également impossible d'être poli ?

L'officier fit un signe aux soldats, qui empoignèrent Jacques chacun par un bras et le poussèrent dehors.

À peine y était-il qu'un garçon de bureau vint le prier de revenir.

Jacques suivit cet homme qui le fit entrer dans un bureau encombré de dossiers, de cartons verts de paperasses s'étageant sur des rayons jusqu'au plafond.

Un vieux tout sec, à l'air rogue, vêtu d'un costume civil, assis derrière un bureau, feuilletait des papiers.

— Asseyez-vous, dit-il au jeune homme.

Jacques prit un siège, en demandant :

—Puis-je savoir, monsieur . . .

—Tout à l'heure, interrompit l'autre.

Il continua sa lecture, puis, relevant enfin la tête :

—Vous êtes Français, vous vous nommez Jacques de Beauchamp ?

—Oui, monsieur, mais . . .

—En rentrant à votre hôtel, vous trouverez un télégramme envoyé de France et contenant ces mots.

Il prit un feuillet de papier et lut :

“ Mon cher Jacques, ce que tu cherchais en Allemagne est en France. Ta mission est sans objet, reviens. ”

“ SIMONE. ”

—Simone ! s'écria Jacques en se dressant d'un bond. Ce télégramme est pour moi ! . . . Donnez-le-moi, monsieur !

—Ce n'est qu'une copie faite par la police pour les bureaux de la Guerre.

—Je trouverai le télégramme chez moi ?

—Le télégramme est chez vous, oui, monsieur.

Jacques salua et se disposa à sortir.

—Asseyez-vous, je vous prie, j'ai quelques questions à vous adresser. Je vous prévient, dit le bureaucrate en dardant ses yeux gris sur Jacques, je vous prévient qu'il est dans votre intérêt d'y répondre.

Ne questionnez pas, répondez. Je suis le chef du bureau des renseignements. Vous êtes soupçonné d'espionnage. A Stuttgart, vous avez recherché la société des officiers . . .

—Et j'en ai blessé un qui s'était permis d'être grossier envers moi.

—Oui, M. Mathias Riehl, je suis renseigné . . . Mais, il y a quelques jours, vous lui avez demandé, par lettre envoyée d'ici, de fournir des renseignements vous permettant de retrouver un capitaine démissionnaire de l'armée bavaroise . . .

—Le capitaine Michaël Lorker ? oui, monsieur.

—Quel intérêt avez-vous à voir Michaël Lorker ?

—Quel intérêt ? . . . quel intérêt ? Mais, monsieur, je ne m'explique pas votre question et je refuse d'y répondre ! . . . Est-ce que mes affaires personnelles vous regardent ! Est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir et de garder un secret ! s'écria Jacques indigné.

—Ces théories, je les approuve en général, mais, il y a des cas particuliers où le gouvernement du pays, pour sa sécurité, a besoin d'être renseigné ; or, c'est ici le cas.

—Que voulez-vous dire ? Est-ce que je m'occupe de votre gouvernement ? de votre pays ?

—Je l'ignore et suis chargé de le savoir.

—Je ne vous comprends pas, expliquez-vous clairement.

—Bien volontiers. Écoutez donc et prenez bonne note de mes paroles.

Le vieux à mine renfrognée de bureaucrate renifla une prise de tabac et commença ainsi :

—Michaël Lorker est soupçonné d'avoir dérobé des documents intéressants l'armée, les projets mis à l'étude en cas de nouvelle guerre avec la France. C'est le crime de haute trahison et vous êtes son complice . . .

—Moi ! moi ! . . . le complice d'un traître ! d'un espion ! Ah ça, monsieur, perdez-vous la raison ! Savez-vous bien que vous m'insultez et que . . .

—Pas d'emportement, dans votre intérêt, entendez bien cela, monsieur Jacques de Beauchamp. Dites-moi, je vous réitère ma question, quel intérêt avez-vous à entrer en relations avec Michaël Lorker ?

—Et moi, je vous répète ma réponse : Je ne vous le dirai pas.

—Vous avez tort, car nous pourrions le savoir et nous le saurons.

“ J'ai des ordres formels . . . ”

—Exécutez ces ordres.

—J'avais espéré n'être pas obligé d'en arriver là . . . Vous me contraignez.

Le chef de bureau des renseignements appuya sur un bouton électrique. Deux soldats, baïonnette au canon, parurent.

—J'ai l'ordre de vous envoyer à la prison de Nuremberg si vous refusez de parler.

Le front de Jacques se couvrit d'une sueur froide :

—Être jeté en prison . . . comme espion, mais c'est impossible !

—Rien n'est plus facile, un ordre à signer, répondit froidement le chef de bureau.

Il prit une plume :

—Vous refusez formellement de me dire pourquoi vous désirez voir Michaël Lorker ?

Des larmes montèrent aux yeux de Jacques.

Il pensait avec une sorte d'épouvante, comme lorsqu'on contemple un gouffre :

—Raconter l'attentat dont Simone a été victime, rendre sa honte publique, jeter mon nom en pâture aux journaux allemands payés par la caisse des reptiles pour insulter les Français, les déshonorer ! . . . Déshonorer moi-même le nom que je porte ! Livrer ce secret que seul je connais, que Simone m'a confié !

Il cria d'une voix forte :

—Je ne parlerai pas, faites de moi ce que vous voudrez !

Sur un signe, les soldats emmenèrent leur prisonnier.

Le chef du bureau des renseignements sonna un employé, lui remit une large lettre qu'il enferma dans une enveloppe et lui dit :

—Ordre d'expulsion du territoire allemand à faire exécuter immédiatement contre le docteur Delort et sa fille après perquisition. Allez !

XI

Lorsque Simone se retrouva seule avec sa mère elle se sentit abattue, désespérée : Jacques, Fanchon, M. Delort, Georget, tous étaient partis !

Jacques, son frère, pour la venger, en risquant sa vie, partie en Allemagne, en pays ennemi, exposé à tous les dangers ! Elle se demanda si elle n'avait pas eu tort de parler, d'avouer à Jacques la vérité !

Elle avait été lâche ! Elle aurait dû garder ce fatal secret, souffrir seule, ne pas faire partager son martyre à son frère !

Mais, comment se laisser accuser d'un crime abject, elle, innocente !

Est-ce que Jacques n'aurait pas souffert davantage encore s'il l'avait crue coupable ? Il fallait qu'il sût qu'elle était innocente, qu'il ne rougît pas d'elle, qu'il la plaignît !

S'il allait succomber dans ce duel qu'il voulait, qu'il provoquerait !

Mourir ! A cause d'elle ! Oh ! alors, elle aussi n'aurait plus qu'à mourir si cet abominable malheur arrivait !

—Quelle affreuse destinée que la mienne, pensait douloureusement Simone : j'adore mon frère et je l'envoie à la mort ! un autre m'aime, ce brave et bon Georget, le frère de ma Fanchon, de mon amie, de ma sœur : il m'aime et, ne pouvant répondre à ses vœux, je le désespère aussi !

“ Oh ! mon Dieu, vous m'avez donc maudite ! Quel crime puis-je expier, moi qui n'ai jamais fait de mal ? Pourquoi m'écraser, faible et innocente, sous le poids de votre colère. ”

—Seigneur ! donnez-moi la force de supporter les maux dont vous m'accablez ! Donnez-moi la force de cacher ma douleur à ma bonne mère !

Simone essuya les larmes qui inondaient son visage. Mais de nouvelles pensées faisaient jaillir de nouvelles larmes.

—Georget, murmurait-elle, Georget ! Peut-être aurais-je aimé si j'avais été digne de lui !

Par un effort suprême de volonté, elle chassa les souvenirs affligeants et retourna près de sa mère.

—Tu m'as laissée longtemps seule, Simone ; la maison me semble bien vide, bien triste maintenant ! Je ne sais quels sombres pressentiments me tourmentent ! Je sens je ne sais quels malheurs prêts à fondre sur nous !

Simone s'aperçut que sa mère avait les yeux rouges.

—Tu as pleuré, mère ? dit-elle en se jetant à son cou.

—Et toi aussi, Simone, tu as pleuré . . . Oh ! ne dis pas non . . . Je devine que, pendant que je pleurais ici, que tu me laissais seule au moment où j'avais tant besoin de ta présence pour me consoler, si tu n'y étais pas, ma fille chérie, c'est que tu voulais me cacher tes larmes pour ne pas m'affliger de ton chagrin.

Tout nos amis partis ! . . . Et Jacques ! . . . Lui que nous étions si heureuses d'avoir auprès de nous !

Tu ne devines pas, Simone, le motif de ce départ subit de ton frère ?

“ Il ne t'a pas fait de confidences ? ”

Simone frissonna :

—Non, mère, Jacques ne m'a fait aucune confidence.

—Quelque chose nous menace, je le sens. Tous ceux que nous aimons, qui nous aiment s'éloignent, nous laissent seules ! Un impénétrable mystère m'enveloppe de ténèbres !

—Mère, ne laisse pas ta pensée suivre un tel cours ! . . . Le départ de Jacques t'attriste, t'inquiète, ce départ seul fait naître dans ton esprit de sombres images, de déprimantes appréhensions qu'il faut chasser.

—Je l'essaierai, mon enfant.

Un événement vint faire diversion au chagrin de Mme de Beauchamp et de sa fille. Elles reçurent plusieurs invitations de leurs voisins de campagne et les acceptèrent.

Dans tous les châteaux des environs, il y avait des invités en grand nombre. On célébrait avec ivresse la joie inespérée d'être restés Français.

—De tout l'arrondissement de Metz, dix communes échappent à la honte d'être livrées à l'Allemagne et cette chance est pour nous ! s'écriait chacun.

Chez le maire d'un village voisin de Beauchamp, au château de Valfond, le baron de Moutel, grand métallurgiste, immensément riche, les fêtes furent exceptionnellement brillantes.

Ses trois cents ouvriers banquetaient et dansaient dans le parc orné de faisceaux de drapeaux tricolores, pendant que les invités, réunis dans les spacieux salons de l'habitation, se livraient avec gaieté aux plaisirs variés offerts par leur hôte.

Le baron de Montcel présenta à Mme de Beauchamp et à Simone un jeune homme grand et blond, l'air froidement distingué.

—M. Pulker, ingénieur, dit-il.

M. Pulker, sujet suisse, grand admirateur de la France, était sorti récemment de l'Université de Zurich. Il faisait un voyage d'études en France et en Angleterre afin d'acquérir les connaissances pratiques qui lui permettraient d'exploiter une grande usine métallurgique.

M. Pulker dansa plusieurs fois avec Simone. Il était bon danseur, bon valseur surtout et cavalier élégant.

Sa barbe blonde taillée à la Henri III, frisotée au menton ; sa chevelure courte et bouclée d'un blond vénitien encadrant un front large et uni faisaient valoir la régularité un peu sèche de ses traits.

M. Pulker avait le nez aquilin, les yeux verts, le regard fixe et vague en même temps : ce regard étrange semblait voir en dedans.

Quoi qu'il en soit et peut-être à cause de cette étrangeté, M. Pulker plut, intéressa les dames.

Il les attirait par ce qu'elles sentaient en lui de mystérieux. M. Pulker était excellent cavalier et le prouva dans les excursions en forêt et dans le parc que M. de Montcel offrit à ses hôtes.

Le baron excellait dans tous les exercices du corps et s'en montrait naïvement fier ; grand amateur de pêche, il lançait l'épervier à la perfection : il le disait lui-même et cela était vrai.

Il convia la partie masculine de ses invités à une grande pêche, "une pêche générale en faveur des dames", qui viendraient les rejoindre pour déjeuner.

—Nous avons tout ce qu'il faut pour réussir ; des lignes, des nasses, des éperviers ; chacun devra donner un coup d'épervier et j'offre le champagne si ma prise n'est pas le double de celle de chacun de vous.

—Et si elle le double ?

—Eh bien, je paierai tout de même le champagne, répondit M. de Montcel en riant.

—Le marché est avantageux, nous acceptons ! firent-ils tous gaiement.

Chacun, pour cette partie où il fallait déployer force et adresse, se mit à l'aise, chemise de flanelle, pantalon de toile, chapeau de paille.

Au grand étonnement de tous, M. Pulker, pour aller pêcher à l'épervier, portait une chemise empesée, une chemise de cérémonie et un col droit très haut aux coins cassés.

—Ce Suisse est féroce sur l'élégance, dit M. de Montcel à ses hôtes ; il a l'air de ne pas pouvoir remuer la tête là-dedans !

La pêche fut fructueuse. M. de Montcel gagna son pari, paya du champagne et fut fort heureux.

Les dames arrivèrent et l'on déjeuna au bord de la rivière, sous une tente dressée par les domestiques.

Le poisson fut la basse de ce déjeuner champêtre. M. de Montcel, après s'être montré adroit pêcheur se révéla cuisinier émérite ; il voulut cuisiner lui-même sa pêche et la matelote qu'il confectionna fut déclarée excellente.

Il reçut avec un plaisir qu'il ne chercha nullement à déguiser les compliments qu'on lui adressa.

Le soir, il y eut illumination du parc et retraite aux flambeaux par les ouvriers de l'usine qui défilèrent — musique en tête, lanternes vénitienes portées au bout de longues porches, — devant le patron et ses invités.

M. de Montcel était aimé de ses ouvriers. Le plus ancien vint le lui exprimer en un petit discours fort bien tourné auquel le patron touché, répondit par quelques mots et l'offre, acceptée avec enthousiasme, d'un diner au dessert duquel il irait trinquer avec ses collaborateurs, ses amis.

—Célébrons ensemble le bonheur de rester Français ! termina M. de Montcel.

Un formidable cri de : "Vive la France !" fut poussé par trois cents robustes poitrines de forgerons.

La frontière était proche, hélas ! et les Prussiens purent l'entendre sonner dans l'air comme un coup de clairon, comme un cri d'espoir et de revanche.

Mme de Beauchamp, à son tour, invita chez elle M. de Montcel et ses amis. M. Pulker fut du nombre.

Au château de Beauchamp, Jacques avait installé une salle d'armes.

Il en faisait presque chaque jour avec un professeur. Lorsque celui-ci ne pouvait venir, Jacques tirait au mur.

Cet exercice l'agaça. Il en vint à obliger Siatone à s'affubler d'un costume de salle d'armes et à tirer avec lui.

Cela, d'abord, lui parut si baroque qu'elle partit d'un fou rire. Puis elle prit goût à ce sport et, à la grande joie de son frère, à la stupéfaction de Mme de Beauchamp et de Fanchon, Simone devint un fleuret distingué.

M. de Montcel connaissait le goût de Simone pour les armes. Il partageait lui-même ce goût. Il la provoqua plaisamment, et tous deux s'escrimèrent. Il la ménagea d'abord, mais boutonné plusieurs fois par Simone, surpris, vexé peut-être, il s'échauffa et dut apporter toute son attention, donner toute son expérience pour l'emporter sur la jeune fille.

—A vous, monsieur Pulker, dit-il en s'essuyant le front.

—Je veux bien, répondit M. Pulker.

—Alors, prenez un plastron, un masque, et en place.

Il faisait des appels du pied.

Le sujet suisse hésitait.

—Allons, poltron ! disait M. de Montcel.

M. Pulker se décida à retirer sa jaquette et son gilet, à déboutonner son faux col qui paraissait inamovible ainsi qu'un sénateur, et à endosser le costume de salle.

M. de Montcel lui passa son fleuret et son gant.

—Ce n'est donc pas avec vous que je tire ?

—Pas du tout, c'est avec Mlle Simone.

—Mademoiselle est fatiguée, fit observer M. Pulker.

—Moi, nullement, déclara-t-elle. Je suis à votre disposition.

M. Pulker n'avait pas mis de masque.

—C'est imprudent, lui dit M. de Montcel.

—Il n'y a pas de danger, répondit M. Pulker.

Il alla fouiller dans la poche de son gilet, s'encastra un monocle devant l'œil droit et dit :

—Je suis un peu myope.

M. Pulker était d'une assez belle force. Il eut l'avantage sur Simone.

—Vous êtes fatiguée, mademoiselle, c'est ma seule supériorité sur vous, dit-il galamment.

En effet, Simone devait être fatiguée. Tout au moins troublée, énermée.

Était-ce l'étrange regard de son adversaire qui la troublait ainsi, ce regard contracté, inégal ; l'œil gauche terne semblant ne pas voir, l'œil droit, au contraire, paraissant emprunter au cristal son froid éclat.

M. Pulker retirait sa veste de salle d'armes. Il allait remettre le cérémonieux faux col sans lequel il était sans doute mal à l'aise, car il se hâtait d'y enserrer son cou.

Simone se trouvait tout près de lui. Elle tressaillit... Cette cicatrice, à droite... cette cicatrice étrange !... cette double ligne de points rouges !... ces traces de morsures !

Un soupçon traversa son esprit, oppressa son souffle.

—Vous êtes fatiguée, mademoiselle Simone, lui dit M. de Montcel.

—Un peu... ce ne sera rien... Dans quelques instants, il n'y paraîtra plus.

Elle s'éloigna, mais, en partant, ses regards, malgré elle, se tournaient effrayés vers M. Pulker.

Cette impression se dissipa vite.

—Je suis folle ! se dit-elle. Pour quel motif ce misérable reviendrait-il ici ?

Cependant, le soir, seule dans sa chambre, elle fut hantée à nouveau par le souvenir de M. Pulker.

—S'il est myope, pensait-elle, pourquoi ne porte-t-il pas un binoche, des lunettes ?... Coquetterie peut-être... Je me forgo des idées folles, je me crée des chimères dont je m'effraie... Non, ce n'est pas celui que je crois !... Il serait insensé de penser cela !

Elle le pensait, pourtant, se représentait en imagination M. Pulker portant des lunettes cerclées d'or, revêtu d'un uniforme allemand, et s'écriait :

—Si, c'est lui !... Oh ! il faudra bien que je sache !...

Arriva de Stuttgart une lettre de Jacques.

—Que peut-être allé faire Jacques en Allemagne ? demandait Mme de Beauchamp à Simone. Cela m'inquiète sans que je sache pourquoi !... Lui qui refusait de venir ici pour ne pas voir des Allemands, c'est incompréhensible !

—Les voir en France le faisait souffrir, mère, ce sentiment est tout naturel. Etudier leurs mœurs chez eux, dans leur pays, est autre chose.

—Puisse-tu avoir raison, Simone !

La jeune fille sut faire naître des occasions de revoir souvent M. Pulker. Elle causa avec lui, l'examina, lui fit raconter son existence d'étudiant à Zurich, les coutumes, les mœurs dont elle avait entendu parler, disait-elle, et se convainquit que M. Pulker mentait.

Simone s'était plongée dans la lecture de volumes traitant des

sujets sur lesquels elle engageait le prétendu citoyen suisse, et elle constata qu'il commettait des erreurs grossières.

Elle lui dit un jour à brûle-pourpoint :

— Vous êtes d'une coquetterie que je trouve bien exagérée et rare chez vos compatriotes.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle ?

— Je veux dire que vous êtes myope, extrêmement myope, cela s'aperçoit à la façon dont vous approchez votre visage des feuillets que vous lisez.

— C'est vrai, mademoiselle, je suis, en effet, très myope.

— Et si vous ne portez ni binocle ni lunettes, je conclus que vous êtes d'une coquetterie féminine !... Comment ! vous citoyen de la libre et simple République helvétique, vous un compatriote de Guillaume Tell, l'archer au regard perçant, à la flèche infallible, être aussi myope !

M. Pulker rougit légèrement. Ses sourcils froncés montraient que les sarcasmes de la jeune fille portaient.

— C'est vrai, mademoiselle, c'est par coquetterie que je ne porte pas de lunettes.

— Vous n'en avez jamais porté ?

Il hésita un moment et répondit :

— Non, jamais, mademoiselle.

— Cela vous irait peut-être très bien... Je connais des amis de mon frère, des jeunes gens que des lunettes avantagent à ce point que je leur interdis de les ôter devant moi ; sans cet utile instrument ils n'ont plus de regard.

— Je n'oserai pas porter des lunettes, mademoiselle, il me semblerait que je suis ridicule, que j'aie subitement vieilli de trente ans, dit M. Pulker essayant de plaisanter.

— Et je suis sûre que c'est également par coquetterie que vous êtes toujours guindé dans un grand faux col, continua intrépidement Simone. C'est pour cacher la blessure que vous avez au cou. Que vous êtes fat, monsieur Pulker.

Et Simone partit d'un rire perlé.

Puis, soudainement :

— Dans quelle circonstance avez-vous été blessé, monsieur Pulker ?

Il perdit contenance.

— Oh ! pardonnez-moi si je suis indiscret, je suis un enfant gâté, monsieur Pulker.

— Vous n'êtes pas indiscret, mademoiselle, répondit M. Pulker avec embarras ; seulement...

— Seulement vous refusez de me répondre ?

— J'ai reçu un coup de sabre...

— Dans la dernière guerre ? Vous serviez donc l'Allemagne ?

— Non, mademoiselle, j'ai reçu un coup de sabre dans un duel.

— On se bat au sabre entre étudiants suisses ?

— J'étudiais alors en Allemagne, à l'Université de Nuremberg.

M. Pulker était sur des charbons ardents. Sentant qu'il s'enfermait, il ne pouvait réprimer des mouvements d'impatience.

— Je ne me suis pas trompée, c'est lui !... se dit Simone après cette conversation.

M. Pulker, qui aurait dû éviter cette jeune fille qui le gênait par ses questions, qui se moquait de lui, M. Pulker recherchait toutes les occasions de voir Simone, de causer avec elle, de se trouver sur son passage et de la saluer.

Il était, nous l'avons dit, excellent cavalier, et il aimait à se montrer sous ces aspects avantageux. Presque chaque jour, il venait à Beauchamp à cheval à l'heure où la châtelaine faisait avec sa fille une promenade en voiture.

— Ce M. Pulker est très aimable, très distingué, mais il a un grand défaut, dit Mme de Beauchamp à Simone.

— Lequel, mère ?

— Avec sa manie de se trouver sur notre route, il me rappelle cet officier allemand... tu sais, Simone... ce grand blond à lunettes ?

Oui, Simone savait !

En même temps qu'elle revoyait en imagination celui dont parlait sa mère, M. Pulker passa.

Elle faillit jeter un cri. Même silhouette droite et maigre, même mouvement automatique pour saluer.

Le doute n'était plus possible : M. Pulker et l'officier allemand étaient le même personnage.

Elle fut prise d'une horrible crainte.

Que venait faire à Beauchamp ce misérable ? Elle n'hésita pas à télégraphier à Jacques.

Sa conviction était entière, absolue ; M. Pulker était un misérable.

A Jacques seul, elle avait confié l'épouvantable secret ; Jacques seul pouvait la protéger ; il fallait qu'il revînt, qu'il revînt vite.

Tant qu'elle avait douté de la personnalité de M. Pulker, Simone s'était montrée d'une hardiesse qui maintenant l'épouvantait.

A présent qu'elle ne pouvait plus douter, elle tremblait ! Ce monstre osait reparaitre devant elle ! Il venait contempler sa victime !

— Les assassins, pensait Simone, sont invinciblement attirés, dit-on, vers le théâtre de leur crime ; le forfait commis hante la mémoire

du coupable, une volonté plus forte que sa volonté, plus puissante que son raisonnement, que le souci de sa sécurité, le pousse et il obéit !

Pris de vertige, il se précipite dans le gouffre où l'insondable destin l'appelle ! Ce qu'il devrait fuir, ce qu'il redoute, ce qui épouvante ses nuits, le remords, ce fantôme qu'il voudrait chasser à pris, dans ses doigts hideux de squelette, le crâne du misérable ; il l'étreint dans ses bras décharnés et l'emporte où il veut qu'il aille ; où, devant son crime, il sera face à face.

— Eh bien ! je ne donnerai pas à ce lâche bandit le spectacle de mes tortures, il ne verra pas couler mes larmes, il n'entendra pas mes sanglots.

— Je veux être riieuse et coquette ! Je veux qu'il me croie heureuse ! Je veux connaître, connaître à n'en pas douter, le motif de sa présence ici ! Il faut qu'il me le dise, que mon attitude, ma conduite l'oblige à parler !

— Pour arriver à ce but, rien ne me découragera ; je commanderai à mes nerfs, j'imposerai silence à l'effroi, je ne ressentirai pas le dégoût livide !

— Je ne désignerai pas cet homme à la vengeance de Jacques ; je ne veux pas que mon frère bien-aimé risque sa vie pour venger mon outrage... Ma vengeance m'appartient !

A ces pensées qui l'enfiévrèrent, les yeux noirs de Simone lançaient des flammes.

Elle fut fidèle à la ligne de conduite qu'elle s'était tracée ; M. Pulker avait fait la conquête de M. de Montcel qui ne sortait plus sans être accompagné de ce nouvel ami et l'amenait avec lui à Beauchamp.

Il s'entretenait souvent avec Simone et semblait prendre grand plaisir à la société de la jeune fille.

Lorsqu'il ne se croyait pas observé, il la dévorait des yeux ; lorsque Simone, souriante, lui demandait son bras, un flot de sang colorait son visage, un tic nerveux agitait ses lèvres minces et pâles.

Son amour, sa passion pour la jeune fille éclatait dans le moindre de ses gestes.

Cela n'échappait à aucune des personnes qui fréquentaient chez Mme de Beauchamp ; Simone, seule, paraissait ne pas se donner du sentiment dont elle était l'objet.

Mme de Beauchamp s'inquiéta. Les assiduités de M. Pulker, son attitude auprès de Simone pouvaient compromettre sa fille.

Ce jeune homme plaisait-il à Simone ?

Mme de Beauchamp ne pouvait le croire. M. Pulker lui était tout à fait antipathique, elle lui trouvait l'air fourbe. Sa froide correction, ses rares paroles, le son guttural de sa voix, le manque d'élan, de franchise de M. Pulker la choquaient.

La fixité de son regard sans expression, ses grands yeux ronds, aux prunelles vertes immobiles lui causaient une gêne qui confinait à la souffrance.

Elle chercha à connaître l'opinion de Simone sur M. Pulker :

— Il est très bien, ce jeune homme, dit-elle, et je ne m'explique pas l'aversion qu'il m'inspire, la contrainte que je ressens en sa présence ; il me semble qu'il cherche toujours à pénétrer les pensées des autres en prenant grand soin de ne rien laisser deviner des siennes.

Simone répondit en riant :

— Chère mère, je t'assure que M. Pulker ne me gêne nullement, moi ! Si tu savais comme je le taquine avec son accent. Quant aux airs mystérieux que tu lui trouves, je crois qu'ils proviennent simplement de sa difficulté d'élocution ; je ne pense pas qu'il soit éloquent, même dans sa propre langue !

Il est de plus extrêmement orgueilleux ; M. Pulker est très savant, comme beaucoup d'Allemands...

— Il est donc Allemand ?

— Non, mère, reprit vivement Simone ; M. Pulker est Suisse, mais Suisse de langue allemande, il a les qualités et les défauts allemands ; il est studieux, travailleur, mais d'un orgueil, d'une susceptibilité !

— S'il commet une faute de français dans la conversation, s'il emploie une tournure allemande, un germanisme, et que je le lui fasse remarquer en riant, en me moquant un peu de lui, il tressaille de colère.

— A ce point de vue, M. Pulker est bien Allemand !

— Puisque tu reconnais toi-même qu'il accepte de mauvaise grâce les observations les plus insignifiantes, pourquoi lui en fais-tu ?

— Mais, pour m'amuser, mère ! La mine de M. Pulker m'amuse. Il est sur le point de se fâcher et n'ose le faire... Je devine à son air renfrogné les mots désagréables qui lui viennent aux lèvres et qu'il ne veut pas prononcer, que la politesse l'oblige à transformer en phrases aimables...

(A suivre.)

TROIS PIÈCES POUR LE PIANO

I
FLORENT SCHMITT
* * *

Simple et innuancé $\text{♩} = 126$

PIANO

un léger sentiment de retard

retenez

(A suivre.)

LE HASSLER DU BOIS D'ÉLÉ

MUSIQUE DE
NIELS W. GADE

Traduction française de
CATULLE MENDES

Allegretto *p*

CHANT

1 Jal - lais au bois qui pen che Le long du jour d'è -

Allegretto *p*

PIANO

-te, A - vec ma ju - ment blan che, Mon chien à mon cù

-té. *mf*
 Per - son - ne ne pas - sait *p* Dans le

ris - te - tier. *dim* Si j'ap - pe-lais, Qui ré - pondrait? Per -

son - ce *pp*

2. Le - ju - sal - té - pau - le, Sans ar - ve - che - van -
 les cha - leurs do - ra - ge Je che - van - chais tou -

chant Sous l'au - ne ou sous le sa - le j'ai
 jours Fo - rêt! Fo - rêt sau - va - ge! Où donc sont mes - a

chant : *mf* Si j'ap - pe-lais, Qui ré - pondrait? Per - son - ne ne pas - sait *p* Dans le.

tris - te sen - tier. *dim* Si j'ap - pe-lais, Qui ré - pondrait? Per - son -

3. *3^e Couplet* *p*
 Dans - Pour fleur

LE REVE DU PORTEUR D'EAU

Ce n'était pas en portant l'eau de maison en maison qu'Aoun-ben-Rababh pouvait arriver à la fortune. Il ne le savait que trop, le pauvre homme ; et parfois, en cheminant, l'outre pleine sur le dos, dans les rues d'Alexandrie, il se prenait à maugréer :

— Comptons !... Quatre garçons, trois filles, ma femme, ma vieille mère et moi, cela fait bien dix bouches à nourrir tous les jours ? La vie est dure, et il y a vraiment des gens qui n'ont pas beaucoup de plaisir en ce monde !... Il faut pourtant prendre patience ; car si, dans le paradis que nous promet Sidna Mohammeï, coulent d'innombrables ruisseaux bordés de gazon et de fleurs, les porteurs d'eau doivent être sans ouvrage, et les êtres inutiles sont condamnés à la misère !... Courage, Aoun, courage ! Ne te plains pas trop du présent et songe le moins possible à l'avenir...
Cependant, si tu trouvais

sur cette terre une condition meilleure... une profession plus lucrative ?... Il n'est pas interdit de changer de métier et l'on cite des chameliers qui sont devenus pachas... Vois donc le signor Belzoni, qui gagne tant d'argent à fouiller les tombeaux des rois... Ne dit-on pas qu'il a été barbier dans son pays, puis faiseur de toars en Angleterre ? A bout de ressources il quitta le royaume d'occident ; arrivé ici, il fut contraint de s'engager comme simple conducteur de chameaux. Or un jour que la caravane avait fait halte pour prendre de l'eau à la fontaine de Moïse, dans le désert de Suez, il advint que le signor Belzoni — à ce que l'on m'a conté — fut tout à coup frappé d'une idée, d'une idée magnifique... L'esprit de Moïse y fut-il pour quelque chose ? On ne le dit pas... Toujours est-il qu'aujourd'hui le signor Belzoni est riche, illustre... Il s'est fait découvreur de trésors... Ah ! c'est un bel état que celui-là ! Mais ne le fait pas qui veut... En monologuant ainsi, le porteur d'eau entra un soir dans la cour du consulat d'Angleterre.

Au milieu de cette cour, deux personnages, le consul et le signor Belzoni, penchés sur un sarcophage de basalte bleu, examinaient une momie.

— Ah ! s'écria Belzoni, voilà précisément notre homme ! S'il y a encore à Alexandrie un type pur de l'ancienne race égyptienne, c'est Aoun-ben-Rababh. Approche, Aoun, approche !...

L'Italien promenait son regard du visage de la momie à celui du porteur d'eau. Le consul d'Angleterre suivait avec attention cette étude comparative.

— Voyez, reprit Belzoni, dans l'un et l'autre sujet, le front, un peu aplati, est modelé de la même façon ; les yeux sont très écartés du nez qui est long et arqué ; les narines sont larges, les lèvres épaisses et saillantes, les coins de la bouche relevés, les oreilles hautes. Aoun, donne ta main, que j'y mette une demi-piastre. On ne peut faire moins pour un descendant des Pharaons.

Le porteur d'eau remercia le généreux signor, mit la demi-piastre dans son tarban, alla vider son outre et s'en retourna à son pauvre logis.

Puis, ayant mangé avec sa famille la galotte cuite sous la braise et les oignons à l'huile rance, il se coucha sur une natte à demi-pourrie.

Mais le sommeil ne venait pas. Aoun avait longuement regardé la momie, et le souvenir de la momie l'obsédait.

— C'est évidemment, se disait-il, le corps d'un grand personnage... peut être d'un roi ! Un disque de métal étincelant, surmonté de deux plumes, orne le haut de la tête ; les ongles des mains sont dorés, les bandelettes sont de fine soie. Le signor Belzoni aura trouvé de magnifiques bijoux dans le escrucil de pierre bleue... Il aurait bien pu me donner la piastre entière ! Enfin, il ne me devait rien... Dors, Aoun, dors... dors !... Pourquoi l'examinait-il ainsi... et pourquoi parlait-il de ton front, de tes yeux, de ton nez, de tes lèvres, de tes oreilles ?... Dors, Aoun... Il a dit : "tu es un descendant des Pharaons,"... Dors donc, Pharaon porteur d'eau... dors, dors !...

Au fond de la mesure, derrière le rideau sale et troué, reposaient pêle-mêle la femme, les enfants, la chèvre et le chat.

Aoun essaya de ne plus penser ; il y réussit peu à peu et ses yeux s'appesantirent.

Vers le milieu de la nuit la momie lui apparut. Elle s'animait, elle se dressait hors du sarcophage de basalte, et ses joues se coloraient de la rougeur de la vie, et ses yeux noirs brillaient sous leurs longs cils...

Dans la main droite elle tenait un sceptre à tête de chacal. Le bout de ce sceptre cilleura la poitrine du porteur d'eau.

Et Aoun entendit ces paroles étranges :

— Je suis le père de tes pères, le prince de leurs princes, et je viens te tirer de ta misère pour te placer à la tête de mon peuple. Lève-toi et pars... Vas dans ma sombre demeure et ouvre la porte, que gardent les serpents sacrés. Tu trouveras les trésors des Pharaons et les signes de la puissance... J'ai ordonné !

— J'obéirai, dit Aoun-ben-Rababh.

Et prenant une poignée de dattes, un khandjar, des torches de résine, il partit pour Biban-el-Molouk, sans éveiller la femme et les enfants.

Il marcha longtemps, au bord du canal, puis dans la vallée du Nil. Une main invisible le guidait sur les étroites chaussées des rizières, et dans les sentiers qui coupent les champs de fèves, et le long des marais, et dans les vastes plaines de sable. Enfin la chaîne lybique se montra à la clarté de la lune. Aux flancs des montagnes blanches le voyageur apercevait ces milliers de cavernes à portes carrées, dont lui avaient si souvent parlé les Arabes de l'escorte de Belzoni. C'étaient les sépulcres des aïeux.

Puis la masse des roches gypseuses s'ouvrit, et Aoun s'engagea dans une gorge tortueuse, sur

un chemin semé de cailloux comme le lit d'un torrent.

Au fond de cette gorge, la main invisible l'arrêta.

Un berger dormait auprès d'un feu de broussailles, qui éclairait vivement l'entrée d'une immense caverne.

Aoun éveilla cet homme et lui demanda :

— Où sont les tombeaux des rois ?

— Ici, sous la montagne, répondit le pâtre ; si tu me donnes le bakschich, je te conduirai...

— Merci, dit le voyageur, j'ai un guide qui n'exige point de bakschich.

Le pâtre regarda, et, ne voyant aucun guide, il prit l'étranger pour un fou.

— Va donc, grommela-t-il en se recouchant, mais prends garde aux vipères et aux scorpions !

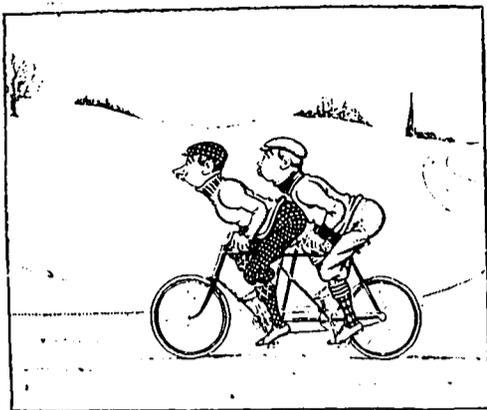
Aoun alluma une de ses torches et pénétra dans la nécropole royale.

PREMIÈRE LETTRE D'AMOUR



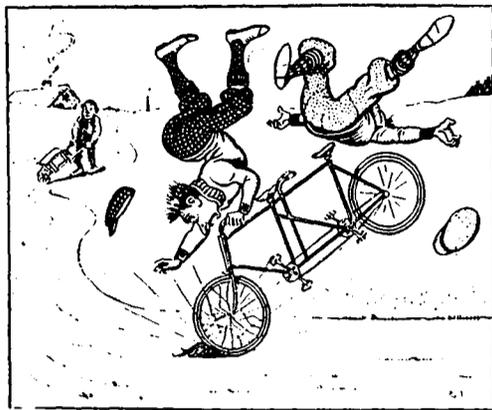
LA CACHETTE AUX BILLETS DOUX.

LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INVENTION



I

Flick et Flack, deux inséparables, étaient allés dimanche, en tandem, faire le tour de l'île. Ça allait bien, très bien, un peu chaud, mais qu'elle route !



II

Vlan ! Voilà un caillou que Flick n'avait pas aperçu qui s'en vint changer tout le programme. Quelle pelle, mes amis ! quelle pelle !

Il parcourut les palais des morts, les longs corridors aux parois couvertes de figures et d'hiéroglyphes, et les vastes salles, dont les voûtes sont soutenues par d'énormes piliers ; il explora toutes ces chambres sépulcrales où des peintures admirablement conservées représentent les symboles de la religion, et les combats des dieux contre le serpent Apophis, et le triomphe de Phré, souverain dispensateur de la chaleur et de la lumière, et les Pharaons agenouillés devant le disque du soleil, et les superbes *baris* franchissant le Nil, pour conduire les rois à leurs dornières demeures ; et le juge Atmou pesant les âmes dans sa balance, et les scènes de guerre et les pompeuses cérémonies, et les festins des femmes et les doux tableaux de la vie champêtre.

Mais le voyageur passait éffaré devant ces merveilles de l'art antique ; il allait, il allait, des salles d'Ousiréis à celles de Ramsès-Mai-Ammon, cherchant la porte des trésors.

Et lorsqu'il eut visité les vingt hypogées déjà fouillées par Belzoni, il se sentit accablé de lasitude.

— Laisse-moi me reposer un instant, dit-il à son guide invisible. J'ai marché sans relâche dans cette ville des morts, et je n'y ai rien trouvé : pas un collier, pas un bracelet, pas un anneau, pas un de ces insectes de pierre verte que les juifs d'Alexandrie vendent aux gens du Franghestan ! Il n'y a plus de momies dans les tombes royales ; l'italien les a toutes enlevées, pour les expédier en Angleterre. Faut-il te découvrir le fond de ma pensée ? Je crains fort d'avoir fait une sottise en venant ici... Qui donc remplira mes outres, là-bas, pendant mon absence, et qui portera mon eau ?

Le guide ne répondit pas. Aoun, plein de tristesse et d'inquiétude, s'assit sur une pierre, au milieu d'un amas de décombres.

La pierre vacilla ; un chacal effrayé s'enfuit en glapissant, et une partie des décombres s'écroula dans un puits de momies, démasquant l'entrée d'un sombre couloir.

Aoun se releva, presque aussi épouvanté que le chacal. Mais il se rasura peu à peu ; et, se glissant, la torche à la main, dans le passage qui venait de s'ouvrir, il aperçut une longue galerie dont le plafond était soutenu par deux rangées de colonnes peintes.

Et au fond de cette galerie il crut voir enfin la porte gardée par les serpents sacrés.

— Allons ! dit-il en reprenant courage... Quo le père de mes pères me pardonne d'avoir douté de sa parole !

Et il poursuivit son exploration, — lentement, prudemment, car à droite et à gauche, apparaissaient, béants, des orifices de puits.

De grandes chauves souris, qui, dans les profondeurs de la montagne n'avaient peut-être jamais vu la lueur d'un flambeau, s'envolaient affolées. Aoun, le bras gauche replié en avant et la main étendue, protégeait sa torche — la dernière ! — contre leurs coups d'ailes.

Un obstacle qu'il heurta du pied le fit trébucher.

Il se pencha et aperçut une momie gisante sur des fragments de bois point...

Puis il en vit d'autres jetées pêle-mêle entre les deux rangées des colonnes.

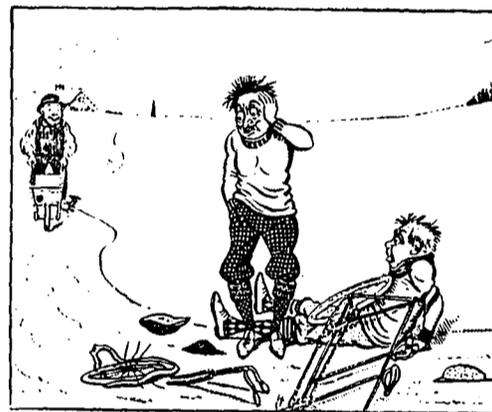
À droite de la galerie, il y en avait une vingtaine, entassées, empilées sur un monceau de cercueils brisés. Les premières qu'Aoun examina avaient été dépouillées ; leurs bandelettes de soie étaient déronnées ou déchirées. Mais les autres étaient intactes. Quelque alerte soudaine avait mis en fuite les spoliateurs, et la lugubre besogne, à peine commencée, avait été abandonnée.

Aoun ne regardait plus la porte des serpents ; il oubliait les ordres du Pharaon, il devenait sourd à la voix du guide invisible qui lui disait : " Va ! " L'éclat des colliers, des bracelets, des anneaux, des plaques d'or, des pierres précieuses, l'éblouissait, le fascinait. Que de richesses dans

nément, allumé tout entier... et déjà une trainée de flammes bleuâtres dévorant des lambeaux de bandelettes, atteignait le monceau de momies. Aoun se leva ; il voulut fuir en emportant le cercueil où il avait amassé déjà tant de bijoux.

Mais il n'était plus temps... Derrière lui comme devant lui, toutes les momies flambaient !

La fumée des résines montait entre les colonnes, s'amoncelait en nuées sous les voûtes et répandait dans la galerie d'étouffantes odeurs de myrrhe et de musc. Des reptiles fuyaient en sifflant.



III

Flick et Flack devisaient, tristes et désespérés, sur leur malheureux sort. Un vélo brisé, quelques bleus et à 15 milles de Montréal. Heureusement que la providence, sous la forme d'un habitant et de sa brouette, s'approchait à grands pas.



IV

— Une idée, dit Flick, ne bouge pas, mon bon Flack, nous nous en retournerons à Montréal en tandem.

Les chauves souris tourbillonnaient au-dessus du brasier ; leurs ailes crépitaient dans les flammes.

Aoun laissa tomber le cercueil qui contenait son trésor et les bijoux s'éparpillèrent à ses pieds.

Il n'avait plus qu'une pensée : retrouver le couloir par lequel il était entré...

Mais l'épaisse et lourde fumée masquait l'unique issue de la galerie.

Le malheureux poussa un cri terrible...

— Qu'as-tu donc ?... demanda une voix de femme.

— J'ai... j'ai... j'ai rêvé, balbutia le porteur d'eau... C'était à devenir fou !...

Et comme le jour commençait à poindre, il alla remplir ses outres au canal.

Jamais l'air frais du matin ne lui avait semblé si bon !

SIXTE DELORME.

POURQUOI PAS ?

Madame Lancette. — Il n'est pas nécessaire de voir un docteur si vous êtes amoureuse, ma chère, il ne peut sûrement pas vous guérir.

Mlle Lostèche (aigrement). — Pourquoi pas ? Il me semble pourtant que vous avez épousé un docteur, vous ?

A présent, les apprentis passent maîtres à leur première œuvre, qui demeure parfois la dernière. — EM. BERGERAT.

PAS DE DANGER DU TOUT

Le monsieur en visite. — Est-ce que cela ne vous inquiète pas, madame, de savoir votre fille en ce moment au milieu de l'Océan ?

La dame. — Pas du tout, monsieur. Elle sait très bien nager.

Il n'y a pas plus de bon roman pour le moraliste que, pour l'hygiéniste, de bon alcool. — G. M. VALTOUR.

La Légende du Saint devenu Faucheur

(Extrait de *Piques d'Islande.*)

Un soir de juin, à Motreff. Nous avons fini de dîner dans la grande salle aux boiseries de chêne luisant, où le couchant allume des reflets de cuivre. Une ombre douce descend du plafond sur la figure chagrine de Pie IX, sur la figure narquoise de Léon XIII, dont les portraits se font pendants de chaque côté de la pièce. Léna, la gouvernante, l'antique *carabassenn*, dessert sans bruit, de son allure rapide et ouatée de chauve-souris ; et voici qu'elle apporte les liqueurs, du cassis de sa fabrication, une autre encore qu'elle est seule à bien réussir.

— De la "prunelle", cher monsieur... Hein ! Quel bouquet ! Ça sent le fruit sauvage, cueilli à même la haie... Respirez-moi ce parfum !

Il me comble de prévenances, l'excellent recteur.

Nous trinquons à la mode des gens d'Eglise, avec le doigt, sans choquer les verres. Le vicairé lui, ne boit pas ; il souffre de l'estomac, la "maladie du jeune clergé", observe malicieusement le vieux prêtre. Et revenant à ce qui a fait le sujet de notre entretien, au cours du repas :

— Ça, oui, ils sont restés fidèles aux vieilles coutumes, mes paroissiens. L'autre jour, ils ont merveilleusement fêté saint Jean. Mais, on vous a bien renseigné, ce sont les feux de saint Pierre surtout qui sont admirables. Saint Pierre est un peu notre patron. La chapelle que le malheur des temps n'a permis de construire qu'à moitié lui devait être consacrée, et les ruines en sont désignées par son nom. Nos montagnards l'y viennent prier dévotement, dès qu'un de leurs proches parents se trouvent en danger de mort. Ils s'agenouillent sur les pierres éboulées, invoquent le "portier du ciel", réclament ses bons offices pour l'âme qui va comparaître au tribunal de Dieu. Ils lui apportent en offrande de la bouillie d'avoine, son mets de prédilection, affirment-ils, à l'époque légendaire où il voyagerait en basse Bretagne. Car il a visité ce pays, escortant par les bourgades son Maître divin. On cite des fermes où ils couchèrent, on montre sur les rochers des landes l'empreinte toujours visible de leurs pas ; on raconte même à leur propos des anecdotes rustiques, dont les Evangiles ni les Actes des Apôtres ne soufflent mot, mais que je n'ai pas l'air de mettre en doute, quand on m'en parle. Il ne faut pas affliger les braves gens.

Gageons que vous ne connaissez pas l'histoire du saint devenu faucheur. Elle est brève. Je veux vous la dire.

"C'était justement dans le mois où nous sommes, le mois de la fenaison. On fauchait à Rozivinou. Il faisait une chaleur acablante. Jésus-Christ et saint Pierre passaient par là, exténués, mourant de soif. Ils aperçurent dans les prairies une jeune servante qui, une cruche de cidre sur la tête, allait porter à boire aux faucheurs. Ils la suivirent, et quand ils furent arrivés auprès des hommes :

"— Ayez pitié de deux pauvres pèlerins, dit le Christ. Si vous ne leur faites pas l'aumône d'une goutte de cidre, ils vont périr de chaleur et de fatigue.

"Soit, répondirent les faucheurs, mais à une condition ; c'est qu'avant de vous remettre en route vous nous donniez un coup de main.

"— Rien de plus juste, répartit Jésus.

"Et après qu'ils se furent désaltérés, il dit à Pierre :

"— Montre à ces braves gens ton savoir-faire.

"— Mais, Seigneur, objecta le saint, embarrassé, vous savez bien que je suis pêcheur de mon état et que je n'ai jamais fauché.

"Jésus sourit :

"— Bah ! fit-il, tu t'en tireras peut-être mieux que tu ne penses.

"Pierre se résigna, saisit une des faux qui étaient là, appuyées au talus. Il s'y prenait fort mal, et les faucheurs se moquaient entre eux de sa gaucherie. Ils ne se moquèrent pas longtemps. Car la faux n'eut pas plus tôt touché l'herbe que s'échappant des mains de Pierre, elle s'élança, comme vivante, décrivant de larges courbes, promenant d'un bout à l'autre de la prairie le vif éclair de son tranchant d'acier. En un clin d'œil tout fut fauché, et proprement, je vous prie de le croire. Voilà."

Cela est conté d'un ton de douce bonhomie, par petites phrases, tout en sirotant la "prunelle", sous les regards croisés des deux papes, dans la

ENTRE HOMMES D'AFFAIRES



Premier voleur (d'un air furibond). — Le diable me confonde si nous n'avons pas affaire, encore cette fois, avec un de ces caissiers qui volent leur patron. Voici un livre de caisse qui indique une balance à ce jour de 5000,00.

Second voleur. — Et combien y en avait-il ?

Premier voleur. — Deux cents seulement.

Second voleur (avec mépris). — La canaille ! Demain je prévient son bourgeois. On se doit protection entre hommes d'affaires.

salle basse où des insectes du nuit, entrés par la fenêtre ouverte, commencent à voler. Et l'on sent que le recteur de Motreff se délecte ingénument, à ces vieux récits, qu'il en goûte la saveur populaire, le charme fruste et patriarcal. Il a conservé la simplicité de cœur d'un fils des champs qui, comme il le dit lui-même, a gardé les moutons avant de devenir pasteur d'hommes.

Mais voici Léna. Elle accourt de son menu trot silencieux.

"Monsieur le recteur, Pierre Tanguy est là qui vous demande de bénir la première gerbe pour le feu de Croaz-Iouarn.

"Parfaitement, Léna parfaitement.

Il en a déjà béni vingt-cinq autres, dans l'après-midi. Au milieu de la cour, un paysan de fière stature est debout, tenant un fagot d'ajonc sec fixé aux pointes d'une fourche.

"Eh bien ! Pierre, tu vas, je pense, faire un beau *tantoul* (1) en l'honneur de ton parrain céleste ? s'informe le prêtre en signe de bienvenue.

"Si le temps ne se couvre pas trop, on le verra sûrement de toute la montagne, monsieur le recteur.

"Et de tout le ciel, Pierre Tanguy, de tout le ciel, tu m'entends.

L'homme s'est agenouillé, le pied de sa fourche planté en terre comme la hampe d'un drapeau ; le recteur, du geste, dessine une croix dans l'air et prononce sur la gerbe d'épines les paroles de la bénédiction. Et cette humble scène, dans cet humble décor, a je ne sais quelle grandeur religieuse et familière tout ensemble, qui vous reporte aux premiers âges du christianisme naissant. L'office terminé, le prêtre ajoute, en breton :

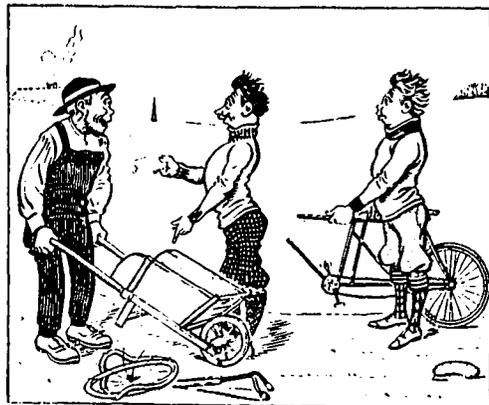
"Qu'elle brûle haut et clair, Pierre Tanguy !

"Mille grâces, monsieur le recteur.

Et le gas s'en va, dans le crépuscule, rejoindre les compagnons qui l'attendent, chargés de fais de branches, de fougères, sous les murs de Penelos. Maintenant leurs sabots retentissent dans le chemin caillouteux. Des sentiers de la lande d'autres débouchent, viennent grossir la troupe, et la montagne, tout à l'heure déserte, s'anime mystérieusement. Par intervalles, ils poussent un grand *ion* ! que répercutent les échos lointains. C'est le cri breton ; mélancolique et sauvage il suffit à exprimer toutes les émotions de cette race primitive qui l'allégresse même a de longues résonances tristes. A l'entendre, ce soir, je songe aux nuits d'il y a cent ans et je ne puis me défendre d'une sorte de terreur rétrospective. Quo de fois il a dû troubler ainsi le silence quasi tragique de ces parages, modulé sinistrement, d'une cime à l'autre, par des Chouans à l'affût !

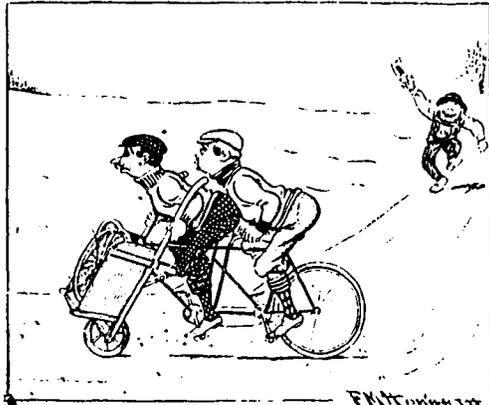
ANATOLE LE BRAZ.

LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INVENTION — (Suite et fin)



V

... Et, tirant un doux piastre de sa poche, il l'eut vite échangé, au nez de Flick stupéfait, contre la brouette de l'habitant.



VI

Flick est l'industriel même. En cinq minutes il a eu métamorphosé les débris du tandem et la brouette en un outil qui n'a peut-être pas énormément d'apparence, mais qui transportera les deux amis et leur bagage, à leur destination.

(1) Bucher.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 132. Robe de chambre pour dame.

No 237.—Robe pour jeune fille.

No 132.—Ce joli modèle est fait en cachemire bleu-paon ; la robe ajustée sur une doublure et deux pinces sur le devant ; elle peut être faite sans doublure en employant des étoffes d'été. L'ampleur du devant est froncée au cou et à la ceinture et se boutonne au milieu de la poitrine par des boutons et boutonnières en groupes de trois avec une petite distance entre chaque groupe ; le dos sans couture est froncé au cou, mais à la taille on le fronce à plusieurs rangs, puis on coud de chaque côté un large ruban de satin lequel se rattache sur le côté gauche pour faire une jolie ceinture. La manche à gigot est sur doublure, terminée au poignet par une dentelle. Le col est droit et fini avec un nœud de ruban. Cette robe peut être faite en cachemire, mousseline de laine, challi, Henrietta, étamine ou en étoffe se lavant.

Quantité d'étoffe en 44 pouces de large pour ce vêtement, pour 32 pouces de largeur de buste, 4 verges $\frac{3}{4}$; pour 36 pouces, 5 verges ; pour 40 pouces 5 verges $\frac{1}{4}$; pour 42 pouces, 5 verges $\frac{3}{4}$.

No 237.—Cette jolie petite robe est très seyante pour jeunes filles de 8 à 14 ans. Le modèle est en étoffe de laine à grands carreaux, le plastron est en soie écossaise et les revers en étoffe unie ; la garniture consiste en rubans de deux largeurs différentes. Le plus large est vert et le plus étroit grenat, s'harmonisant avec les deux couleurs prédominantes de la robe. Le corage est sur une doublure ajustée avec une pince et se fermant derrière avec boutons et boutonnières ; le plastron est arrangé sur la doublure. Les devants, en laine, sont ajustés au dos par les coutures d'épaules et dessous les bras et la légère ampleur retombe sur une ceinture étroite formant effet de blouse. Le dos est plat à l'épaule avec une légère ampleur à la taille. Les manches, à deux coutures, sont étroites jusqu'au coude, puis finissent par un petit pouf. Un joli revers formant épaulettes se termine en pointe à la taille, le col est une bande droite. La jupe est en 4 morceaux sur le biais devant, un de chaque côté, puis droit derrière, deux froncés à la taille. Ce modèle n'est pas seulement coquet mais très utile et pratique et peut être fait en n'importe quel genre d'étoffe ; il peut se faire en employant deux robes démodées.

Il faut 3 verges $\frac{3}{4}$ en 44 pouces pour une robe destinée à une jeune fille de 12 ans. Grandeur de 8 à 11 ans

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 cen tins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

PERSONNE N'AIME ÇA

Elle.—Que pensez-vous de cette folie de faire des collections ?

Lui.—Je pense que cela ne cause aucun tort à personne. C'est un amusement paisible que de réunir des vieux sous, des timbres-poste, des médailles. Pourtant, il y a une collection que je n'aime voir faire par personne :

Elle.—Laquelle ?

Lui.—Celle des vieux comptes.

UNE VIEILLE COLLECTION

Mlle Vieuxbidon.—Votre chambre est certainement fort jolie, ma chère demoiselle, mais j'aimerais beaucoup que vous veniez visiter la mienne. C'est un vrai musée de curiosités, il y en a de tous les temps et de tous les pays. Et tous des présents.

Mlle Lajeunesse.—Des cadeaux de naissance ?

UNE MALICE D'ARLEQUIN

Le célèbre Dominique, arlequin de la comédie italienne, se trouvant au souper de Louis XIV, avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le monarque, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : "Que l'on donne ce plat à Dominique.—Quoi ! sire ! et les perdrix aussi ?" Par cette adroite plaisanterie, Dominique eut, avec les perdrix, le plat, qui était d'argent ciselé.

C'ÉTAIT POURTANT LE REMÈDE

Bigorneau (jetant violemment à terre une lettre qu'il lisait et la foulant aux pieds).—Filous, canailles, bandits...

Galaplat.—Que t'arrive-t-il donc ?

Bigorneau.—Je lis, l'autre semaine, une annonce ainsi conçue. "Contre \$1 00 par retour du courrier, moyen infaillible de combattre l'insomnie."

Galaplat.—Et tu as envoyé \$1.00 ?

Bigorneau.—Oui.

Galaplat.—Et quelle a été la réponse.

Bigorneau (indigné).—Ils m'envoient simplement : "Allez dormir."

BEL EXEMPLE

La maman.—Allons, Louis, mange bien vite ton pain et ton beurre ; il y a bien de pauvres petits qui seraient content d'en avoir.

Louis (magnanime).—Donne leur le mien, maman, je me contenterai des gâteaux.

PAS EU UNE CHANCE

La femme.—Tu as vu Mme Lapie, hier au soir ?

Le mari.—Oui ! Mais je ne lui ai pas parlé.

La femme.—Quelle histoire me contes-tu là ? On m'a dit que tu avais passé deux heures avec elle.

Le mari.—C'est vrai. Mais c'est elle qui a parlé tout le temps.

IL SE RESTREINT

Madame.—Vous qui étiez si énergique et si actif, que ne faites-vous de même à présent ?

Monsieur (un ancien médecin retiré des affaires).—Maintenant, ma chère amie, je me borne à tuer le temps.

ADIEUX A LA LIBERTÉ

Rouleau.—C'est aujourd'hui le dernier jour d'indépendance de ce malheureux Josen.

Bouleau.—Comment ! serait-il en danger de mourir ?

Rouleau.—Non ! Mais il se marie ce soir.

LA PENSION INCOMPLÈTE

Philippe II, roi d'Espagne, venait d'accorder une modique pension à l'un de ses soldats. Ce guerrier se présenta une seconde fois devant son maître.—Ne vous ai-je pas donné une récompense ? lui dit le roi.—Oui, sire, répondit le soldat, Votre Majesté m'a donné de quoi manger ; mais je n'ai pas de quoi boire." Le monarque sourit, et ajouta une gratification à la première.

PROPOS DU PARC SOHMER



Elle (auquel le spectacle d'un burlesque a remis en mémoire l'épave de Barbebleue).—Je serais curieuse de savoir pourquoi Barbebleue coupait la tête à toutes ses femmes ?

Lui.—Il devait s'être trouvé au Parc derrière un grand chapeau.

TRIO DE PROVERBES

Juillet ensoleillé et en grand tonnerre enplit cave et grenier.

x

Le diable était beau quand il était jeune.

x

Pense avant d'agir.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUR EMPÊCHER LES BOTTES MOUILLÉES DE SE RETRÉCIR

Un chasseur (Trois-Rivières) — Au lendemain d'un jour de pluie, on a quelquefois, en effet, toutes les peines du monde à remettre ses chaussures. Voici, cher monsieur, un moyen bien simple d'éviter ce petit désagrément : Dès que vous avez retiré vos chaussures remplissez-les d'avoine. La graine absorbera l'eau et, augmentant de volume par le fait de cette imbibition, fera l'office d'une forme qui élargira l'entrée. Nous avons bien souvent expérimenté ce moyen à la campagne et nous en sommes toujours très bien trouvés.

B. DE S.

Variétés et Informations

LA PRODUCTION DU BLÉ

La Revue de statistique donne le tableau suivant qui compare la production du blé dans les divers pays, pendant les périodes 1881-1890, 1891-1895 et en 1896.

| | Quintaux métriques | | |
|----------------|--------------------|-----------|---------|
| | 1881-1890 | 1891-1895 | 1896 |
| Etats-Unis... | 120 160 | 134 108 | 128 500 |
| France..... | 83 922 | 80 953 | 93 000 |
| Russie..... | 68 300 | 81 816 | 90 168 |
| Hongrie..... | 33 200 | 42 468 | 45 000 |
| Italie..... | 33 100 | 34 551 | 38 000 |
| Allemagne... | 29 642 | 32 813 | 33 312 |
| Indes..... | 73 000 | 66 150 | 49 529 |
| Roumanie.... | 16 000 | 15 567 | 19 619 |
| Espagne..... | 23 300 | 23 117 | 18 700 |
| Russie d'Asie. | 20 000 | 27 000 | 25 163 |

**

POUR ENLEVER LA ROUILLE

M. Hering, dans *Electrical World*, indique un moyen simple et original.

Ce moyen consiste à attacher un morceau de zinc à l'objet qu'il s'agit de nettoyer, et à plonger le tout dans de l'eau légèrement acidulée avec de l'acide sulfurique.

L'immersion doit être prolongée jusqu'à ce que la rouille ait complètement disparu, ce qui, selon son épaisseur, demande de deux à huit jours.

Le mécanisme du phénomène est le suivant : Le fer et le zinc, réunis, constituent une pile à court circuit, dont l'action réduit la rouille en fer,

BUY



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

et se continue aussi longtemps qu'il reste une trace de rouille.

L'essentiel est d'assurer un bon contact électrique entre les deux métaux et le mieux, dans ce but, est d'enrouler, autour de l'objet à nettoyer, un fil de fer que l'on relie ensuite au zinc.

**

LA GRANDE ROUE BALANÇOIRE DE PARIS

Paris va posséder sa grande roue balançoire, à l'instar de Chicago ou même de Londres, où une roue de ce genre était montée à Earl's-Court, et a commencé par s'arrêter au beau milieu de sa course, en laissant ses voyageurs isolés en l'air.

La roue parisienne est en montage au Champ-de-Mars, et l'on a déjà terminé les deux pylônes de 60 mètres qui soutiendront son axe long de 13 mètres. La roue même comprendra une jante de 3m,40 de haut sur 7m,70 de large, à laquelle seront suspendues 40 cabines pouvant contenir chacune 40 personnes; son diamètre sera de 110 mètres et sa révolution complète, produite par une machine à vapeur, durera vingt minutes.

Dans un roman (c'est le héros qui parle) :

—L'absence du danger m'ayant soudain rendu tout mon courage...

**

Entre apprentis cyclistes :

—Eh bien, fais-tu des progrès ?

—Oh ! oui.

—Tu commences à te tenir d'un plomb ?

—Pas encore, mais je tombe pres que sans me faire de mal.

**

En correctionnelle :

Le président à un incorrigible filou qui vient d'encaisser deux ans de prison.

—Vous n'avez rien à ajouter ?

—Non, mon président... je retrancherais plutôt.

**

Entre amies :

—A propos, mesdames... j'ai rencontré Suzanne... Je trouve qu'elle embellit tous les jours.

—!!

—Ma parole !... Ses dents sont d'un bien plus beau noir !

**

Un clubman achève de déjeuner au restaurant. On lui apporte un de ces morceaux de fromage dont on dit plaisamment qu'ils marchent tout seuls.

Il rappelle le garçon et lui dit sérieusement :

—Je ne sais pas si vous avez inventé le fil à couper le beurre, mais il y aurait ici une découverte analogue à faire qui assurerait votre avenir... —???

—Celle de la ficelle à attacher le fromage !

**

Logement à louer.

Un monsieur vient de visiter un appartement qui lui convient sous tous les rapports.

—C'est entendu, déclare-t-il à la concierge; je loue pour le prochain terme et voici votre denier à Dieu.

Mme Pipelet empocho...

—Seulement, précise-t-elle, il faudra que Monsieur ait l'obligeance de me signer un papier comme quoi il s'engage à ne pas se présenter aux prochaines élections législatives. Nous ne louons pas à ces gens-là.

Madame Veuve MILLETTE

GUERIE DE LA PERIODE CRITIQUE DU RETOUR DE L'AGE PAR LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Jamais dans l'histoire de la médecine un remède n'a obtenu autant de résultat

Choz les femmes, le retour de l'âge est certainement la période la plus critique de leur vie.

Nous avons une bonne autorité pour dire que pas une femme sur cent passe cette période sans souffrir d'une ou plusieurs maladies particulières à cet âge et qui sont plus ou moins dangereuses. Elles ont tort de souffrir ainsi du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac, de sensations chaudes suivies d'affaiblissements, douleurs dans tous les membres, d'enflure des jointures, mal de reins, dans les côtes, tiraillements dans le bas-ventre et une infinité de ces maladies qui sont particulières aux femmes. Nous avons prouvé bien des fois que les maladies occasionnées par le retour de l'âge avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

En voici encore un peu dans le cas de Madame Veuve Millette. Voici ce qu'elle dit :



MME VEUVÉ MILLETTE

Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, les chutes de matrice, tiraillements dans le bas-ventre, le mal de côtes, mal de reins, la constipation, palpitations de cœur, tiraillements d'estomac, douleurs entre les épaules, les crises hystériques, le mal de tête, les maladies du changement d'âge, bouillonnements du sang, enflure des jointures, froissements des pieds et des mains. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont prises avec le plus grand succès avant et après la naissance d'un bébé; elles aident beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si votre maladie est grave et que vous souffriez depuis longtemps, nous vous invitons à consulter notre médecin spécialiste. Vous pourrez le consulter absolument pour rien. Envoyez lui une description complète de votre maladie et ne lui écrivez absolument rien. Si vous le desirez, écrivez pour un blanc d'application pour

traitement; nous les envoyons à toutes les femmes malades qui en font la demande. Adressez votre lettre: DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL.

En garde contre les pilules rouges qui vous sont offertes à la douzaine, au cent ou 25 la boîte: ce sont de dangereuses imitations qui, souvent contiennent de la strychnine, de l'arsenic et de la morphine. Vous avez sans doute vu ces drogues sont dangereuses. Si vous tenez à votre santé, exigez de votre marchand les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Si vous ne pouvez vous les procurer dans votre localité, écrivez-nous en nous envoyant 50c. en estampilles canadiennes ou américaines pour une boîte ou \$2,50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges, celles qui guérissent. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis. Pas de douane à payer. Faites enregistrer votre lettre contenant de l'argent et donnez nous votre adresse complète, afin d'éviter tout retard. Adressez comme suit: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Département Medical, Boite 2306, MONTREAL, Can.

Un mot que le dernier mouvement des palmes rend d'actualité.

Un romancier, parlant, dans son feuilleton, d'un des personnages du roman, en fait cette description :

" Il avait l'air d'un officier d'Académie en bourgeois..."

**

Dans le salon de la Paix, entre députés.

—C'est tout de même drôle, cette histoire de boule perdue.

—Oui, et Goblot doit s'estimer heureux de n'avoir pas été réélu, car on l'aurait sûrement accusé de l'avoir escamotée.

**

A la sortie de l'atelier, un ouvrier montrait à un camarade deux nouvelles pièces de cinquante centimes quo le caissier vient de lui donner.

—Elles sont jolies, fait celui-ci, mais j'ai lu dans le journal qu'elles avaient un défaut.

—Ah ! et lequel ?

—On ne peut pas les mettre en pile.

—Ah ! mais, fait le propriétaire des pièces en montrant la boutique d'un marchand de vins, allons vite les mettre en faco.

—Le comble de la méchanceté pour un cultivateur ?

—C'est de bacher son voisin.

**

Z... rencontre Balandard qui sort de la boutique d'une marchande de gants.

—Vous vous fournissez ici ? dit Z...

Pas fameux les gants, et si mal coupés !

—Oui, je sais, riposte Balandard, les gants ne me vont pas, mais la gantière me va joliment !

**

Loireau rentre chez lui abominablement gris.

A sa femme, qui lui reproche sa conduite, il répond :

—Que veux-tu ? j'ai fait comme toi quand tu visites un magasin de nouveautés.

—???

—Oui, j'ai trouvé des occasions à tous les comptoirs !

PAUVRE HUMANITÉ

Les affections les plus fréquentes qui viennent affliger notre pauvre humanité sont celles des voies respiratoires. Le Baume Rhumal est le spécifique infallible pour nous en délivrer. 25c. partout. 93

Amusements et Sports

L'EXCURSION DU CLUB DE BICYCLE
"LE MONTAGNARD"

Cette excursion, donnée sous les auspices du club ci-haut, aura lieu jeudi soir, le 28 courant à bord du *Filgate* qui a été nolisé pour la circonstance. Le départ se fera à 8 hrs précises, le bateau sera magnifiquement décoré; il sera illuminé des nouvelles lampes à gaz pour bicycles qui feront certainement un effet magnifique sur l'eau. L'orchestre *Ratto* au complet, 6 musiciens, a été retenu pour la circonstance, et est à préparer un magnifique programme de musique; la musique pour la danse sera aussi fournie par eux, et de plus les différents membres du "Montagnard" sont à organiser un grand concert vocal pour cette soirée.

Cette excursion sera l'événement de la saison, et tous ceux qui y participeront en seront très satisfaits. Cette excursion est une, privée, où tout le public n'est pas admis; elle n'est donnée qu'aux membres du "Montagnard" et à quelques amis seulement; tous ceux qui y assisteront seront certains de ne rencontrer que des personnes bien élevées.

Nous avons été témoin, l'hiver dernier, des succès remportés au Patinoir et nul doute que ces succès passés se renouvelleront à cette excursion.

On sait que quand "Le Montagnard" entreprend quelque chose, il n'entend pas le faire à moitié.

Nous espérons que nos jeunes amis en tête du "Montagnard" remporteront tout le succès possible et nous conseillons à nos lecteurs et lectrices amis et amies du "Montagnard" d'y assister en aussi grand nombre que possible; ils ne peuvent passer nulle part meilleure soirée tout en s'amusant à leur aise.

PALLADIO.

ON FOURNIT DES PREUVES

Le succès provoque la vente et le *Baume Rhumal* se vend tous les jours et partout par milliers de bouteilles. 95

Les candidatures bizarres.
Dans un arrondissement du Sud-Ouest, un candidat fait suivre son nom de cette mention qui vaut une profession de foi:

Disciple de Bacchus

Un autre s'intitule:

Arpenteur géomètre céleste (?)

Mais la palme revient encore à cette élucubration affichée sur les murs d'une ville méridionale:

"Citoyens,

"J'aurais pu solliciter vos suffrages, j'étais sûr d'être élu. Mais, retenu par les exigences de mon commerce de chapeaux qui, chaque jour, prospère de plus en plus, j'ai dû renoncer à me mettre à votre tête pour y mettre seulement mes produits!"

* *

Au village.

—Et votre sieu, père Philippe, qu'est-ce qu'il fait de bon à Paris?

—De la littérature, donc!

—A-t-il publié quelque chose?

—Pas encore... Mais, comme il me l'écrivait dernièrement, il occupe déjà un joli rang parmi les auteurs inédits!

ENQUETE PAS NÉCESSAIRE

LES INVESTIGATIONS DEUVENT ÊTRE FAITES

S'il existait des doutes sur la véracité de l'état assermenté signé de James Muir, baggage-master du Grand-Tronc, à Hamilton, une enquête pourrait être faite et les faits prouvés.

Declaration assermentée de James Muir

J'ai été guéri du lumbago, après 20 ans de souffrances, par le *Ryckman's Koolenay Cure*. Souvent je ne pouvais marcher et depuis dix ans, il m'était impossible de me tenir droit, plus de dix à quinze minutes à la fois.

Cinq docteurs m'ont soigné sans succès et si je les avais écoutés, je serais devenu un invalide sans espoir.

Je suis maintenant guéri depuis au-delà d'un an et je considère consciencieusement le *Koolenay Cure* comme le remède par excellence pour les maladies des reins et des rognons. Je donne cette déclaration assermentée librement sans y être sollicité.

Cette déclaration et plusieurs autres, gratis, sur application.

Ecrivez pour le livre contenant tous les témoignages assermentés.

Koolenay Cure \$1.00 par bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00 chez votre pharmacien ou de S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., Limited, Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Meubles

**A Bon Marché
Durant Juillet**

... Nous avons un assortiment considérable de Meubles que nous vendons à des prix très réduits pour argent comptant durant le mois de Juillet. Nous donnons aussi de grandes facilités à ceux qui ont besoin de crédit avec un escompte de 10 pour cent en payant en 60 jours. Qu'on se le dise. Ouvert le soir.

F. LAPOINTE

Le marchand de Meubles reconnu
par ses bas prix

1551 Rue Ste-Catherine

Nos domestiques.
Monsieur voit son domestique entrer chez le marchand de vins...
—Jean, dit-il, je suis étonné de vous voir entrer en un pareil endroit... vous, un garçon que je croyais sobre...
Alors, Jean, sans s'émouvoir.
—Monsieur serait encore bien plus étonné s'il m'en voyait sortir!...

Période électorale:
—Moi, je suis un partisan énergique de la concentration...
—Ça se voit...
—A quoi?
—Vous n'avez pas parlé une fois depuis cinq ans que vous êtes député!

Gasconnade.
—Alors, il vous a jeté le gant? et... vous l'avez relevé!
—Ah! par exemple, est-ce que vous me prenez pour son domestique!

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

RAGICOT, PERREault & CIE

Fabricants et

Chapelliers et Manchonniers

Importateurs de . . .

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No . . .

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste Age

Mesure de la Taille

Nom

Adresse

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

LA SOCIÉTÉ

DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES, ETC.

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.
Distribution d'objets d'art tous les
soirs à 8.30 hrs P. M.

LES
CIGARES et
CIGARETTES
Chamberlain
 ... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

Un parvenu, très fier de sa grosse fortune, avait coutume de dire à ses convives :

— Vous savez, toute ma vaisselle est en argent, jusqu'à mes marnites en fer.

A la correctionnelle :
 Le témoin, debout à la barre. — Voici comment la chose est arrivée : J'étais tranquillement assis derrière mon comptoir, comme qui dirait vous, Monsieur le président, derrière le vôtre...
 Tête du président.

Pas de Chocs Violents

mais un traitement agréable, stimulant, proscrit scientifiquement. Massage et bains électriques pour le rhumatisme, la sciatique et toutes les maladies nerveuses.

Dept. des Bains Electriques

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Jour des Dames : — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Au tribunal correctionnel :

- Etes-vous parent de l'accusé ?
- Peut-être bien tout de même.
- Comment ?
- Dame ! Je suis enfant trouvé.

Dans un restaurant à 22 sous :

- Garçon !... J'ai droit à quoi ?
- Deux plats au choix.
- N'importe lesquels !... C'est bien.

Donnez-moi une douzaine d'huitres et un faisan truffé !

L'APRES-MIDI
Photographes
 NO 360 RUE ST DENIS
 TEL BELL 7283 MONTREAL
 MARCHAND 843 P.Q.

Troubles de Cuisine évités...

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de tisonnier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PREX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plumbier à payer; ou, alors, nous vous montons au de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$8.00 sur commande et \$6.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$1000, GENERATEURS A EAU CHAUDE, montés sont prêts à servir. CALORIFERES de toutes espèces pour cuisines à cuisiner, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y

Bâtiment New-York Life, Place d'Armes, MONTREAL



Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 189



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme Desjardins, Mme M Lord, Mme G Warrault, Mlle W Hart, Mlle M Savarino, A Payette (Montreal), W Deschamps, A Maria (Québec), E Bussière (St Saurin, de Québec), J Derbica (Nouvelle Orléans, La), A Lapierre (Oswego, N.Y.), P Lagarde (Webster, N.Y.).

(Montreal), A Maria (Québec, Q), A Lapierre (Oswego, N.Y.), P Lagarde (Webster, N.Y.). Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait. Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les semaines...

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plieuses Gravures d'actualité et des Nouvelles de tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Nos enfants.
 Le professeur.—Où fut signé le traité d'Utrecht ?
 Le jeune Paul (sans hésiter).—Au bas de la page, probablement !...

Dans un bal.
 —Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main, pour faire croire que je connais quelqu'un ici.
 —Avec plaisir, Monsieur, car je me trouve absolument dans le même cas que vous.

TOUT LE MONDE LE SAIT

Le Baume Rhumal est le spécifique par excellence pour soulager la toux, le rhume, les maux de gorge.

A un monsieur qui a la fâcheuse habitude de parler dans le nez des gens :

—Vous fumez de mauvais tabac, Monsieur.
 Lui, étonné et souriant.—Moi !... mais je ne fume pas.
 —Eh bien ! alors, vous feriez peut-être bien de fumer.

Un jeune homme, à la veille de se marier, recourt aux lumières d'un ami.
 —On me parle beaucoup, dit-il, de l'utilité des "concessions mutuelles"; qu'est-ce que cela veut dire ?
 —Cela veut dire que si, au moment de décider un voyage, ta femme préférera Marseille et toi Dunkerque, alors vous choisirez une autre ville que vous n'aimez ni l'un ni l'autre.

Au Salon, devant un tableau représentant quelques jeunes gens prenant leurs ébats dans un parc :
 —C'est vraiment ravissant, gracieux au possible... on dirait un Watteau.
 —Oui, reprend D..., un Watteau mouche.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

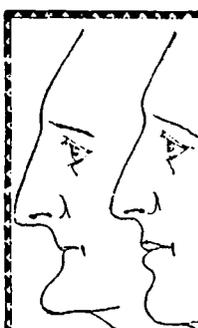
MONTREAL.

Tel. Bell 764
Dr F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Écurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
 MONTRÉAL

Spécialité: CHIENS

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Bureaux de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTÉ-CATHERINE, MONTREAL

Politesse de cocher.
 —Excusez-moi, Monsieur. Veuillez donc ne pas fumer dans la voiture, les dames se plaignent de l'odeur du tabac. Il serait mieux de me laisser fumer votre cigare en dehors.



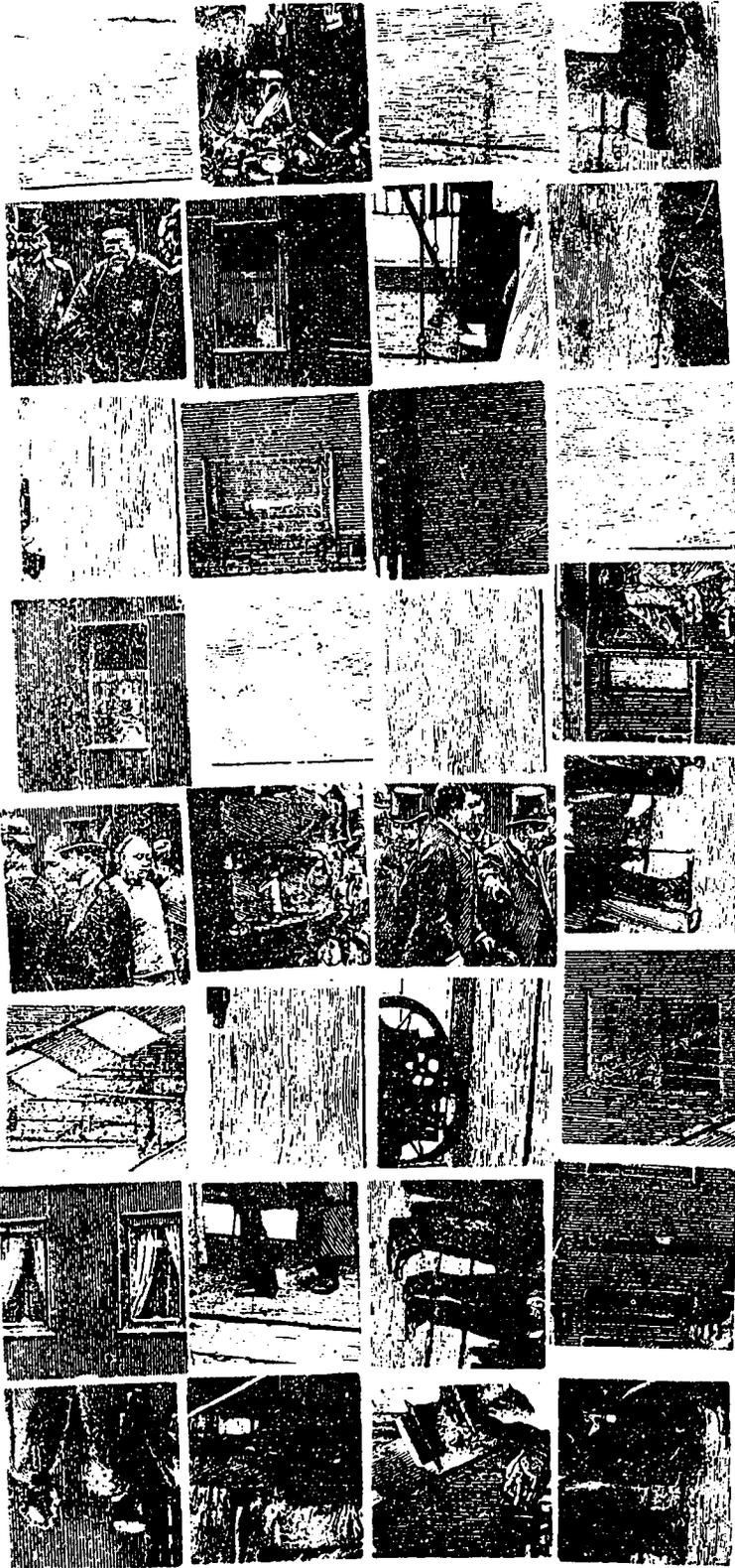
Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 8 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de . . .
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .
L. J. A. SURVEYER, Quineailleur
 6 Rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 141



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LE HUNG CHANG EN ALLEMAGNE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 3 août, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes ou argent, au choix des gagnants.

Réflexion d'un ingénieur.. éprouvé:
 —Les routes sont comme les femmes, il faut beaucoup d'argent pour les entretenir.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
 Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
 ET D'OBJETS D'ART
 Tous les **MERCREDIS**
 Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
 POUR
 Les Premiers **Mercredis** du mois.
 Prix du billet, 25 cents.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
 AUX ENFANTS **DU**
DR CODERRE

PILULES
 DR
Noix Longues
 (Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un ivrogne brutal passe en police correctionnelle. Il a battu sa femme, maltraité sa mère, injurié la police. Et ce n'était pas la première fois.
 Le président lui pose les questions d'usage.
 Le prévenu répond:
 —Antoine Taupin, ouvrier tourneur.
 —Eh bien! prévenu, dit le président, vous avez fort mal tourné.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.